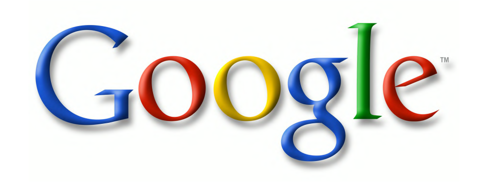





Nevill Forbes
1905 Oxford.

BIBLIOTHÈQUE SLAVE ELZÉVIRIENNE

S^{T} CYRILLE ET S^{T} MÉTHODE

PREMIÈRE

LUTTE DES ALLEMANDS

CONTRE LES SLAVES

AVEC

UN ESSAI SUR LES DESTINÉES DU GLAGOL
ET UN MÉMOIRE SUR L'ALPHABET, LA LANGUE
ET LE RITE DES APÔTRES SLAVES AU IXe SIÈCLE

PAR

ADOLPHE D'AVRIL

Ancien Ministre plénipotentiaire



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1885

BIBLIOTHÈQUE SLAVE ELZÉVIRIENNE

VIII

SAINT CYRILLE

ET SAINT MÉTHODE

BIBLIOTHÈQUE SLAVE ELZÉVIRIENNE

VIII

SAINT CYRILLE

ET SAINT MÉTHODE

ANGERS, IMPRIMERIE BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.

S[T] CYRILLE ET S[T] MÉTHODE

PREMIÈRE

LUTTE DES ALLEMANDS

CONTRE LES SLAVES

AVEC

UN ESSAI SUR LES DESTINÉES DU GLAGOL
ET UN MÉMOIRE SUR L'ALPHABET, LA LANGUE
ET LE RITE DES APÔTRES SLAVES AU IXe SIÈCLE

PAR

ADOLPHE D'AVRIL

Ancien Ministre plénipotentiaire.



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1885


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 9 MAR. 1933
OF OXFORD

S^T CYRILLE ET S^T MÉTHODE

PREMIÈRE PARTIE

ÉTUDE SUR L'EMPIRE MORAVE

I

DE SAINT ANDRONIC AUX INVASIONS HUNNIQUES

Les contrées de l'Europe orientale ont été évangélisées dès les premières années de la prédication du christianisme. Saint Paul écrit aux Romains : « J'ai répandu l'Évangile en circuit depuis Jérusalem jusqu'à l'Illyrie. » Aussi la tradition à peu près générale des Slaves arffime-t-elle que l'Évangile leur a été prêché par le grand apôtre des nations et par son disciple Andronic. Le vieux chroniqueur Nestor dit : « L'a-

pôtre Andronic est l'instituteur de la nation slave, et il est venu en Moravie. De même l'apôtre Paul a enseigné là, car là est l'Illyrie où est venu l'apôtre saint Paul et là se trouvaient les Slaves avant que saint Paul y vînt. C'est pourquoi saint Paul est l'instituteur du peuple slave (1). »

La chronique hongro-polonaise, écrite vers 1240, contient un passage plein d'intérêt : « Attila, franchissant le Danube, trouva une terre de plaines et de champs, verdoyante d'herbes exubérantes, couvertes de bergers avec des troupeaux de bœufs et de chevaux sauvages, car dans cette terre demeuraient seulement des pasteurs et des cultivateurs. Mais le roi de Slavonie et de Croatie se délectait autour de la mer dans la ville qui est appelée Sipleth, que saint Paul, apôtre, a convertie à la foi chrétienne ; il a gardé cinq ans Sipleth comme siège épiscopal ; ensuite ayant été ordonné évêque, il gagna Rome. » Sipleth est Spalatro, ou plutôt Salone.

Ces diverses traditions doivent être reçues avec réserve et plusieurs ne résistent pas à la critique ; mais si elles ont vécu et survécu, c'est

1. Traduction L. Leger. Paris, Leroux, p. 21.

qu'elles reposent sur un fond de vérité. Il y a, d'ailleurs, des témoignages émanant de papes. Eugène II, dans une lettre adressée au prince avare Tudun et au prince slave Moïmir, dit que, du temps des Romains et des Gépides, *ut lectione certum est*, ces pays ont obtenu la constitution d'une métropole (1). Dans une bulle de Jean X à Tomislav, duc ou roi des Croates, on lit : « Qui douterait que les États slaves ne soient mentionnés dans les premiers temps des apôtres et de l'Église universelle, puisque dès le berceau ils reçurent la nourriture de la prédication de l'Église apostolique avec le lait de la chair ? »

Quel était le siège de saint Andronic, de ce disciple de saint Paul qui a laissé de si persistants souvenirs, et dont il est fait mention dans l'Épître aux Romains (2) ?

La plupart des documents disent : « Andronic, évêque de Pannonie. » On trouve même la

1. L'authenticité de cette bulle d'Eugène II a été contestée. Urolf, dont il sera fait mention plus bas, aurait pu avoir intérêt à fabriquer ce document, qui, vrai ou faux, montre l'idée qu'on se faisait de l'antiquité des Eglises slaves au temps d'Eugène II (824-827).

2. Salutate Andronicum et Juniam cognatos et concaptivos meos, qui sunt nobiles in apostolis qui et ante me fuerunt in Christo. XVI, 7.

phrase suivante : « Andronic, qui fut le premier évêque de Syrmium en Pannonie. » La ville de Syrmium était située près le confluent du Danube et de la Save. D'un autre côté, une tradition constante et qu'on trouvera invoquée plus loin place le siège du saint à Lauriacum, ville qui était située sur la rive droite du Danube près le confluent de l'Enns et dont dépendaient sept évêchés.

La fondation de saint Andronic ne fut pas éphémère, et l'on peut suivre jusqu'aux temps qui nous occupent la tradition du christianisme parmi les Slaves du centre et de l'Orient de l'Europe.

Dans *Nomenclatura nominum* (1), Aventinus soutient que Sunnius et Fretilla, auxquels saint Jérôme a adressé une lettre très curieuse, étaient des Marcomans, le premier de Nitra, la seconde d'Auguturensium (Olmutz ?). On y trouve cette phrase : *Quis hoc crederet ut barbara Getarum lingua hebraicam quæreret veritatem ?* (Le nom de Gète était, d'après Photius, donné anciennement aux Slaves.) Saint Victorin, docteur et évêque de Ptuj (Pittabio, Pettau), sur la Drave, fut mar-

1. *Moravia sacra.*

tyrisé pendant la persécution de Dioclétien, et saint Eusèbe à Cybales, aujourd'hui Vinkovce. A Lauriacum, un officier, Florian, fut précipité dans l'Enns sous le même règne, pour avoir refusé de sacrifier aux faux dieux. Sa mémoire est honorée le 4 mai : on l'invoque contre les incendies. Quelques années après, c'est-à-dire entre 308 et 310, Quirin, évêque de Sissek, petite ville sur la Save, confessa Jésus-Christ pendant la persécution de Galère Maximien, et fut jeté dans la rivière avec une meule au cou. On a les noms de six évêques de cette ville. Domnus, évêque de la Pannonie, a signé les actes du concile de Nicée, et Marc, évêque de Sissek, assistait au concile de Sardique en 347. Maxime, évêque de Liubliama (Œmonia, Labacum, Laybach), et Marc, évêque de Ptuj, souscrivirent les actes d'Aquilée en 387. Deux des plus grands hommes de cette époque, saint Martin et saint Séverin, se rattachent à la Pannonie et au Norique. Saint Martin dont la chape a servi d'étendard à la France naissante, naquit à Sabaria dans la Pannonie, en 316 (1). Après avoir voyagé en

1. Aujourd'hui Szombathely ou Steinamanger, où Pie VI a fondé un évêché en 1777. Sur le lieu de nais-

Italie et en Gaule, il retourna en Pannonie, convertit sa mère et combattit l'arianisme. La conversion de Fretigilde, reine des Marcomans, montre le christianisme au nord du Danube en 396, là précisément où fut l'empire morave. Saint Ambroise envoya des missionnaires de ce côté.

En descendant le Danube, on trouve en Mœsie le diocèse de Remesiana, créé pour les barbares du Danube, parmi lesquels étaient ces Besses qui, en 381, avaient des prières et peut-être la liturgie dans leur langue. De 335 à 582, il y eut une suite non interrompue d'évêques à Sigidunum et à Margus (Belgrade et Smederevo).

Dans la confusion qui suivit l'invasion des Huns, les hiérarchies de la Pannonie, de la Dacie et des bords du Danube disparurent pour la plupart. La mission de saint Séverin sur le Danube eut pour objet de restaurer les églises après la chute du premier empire hunnique. Il apparut comme un médiateur envoyé de Dieu : il sauva Lauriacum, assiégé par les Rugiens ; il avait bâti

sance de saint Martin, voir l'abbé E. Guers, dans le journal le *Monde,* qui se prononce pour Steinamanger, tandis que d'autres placent Sabaria de Sulpice Sévère tout près de Mons Sacer Pannoniæ, ou Martinsberg. V. *Vie de saint Martin*, par Lecoy de La Marche.

un monastère auprès de Faviana, qui devint Vienne.

La domination des Avares et celle des Bulgares continuèrent l'œuvre de destruction de la hiérarchie chrétienne. Beaucoup d'habitants de ces contrées perdirent le christianisme. N'y avait il pas, d'ailleurs, au nord des Karpathes, dans la masse des Sorabes et des Chrobates, un réservoir de Slaves non évangélisés qui venaient se superposer aux habitants primitifs ? Les chefs slaves qui, au VIIe et au VIIIe siècle, surgissent en Carinthie, en Carniole, en Pannonie et en Moravie étaient païens. Le pape saint Grégoire le Grand, en l'année 600, se plaignait déjà en disant que les évêchés de la Carniole, dépendant du patriarcat d'Aquilée, s'éteignaient les uns après les autres. Au IXe siècle, le pape Eugène II en était encore à recommander aux princes de rechercher en quels endroits il pouvait y avoir eu des Églises métropolitaines. Il est impossible que le christianisme eût complètement disparu ; mais le troupeau n'avait plus de pasteurs : l'œuvre de saint Andronic était à reprendre par la base.

II

DAGOBERT ET SAMO

Pour les Slaves occidentaux, l'histoire *historique* commence à la domination ou plutôt à l'oppression exercée par les Avares. Et quelle oppression ! On en peut juger par le passage suivant de notre vieux chroniqueur Frédégaire. « Les Vénèdes (Vendes, Slaves) *bifulci* appartenaient depuis longtemps aux Avares (que Frédégaire nomme *Chuni*, c'est-à-dire Huns). Lorsque ceux-ci attaquaient une nation, ils se tenaient rangés en bataille devant leur camp et les Vénèdes combattaient : s'ils étaient victorieux, alors les Avares s'avançaient pour piller ; si les Vénèdes étaient vaincus, les Avares venaient à leur secours et leur redonnaient des forces. On appelait les Vénèdes *bifulci*, parce que, dans la double attaque, c'étaient eux, en marchant en premier, qui mettaient les Slaves à cou-

vert. Tous les ans, les Avares venaient passer l'hiver chez les Esclavons (Vendes, Slaves); ils prenaient leurs femmes et leurs filles; les Esclavons subissaient, en outre, des tributs et bien d'autres vexations (1). »

Cette collaboration forcée aux expéditions guerrières explique tout ce que les Avares ont pu faire malgré leur petit nombre.

Cependant les fils que les Avares avaient eus des femmes esclavonnes héritèrent d'une partie de l'énergie de leurs pères. Ne pouvant, à la fin, supporter cette honte et ce joug, ils refusèrent d'obéir à leurs maîtres et commencèrent à se soulever. Or, en 623, continue le chroniqueur, un certain Samo, de la nation des Francs, s'associa plusieurs hommes du pays de Soignées, qui faisaient le négoce avec lui, et se rendit chez les Esclavons nommés Vénèdes, pour y exercer le commerce; c'était au moment où ces peuples marchaient contre les Avares. Le négociant Samo alla avec eux et sa bravoure excita leur admiration. Vainqueurs, les Vénèdes choisirent Samo pour leur roi, vers 625. Sous son règne,

1. Édition de 1862. Traduction de M. Guizot, pag. 208 et suivantes.

les Vénèdes soutinrent contre les Avares plusieurs combats, où ils furent toujours vainqueurs grâce à la prudence et au courage de leur roi (1).

Samo ne fut pas moins heureux dans ses guerres contre Dagobert, avec lequel ses démêlés commencèrent en 631. « Cette année-là, dit encore Frédégaire (2), les Esclavons Vénèdes tuèrent un grand nombre de négociants francs dans le royaumes de Samo et les dépouillèrent de leurs biens... Dagobert envoya Sichaire en députation auprès de ce roi pour lui demander justice... Samo ne voulut pas voir Sichaire et ne l'admit pas en sa présence. Celui-ci, revêtu d'habits esclavons, parvint cependant auprès du roi et lui transmit tout ce qu'il avait l'ordre de lui déclarer; mais, continue le chroniqueur, comme il arrive parmi les païens et les orgueilleux, Samo ne répara rien du mal qui avait été commis, disant seulement qu'il avait l'intention de tenir un plaid pour que justice fût faite touchant ces contestations et d'autres qui s'étaient élevées en même temps. L'envoyé Sichaire, comme un insensé, adressa alors à Samo des

1. Frédégaire, *ibidem*.
2. Ch. LXVIII.

paroles et des menaces qu'on ne lui avait point ordonné de faire, disant que lui et son peuple devaient soumission à Dagobert. »

La réponse du glorieux aventurier établit que les Slaves occidentaux, en secouant le joug des Avares, avaient passé sous la suzeraineté des Francs. « La terre que nous habitons, dit-il, est à Dagobert, et nous sommes ses hommes, mais à condition qu'il voudra conserver amitié avec nous. » Sichaire reprit : « Il n'est pas possible que des chrétiens, serviteurs de Dieu, fassent alliance avec des chiens. — Si vous êtes les serviteurs de Dieu, répliqua Samo, nous sommes les chiens de Dieu ; et puisque vous agissez continuellement contre lui, nous avons reçu la permission de vous déchirer à coup de dents. » En même temps il fit chasser Sichaire de sa présence.

Cette ambassade amena la guerre. Voici la suite du récit de Frédégaire. « Trois corps d'armée marchèrent contre Samo. Les Lombards s'avancèrent de leur côté à l'appui de Dagobert; mais les Esclavons se préparèrent à résister sur tous les points. Une armée d'Alamans, commandée par le duc Crodobert, remporta une victoire dans les lieux où elle entra. Les Lombards furent aussi victorieux et emmenèrent, ainsi que

les Alamans, un grand nombre d'Esclavons captifs. Mais les Austrasiens ayant entouré Nogastiburg, où s'étaient enfermés en grand nombre les plus braves des Vénèdes, furent taillés en pièces après un combat de trois jours et s'en retournèrent dans leur pays, abandonnant, pour fuir, leur tentes et leurs équipages. Ensuite les Vénèdes, ravageant à plusieurs reprises la Thuringe et les pays voisins, se jetèrent sur le royaume des Francs. »

L'année suivante, c'est-à-dire en 632, Dagobert, pour s'opposer à cette invasion, approcha de Mayence avec une armée. C'est alors que les Saxons prièrent le roi de leur remettre les tributs qu'ils payaient au fisc à la condition qu'ils garderaient les frontière du royaume contre les Venèdes, ce qui leur fut accordé. Les envoyés saxons prêtèrent serment sur leurs armes, mais il ne paraît pas que ce peuple se soit sérieusement appliqué à arrêter les incursions de Samo (1). En effet, en 632, Dagobert vint à Metz où, par le conseil et avec l'agrément des grands, il établit son fils Sigebert comme roi d'Austrasie. A partir de ce moment, les Austra-

1. Frédégaire, ch. LXXIV.

siens défendirent courageusement les terres franques contre les attaques des Vénèdes (1). Frédégaire rapporte encore que Radulf, duc de Thuringe, combattit plusieurs fois contre les Vénèdes qu'il vainquit et mit en déroute (2); il ne paraît pas, cependant, que les Francs soient allés inquiéter Samo dans ses possessions où il continua à régner.

Samo s'était agrégé des populations slaves des environs. Ainsi les Sorabes (Serbes de la Lusace) qui avaient été autrefois soumis aux Francs, s'en détachèrent. Leur duc, nommé Dervan (qui régnait entre l'Elbe et la Soal), se plaça avec ses sujets sous la suzeraineté de Samo (3). Il en fut de même de Vallace, qui était duc, dans la marche des Vénèdes. Samo parvint aussi à soustraire à la domination des Francs les Tchèkes et les Chrobates blancs, lesquels habitaient, depuis le Naag, la Moravie actuelle et les environs de Cracovie.

On ne sait pas où était la capitale de Samo, ni quelle était l'étendue de ses États. Il paraît qu'il occupait la Carinthie, la Pannonie, la Styrie

1. Frédégaire, ch. LXXV.
2. Frédégaire, ch. LXXVII.
3. Frédégaire, LXVIII.

et peut-être la Bohême. Il mourut en 662, après un règne de trente-cinq ans. De ses douze femmes, il avait eu vingt-deux fils et quinze filles. Il est permis de supposer que les nombreux princes slaves qui vont bientôt surgir dans la Carinthie, dans la Styrie, dans la Bohême, dans la Pannonie et dans le Norique sortaient de cette descendance.



III

DE SAINT AMAND A SAINT VIRGILE

Les Avares et les Slaves étaient placés entre l'Orient et l'Occident, entre Constantinople et Rome. L'empire grec ne paraît avoir fait aucune tentative pour la conversion des Avares; mais il s'occupa des Slaves du Danube, qui avaient déjà été évangélisés par le siège de Rome. Pour ramener ce récit à la lutte religieuse des Slaves contre les Allemands, nous avons à parler spécialement de l'Occident. Là les principaux artisans de l'œuvre de Dieu à cette époque étaient les Irlandais, les Bretons, les Français, les Germains des bords du Rhin. En 610, saint Colomban eut la pensée d'aller convertir les Slaves; un ange lui fit comprendre que le moment n'était pas venu. Eustache, disciple de l'apôtre irlandais, et que l'Église honore le 29 mars, se dirigea vers l'Orient; mais il n'est pas certain qu'il ait pénétré chez les Slaves.

Ce fut de la France batave, gallo-romaine et austrasienne que partirent les missionnaires pour les contrées dominées par les Avares. Un évêque d'Utrecht, saint Amand, dont la fête se célèbre le 7 février, est le premier. N'ayant pas trouvé ce qu'il cherchait dans ces contrées, le martyre, il retourna à ses premières ouailles (1).

Un prêtre du diocèse de Poitiers, nommé Émeramme, partit pour le bas Danube en 649. Les Bavarois, à moitié chrétiens et à moitié soumis aux Francs, ne désiraient pas que les Slaves et les Avares fussent convertis à la religion de la France par un missionnaire français. Ils retinrent et finirent par faire assassiner en 652 le prêtre Émeramme, aujourd'hui saint Émeramme, martyr. Il avait associé à sa mission le père Vitalis, versé dans les langues slaves.

La voie était tracée. En 696 ou 684, Rupert, évêque de Worms, partit pour la même mission (2). Cet Austrasien ne se laissa pas arrêter ni martyriser par les Bavarois. Descendant le Danube jusqu'au confluent de la Save, il se répandit

1. Assemani, *Kalendaria Ecclesiæ universæ*, t. II, p. 22.
2. Honoré le 27 mars. Assemani et plusieurs écrivains font remonter la mission de saint Rupert à la fin du VIe siècle et aux premières années du VIIe.

de là dans les deux Pannonies, prêchant le christianisme sans être inquiété par les Avares. Au retour, il s'arrêta sur la rive droite du fleuve, non loin du confluent de l'Enns, là où s'élevait encore l'antique métropole de la contrée, Lauriacum, le siège attribué au premier apôtre saint Andronic. Il y établit sa base d'opération et commença de là un nouvel apostolat, vers le sud-est, c'est-à-dire chez les Slaves carinthiens. « Parcourant, dit un manuscrit, toute la région des Alpes, il parvint au pays des Carinthiens. Convertissant ce pays à la prière de... (*le nom manque*)(1), il le purifia par le baptême et, ayant franchi une très haute montagne appelée le mont Dur (Hartberg), il prêcha aux Vandales (Vendes). Il bâtit là beaucoup d'églises, fonda des monastères. Enfin, ayant laissé dans ce pays des disciples, des religieux, des prêtres et des clercs pour la garde de la religion chrétienne, il revint... » (2). Saint Rupert releva, dit-on, de ses ruines Juvava, la plus noble ville de la contrée, aujourd'hui Salzbourg, et en devint évêque : il y fit apporter les reliques de saint Amand.

1. Ce sont les princes Chotimir et Vladuch.
2. *Acta sanctorum*.

Les établissements chrétiens excitèrent enfin les inquiétudes des Avares, qui, en 736, ruinèrent complètement Lauriacum, dont nous venons de voir que le siège épiscopal avait été relevé par saint Rupert. Le siège de Lauriacum était alors (1) occupé par Vivilus. Saint Boniface, le grand apôtre de la Germanie, lui assigna pour résidence la ville de Passau, dont l'évêché fut dès lors considéré comme la continuation de celui de Lauriacum. Ce fut la source des prétentions allemandes que nous verrons bientôt surgir.

Les Avares ne furent pas le seul obstacle à la reflorescence chrétienne. Les missions venant de l'Occident étaient souvent considérées par les Slaves comme une machination allemande à l'effet d'introduire la féodalité et la dîme (il ne faut pas l'oublier, pour comprendre l'histoire de saint Méthode). Toute révolte contre la domination temporelle des Allemands aboutissait alors au paganisme. L'œuvre créée si péniblement par les apôtres succombait. A l'une de ces réactions se rattache le martyre de saint Marin

1. On donne pour successeur immédiat de saint Rupert, à Lauriacum, un nommé Vitalis. Il y avait, nous l'avons dit, auprès de saint Emeranme, un prêtre de ce nom, qui savait la langue des Slaves.

et de saint Anyan, ermites. L'une des révoltes fut comprimée en 748 par le duc de Bavière, Tassillon II.

En sens contraire, certains princes slaves de la Carinthie se montraient dociles au christianisme. Les ducs de Bavière favorisaient ce mouvement avec des vues où la politique avait probablement quelque grande part. Un prince nommé Boruch, étant attaqué par les Avares, appela les Bavarois à son secours. Ceux-ci accoururent, chassèrent les Avares et reçurent l'hommage des Carinthiens, dont ils prirent des otages. Parmi ces otages, se trouvait le fils de Boruch, nommé Cacatius (ou Carastus) et son neveu nommé Chotimir. Le prince demanda que les deux jeunes Slaves fussent élevés à la manière des chrétiens et baptisés. Boruch mourut en 750 : on croit qu'il était lui-même chrétien. Alors les Carinthiens demandèrent pour chef son fils, ce qui leur fut accordé. Le jeune Cacatius (ou Carastus) étant mort trois ans après, le roi des Francs, Pépin, permit que son cousin paternel Chotimir lui succédât. Ces deux princes chrétiens avaient été élevés successivement à la dignité de ducs francs.

L'évêché de Salzbourg était alors occupé par

l'Irlandais qui fut saint Virgile. Chotimir lui demanda de visiter sa nation pour l'affermir dans la foi. Virgile envoya un évêque nommé Modeste, quatre prêtres et un diacre en Carinthie, où ils élevèrent plusieurs églises. On reporte à cette époque la fondation de quelques pélerinages célèbres et notamment de celui de Mariazell. A la mort de Modeste, Chotimir invita Virgile à venir lui-même : l'évêque n'y consentit pas ; mais il y envoya un missionnaire qu'une sédition contraignit à se retirer. La sédition apaisée, Virgile expédia successivement en Carinthie deux autres prêtres, sur la demande du duc. La mort de Chotimir en 769 paraît avoir amené un mouvement contre le christianisme. Pendant quelque temps, il n'y eut plus de missionnaire en Carinthie ; mais bientôt le nouveau duc Valtung s'adressa encore à Virgile. A la prière de Tassillon II, duc de Bavière, Virgile envoya chez les Slaves Aribo, évêque de Freysingen en 770. Virgile a obtenu le surnom d'apôtre de la Carinthie. Une tradition porte qu'il alla lui-même dans ce pays et qu'il pénétra dans la contrée des Avares jusqu'au confluent de la Drave et du Danube (1).

1. Assemani t. II, pars I, cap. I, XII. — Ginzel,

Saint Virgile mourut le 29 novembre 780. Il fut enterré dans la cathédrale qu'il avait élevée à Salzbourg et dédiée à saint Pierre.

Geschichte der Slawenapostel Cyrill und Methodius, IIe partie, p. 47 et 48.



IV

SALTZBOURG. PASSAU. RATISBONNE

Les princes slaves, dont on a vu les relations avec les missionnaires, se battaient continuellement soit entre eux, soit contre les Avares, soit contre les Franks, soit contre les Bavarois. Samo dont l'histoire est racontée plus haut en détail, avait réussi le premier, pendant le règne du roi Dagobert, à grouper les Slaves du centre en une confédération qui fut dissoute à sa mort. Les Slaves étaient le plus souvent tributaires soit des Avares, soit des Franks. Ce qui favorisait leur indépendance partielle et intermittente, c'est que les ducs établis sur leurs frontières par les Lombards et par les Franks demandaient l'aide des Slaves pour s'affranchir eux-mêmes de leurs suzerains. Les choses auraient pu durer ainsi fort longtemps, lorsque Charlemagne apparut avec l'éclat de la foudre au milieu du monde des Slaves et des Avares.

Par leur entente ouverte ou secrète avec tous ses ennemis, particulièrement avec les Saxons, les Avares avaient bien mérité la colère de Charlemagne. L'expédition qu'il dirigea contre eux eut surtout un caractère religieux, comme ses autres entreprises. A la diète de Worms, en 790, le roi, avec le conseil des grands, se disposa « à aller dans le royaume des Avares à cause de l'intolérable malice qu'ils montrèrent contre le peuple des Gaules (du temps d'Attila) et contre les églises de Dieu (1). » L'expédition fut partagée en deux corps. L'un devait suivre la vallée du Danube sur les deux rives à la fois. Charlemagne y était avec son fils Louis, qui faisait ses premières armes. L'autre, venant d'Italie et commandé par le roi Pépin, allait descendre jusqu'aux environs de Sirmium par la Drave et la Save.

Le souverain comptait encore plus sur l'assistance divine que sur les combinaisons du génie humain. Voici ce qu'il écrivait de son camp sur l'Enns à la reine Fastrade qu'il avait laissée en Bavière : « Nous avons célébré les litanies pen-

1. *Chronique de saint Arnulphe*, citée par A. Thierry, II, 158 (en note).

dant trois jours, à partir des nones de septembre qui étaient le lundi, continuant le mardi et le mercredi, afin de prier la miséricorde de Dieu qu'elle nous concède paix, santé, victoire et heureux voyage, assistance, conseil et protection dans nos angoisses. Nos évêques ont ordonné une abstinence générale de chair et de vin, excepté pour ceux qui ne pourraient la supporter pour cause d'infirmité, d'âge avancé ou de trop grande jeunesse.

« Chaque prêtre a dit une messe particulière à moins d'empêchement de santé. Les clercs sachant la psalmodie, avaient à chanter cinquante psaumes chacun et, pendant la procession des litanies, ils devaient marcher sans chaussure. Telle fut la règle dressée par nos évêques, ratifiée par nous et exécutée avec l'assistance de Dieu. Délibère avec nos fidèles comment vous célébrerez aussi ces même litanies. Tu feras, quant au jeûne, ce que ta faiblesse te permettra (1). »

Nous ne devons pas nous étendre ici sur l'histoire de la guerre des Franks contre les Avares, après le récit qui en a été fait dans l'*Histoire d'Attila et de ses successeurs*. Rappelons seulement,

1. Cité par A. Thierry. Tome II, page 167.

en renvoyant au travail de M. A. Thierry, que l'entreprise fut accomplie en deux campagnes. Dans la première, l'enceinte fortifiée, le *ring* de Sirmium, au confluent du Danube et de la Save, fut pris par l'armée du roi d'Italie. Dans la seconde, Pépin s'empara du *ring* royal, situé sur les bords de la Theiss. Les trésors furent apportés en triomphe à Aix-la-Chapelle. Après qu'une large part eut été prélevée pour être portée à Rome sur le tombeau des apôtres, le reste fut distribué dans toute l'Europe, et principalement aux églises.

A la suite de cette glorieuse conquête, les deux Pannonies furent incorporées à l'État frank et annexées à la Bavière, ainsi que la rive gauche du Danube jusqu'au Waag. La domination directe ou indirecte de la France s'étendit aussi au sud et à l'est jusqu'à la mer Adriatique et jusqu'à la mer Noire. Quelques années plus tard le pape plaçait la couronne impériale sur la tête du victorieux.

Cependant, toute la nation avare n'avait pas été détruite. Dans les vallées orientales des Karpathes, un certain nombre parvint à se grouper dans une contrée où se trouvaient encore, à ce qu'on croit, les débris des Huns d'Attila. Ce fut

l'origine de la peuplade des Seklers. Les Valaques avaient déjà commencé à s'organiser du temps des Avares dans le banat de Craïova qui, sous le bénéfice d'une sécurité relative, avait reçu des émigrants des Karpathes et de la Dacie Aurélienne. Après la chute de la domination avare, les Valaques restèrent unis aux Bulgares et luttèrent avec eux contre l'empire d'Orient, sous le roi Crum. L'union dura jusqu'à l'arrivée des Hongrois en 899. Les Bulgares furent alors rejetés sur la rive droite du Danube. Les Valaques, au nord et au sud des Karpathes, développèrent leurs principautés séparées en se débattant contre la suzeraineté hongroise (1).

Lorsque la puissance avare eut été abattue dans le Norique et la Pannonie, les tribus slaves longtemps opprimées ou contenues se jetèrent sur les anciens maîtres comme sur une proie. Charlemagne, le suzerain, le médiateur, l'empereur, dut intervenir à plusieurs reprises. A leur demande, les Avares furent cantonnés sur la rive droite du Danube, à peu près entre Linz à l'ouest et Presbourg à l'est.

1. Kogalnitchano, *Histoire de la Dacie*, *des Valaques transdanubiens et de la Valachie,* livre III.

Non seulement l'empire frank organisa et protégea les débris des vaincus, mais il leur fit une place dans l'organisation religieuse des pays conquis. A cette époque, on ne regardait pas une conquête comme terminée lorsqu'on avait pillé les vaincus, reçu le serment des princes devenus tributaires ou envoyé des préfets aux sujets nouveaux : il fallait organiser la hiérarchie chrétienne, car la conquête, pour être légitime, devait apporter le salut aux âmes.

On a vu, dans le chapitre précédent, que les évêques de Salzbourg, et particulièrement saint Virgile, s'étaient appliqués à étendre le christianisme dans les contrées occupées par les Avares et par les Slaves. Le successeur de Virgile s'appelait Arnt. Lorsque le roi d'Italie revenait de son expédition de Syrmie, il désigna, en réservant l'approbation ultérieure de son père, l'évêque Arnt pour pourvoir aux besoins religieux de ce qui restait des Avares et des Slaves dans ces contrées.

En 803, Charlemagne entra en Bavière et, au mois d'octobre, il vint à Salzbourg. Là, en présence de beaucoup de fidèles, il renouvela et confirma de son autorité, pour le présent et pour l'avenir, la concession faite par son fils

Pépin (1). En 810, l'empereur fixa la Drave comme limite entre l'archevêché de Salzbourg et le patriarcat d'Aquilée.

Voilà donc l'évêché de Salzbourg investi de la juridiction sur les pays occupés par les Slaves et les Avares. Arnt ordonnait des prêtres qu'il adressait aux ducs et aux comtes chargés de l'autorité dans la Carinthie et dans la Pannonie inférieure, comme saint Virgile avait fait. Il fut aidé efficacement par un comte Ingo, au sujet duquel l'Anonyme de Salzbourg raconte l'anecdote suivante : « Ingo fit asseoir à sa table des esclaves chrétiens. Quant à leurs maîtres, qui étaient infidèles, il les fit asseoir dehors comme des chiens, en faisant disposer devant eux du pain, des viandes et du vin dans des pots brunâtres, pour qu'ils prissent ainsi leur nourriture. Au contraire, il ordonna qu'on servît les esclaves dans des coupes d'or. Du dehors, les maîtres lui demandèrent : « Pourquoi nous traites-tu ainsi ? » Ingo leur répondit : « Vos corps n'ayant pas été ablués dans la fontaine sacrée, vous n'êtes pas dignes de communiquer avec ceux qui

1. Je traduis l'Anonyme de Salzbourg, dont le récit est inséré dans l'ouvrage de Ginzel, IIe partie, p. 49.

sont régénérés ; mais vous devez prendre votre nourriture en dehors de la maison comme les chiens. » Édifiés par ce fait sur la sainteté de notre foi, ils s'empressèrent de se faire baptiser (1). »

Arnt travailla avec un grand zèle à l'amélioration de son immense troupeau ; je ne dis pas *à la conversion* proprement dite, car il me paraît que la majorité de ses ouailles avait plus ou moins conservé le christianisme. C'est ce qui semble notamment résulter de la nature de la mission qui lui était donnée par Charlemagne. « L'empereur, dit l'Anonyme de Salzbourg, invita l'archevêque Arnt à aller dans les contrées des Slaves, à pourvoir toute cette région, à y remplir l'office ecclésiastique à la manière épiscopale et à *affermir* les peuples dans la foi et dans la chrétienté par la prédication. (*Populosque in fide et christianitate prædicando confortare.....*) Il ne dit pas « convertir à la foi » comme s'il se fût agi d'une contrée infidèle. D'après le même récit, Arnt alla lui-même dans la Slavie : il y consacra des églises, ordonna des prêtres et instruisit le peuple par sa prédication. A son retour,

1. Ginzel, *ibid.*, p. 50.

il fit savoir à l'empereur combien il serait utile que cette mission fût spécialement dévolue à à une personne. L'empereur lui demanda s'il avait un ecclésiastique qui pût y travailler utilement pour Dieu. Arnt, ayant répondu affirmativement, consacra évêque, par ordre de Charlemagne, un nommé Théodoric, que lui-même et le comte Gerold conduisirent dans le pays des Slaves. Ils le recommandèrent aux princes du pays, et confièrent à cet évêque Théodoric la région des Carinthiens et leurs frontières à l'occident de la Drave jusqu'à l'endroit où cette rivière se jette dans le Danube, afin que, de son autorité, il régît le peuple par sa prédication, lui apprît à servir Dieu par la doctrine évangélique, qu'il dédiât les églises construites, qu'il établît des prêtres en les ordonnant et qu'il accomplît tout le service ecclésiastique dans ces contrées, comme le porte l'ordre canonique, le tout sous la direction des archevêques de Salzbourg, auxquels il serait soumis. C'est ce que fit Théodoric tant qu'il vécut. Arnt mourut en 821. Adalramme, son successeur, continua l'œuvre en confiant les Slaves à un nommé Othon. Sous Luipramme et Adalwin, qui succédèrent à Adalramme en 836 et en 858, un évêque nommé

Osbald gouvernait les Slaves, toujours sous la relevance du siège de Salzbourg (1). Il me paraît que les évêques Théodoriç, Othon et Osbald n'avaient pas de siège fixe : c'étaient plutôt des *missi ecclesiastici*, ou, comme on dit aujourd'hui, des vicaires apostoliques dans un pays de mission (2).

Nous avons à raconter maintenant une tentative qui venait d'être faite par le chef d'un diocèse voisin, pour rétablir l'antique résidence épiscopale de Lauriacum, fondée d'abord par saint Andronic et ressuscitée éphémèrement par saint Rupert, comme nous l'avons raconté plus haut.

Vers 806, Urolf se démit volontairement du siège épiscopal de Passau, pour se consacrer à la conversion des Slaves et des Avares. Encouragé par Charlemagne, il institua dans leur pays des écoles et des couvents. Il eut plus tard l'idée de rétablir une hiérarchie régulière et locale dans les vastes contrées attribuées en 803 par Charlemagne à l'archevêché de Salzbourg, con-

1. Ginzel, *ibid.*, p 50 à 52.
2. Pour les derniers, comme ils relevaient de Salzbourg, leur champ d'activité fut limité par le partage de 829, dont on parlera bientôt.

trées habitées tant par les Slaves que par le reste des Avares. Grâce à l'appui du prince slave Moïmir, qu'il avait baptisé, il réussit à établir une métropole à Lauriacum, cet ancien siège d'Andronic, père de celui de Passau, comme on l'a vu. Il eut sous lui quatre évêchés suffragants : deux pour les Slaves, l'un à Nitra, l'autre à Speculum-Julii (Serigost ou Slup près Olmutz), deux pour les Avares à Faviana (Vienne) et à Vituar (Altenbourg). Le fondateur fut encouragé par le pape Eugène II (824-826), qui écrivit pour le recommander à Moïmir et au prince avare Todun (1), qui avait aussi reçu le baptême d'Urolf. Ce dernier mourut en 829 : il est resté en odeur de sainteté dans l'Église morave (2). L'œuvre d'Urolf ne lui survécut pas : l'évêque de Passau, Reginhar, invoquant sans doute l'origine de son propre siège, s'empara de l'archevêché de Lauriacum. Adelramme, de

1. Ad apostolica limina veniens novam Ecclesiam nostris benedictionibus informandam subnixe commendavit, quia, Domino auxiliante, catholice gubernandam in vestris partibus suscepit. (Boczek, *Codex diplomaticus Moraviæ*, I, 19.)

2. *Moravia Sacra*. J'adopte la version de Stredowski, qui me paraît la plus probable. La plupart des auteurs modernes disent qu'Urolf avait été chassé de Passau, et qu'il fut ensuite expulsé de Lauriacum.

Salzbourg, protesta au nom de la décision prise par Charlemagne en 803. Louis le Débonnaire, à la diète de Ratisbonne, en 829, partagea entre les deux diocèses allemands tout le pays situé au delà du Kahlenberg : le Raab et la Spiraza formèrent la limite. Il faut noter que la Bohême actuelle n'était pas comprise dans ce partage et releva plus tard de l'évêché de Ratisbonne, à la suite du baptême dans cette ville d'environ quarante seigneurs bohêmes.



V

LE SAINT EMPIRE ROMAIN

Après avoir suivi l'histoire des événements religieux, nous allons reprendre la série des faits politiques ; mais pour se rendre compte de ces faits, pour comprendre surtout l'attraction, le prestige, la fascination que l'*idée impériale* a si longtemps exercée et exerce encore sur l'Europe ; pour comprendre comment on vit éclater en même temps des répulsions non moins accusées, il est nécessaire de rappeler, d'une part, ce que fut le saint empire romain et, d'autre part, comment l'esprit allemand en a défiguré et perverti l'idéal.

Les empereurs païens de Rome prenaient le titre de souverain pontife pour donner une sorte de sanction religieuse à leur autorité. Après la conversion de Constantin, le chef de l'État cessa d'être lui-même le pontife ; mais il devenait, en même temps, ce que doit être un souverain tem-

porel, le champion de l'Église. Il était aussi le propagateur de la foi ; on l'appelait l'égal des apôtres : *Isapostol*. Il était le gardien extérieur de la discipline ecclésiastique, l'exécuteur des décrets conciliaires. En sortant de la monstruosité païenne du pontificat césarien, loin de perdre son prestige religieux, l'empereur augmenta et consolida si bien ce prestige, que ses successeurs directs le conservèrent dans leur abaissement jusqu'aux derniers jours de Byzance (1). Voilà le premier changement que subit l'idée de l'empire romain. Nous sommes déjà loin de Tibère et de Vespasien.

Bientôt quelques nations barbares furent admises sur les terres impériales, pas comme sujettes, mais comme simples tributaires en conservant, selon des formes et avec des degrés variés, une autonomie administrative, sous des chefs indigènes. En outre, le territoire de l'empire était entouré d'un cercle de peuples à qui, sous un nom déguisé, l'empire romain payait en réalité un tribut. Qui était le plus fort à un moment donné, faisait alors trembler l'autre ; mais

1. Ce caractère des empereurs d'Orient a été très bien exposé par M. Rambaud, dans son livre sur *Constantin Porphyrogénète*.

ces peuples ne rayonnaient pas moins autour du trône universel de Constantinople, qui brillait comme la source de l'autorité et de la foi. L'empereur restait bien encore, pour ses sujets directs, un pur despote administratif; mais, surtout depuis le règne d'Héraclius, il avait revêtu ailleurs le caractère d'un suzerain: il entrait dans la vie du moyen âge autant que le génie de ses peuples le permettait.

Je résumerai ainsi ces caractères: éclat de la puissance; prestige d'une autorité légitimée par un caractère religieux déjà épuré; enfin un pouvoir qui était limité de quelque côté par des droits et des forces externes avec la variété que comportaient les situations des uns et des autres.

Les chefs barbares qui ressuscitèrent l'empire au moyen âge, s'approprièrent le riche héritage, et ils ajoutèrent de plus brillants fleurons à la couronne de Constantin. Entrons d'abord dans un ordre d'idées dont ne tiennent pas assez de compte les esprits engagés dans un formalisme doctrinal; je veux parler de la qualité intrinsèque et de la valeur même des personnages. Pour retrouver des hommes qui aient la puissance, l'énergie, la grandeur, l'intelligence, en un mot la *valeur* de Théodoric, de Charlemagne et de leurs

compagnons, il ne faut pas chercher dans les annales impériales de Rome ou de Byzance : il faut remonter aux âges fabuleux et héroïques des traditions arianes. L'instinct populaire ne s'y est pas trompé : il a choisi ces hommes et leurs *pairs* pour en faire les héros de récits qui ressortissent rigoureusement de la même inspiration que les grandes épopées de l'Inde, de la Perse, de la Grèce et de la Scandinavie. Nous pouvons seulement indiquer ici ce rapprochement que nous avons eu occasion de développer ailleurs (1).

Un autre point par lequel l'idéal du moyen âge fut supérieur à celui du monde gréco-romain, c'est le caractère même de l'autorité. Les empereurs de Constantinople acceptaient bien la position de simples suzerains vis-à-vis de certaines populations, quand ils ne pouvaient pas faire autrement ; mais, nous l'avons déjà dit, ils étaient pour leurs sujets directs de simples despotes, et de l'espèce administrative, la pire de toutes. C'était le césarisme en pleine floraison, c'est-à-dire dans toute sa laideur. Durant le moyen âge, l'autorité avait un tout autre caractère : il y eut toujours un droit en présence d'un

1. Introduction à la *Chanson de Roland*.

autre droit. Charlemagne ne fut ni un César romain, ni un Khakan hunnique, ni même un Louis XIV : il appartient essentiellement aux mœurs barbares ; c'était un *Kœnig* germanique, un pasteur des peuples, comme on appelle le chef dans un chant anglo-saxon. Le pouvoir émanait de la nation et conditionnellement ; il n'était pas absolu. Si Charlemagne exerça personnellement une autorité très grande, il le dut à l'ascendant de son génie. Encore ne faisait-il rien sans consulter les Franks et sans avoir prié Dieu :

Li empereres est par matin levet
Messe et matines a li reis escultet.....
Ses baruns mandet pur son conseil finer ;
Par cels de France voelt il del tut errer..... (1).

Enfin le principal fondement, la raison d'être du nouvel empire, fut l'alliance avec la papauté ou plutôt la soumission à la papauté dans ce qui est réellement le domaine religieux. Ici encore éclatera à tous les yeux la supériorité du *saint* empire sur l'ancien empire *romain*. Depuis le concile de Chalcédoine, le siège de Constantinople était entré dans une mauvaise voie. La

1. La *Chanson de Roland*.

nouvelle Rome glissait sur la pente qui devait aboutir à la tyrannie séculière. Le pouvoir laïc n'était pas contenu, il déborda : l'indépendance de la hiérarchie religieuse n'exista plus. Enfin, c'est ce qui est non moins détestable, César se fit théologien. En Occident, au contraire, l'éclosion du saint empire coïncidait avec la fondation de la souveraineté temporelle qui a sauvegardé pendant dix siècles l'indépendance de la papauté. Le pontife était à sa place et le souverain à la sienne, tous les deux sous l'autorité d'en haut. C'est ce qu'exprime admirablement la mosaïque de Latran, où l'on voit saint Pierre assis, qui donne l'étole à Léon III et l'étendard à Charlemagne, agenouillés tous les deux.

La religion ne présida pas seulement à cette organisation : elle en fut le but. D'après l'idée primordiale du saint empire, la suprématie de l'empereur sur les peuples soumis n'eut aucun objet que l'union de toutes les forces pour assurer le règne du Christ. *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.* Les peuples annexés à l'empire étaient des peuples associés à la pensée de l'empire, non pas frank, encore moins germanique, mais de l'empire *saint* et *romain*, c'est-à-dire héritier de Constantin et au service de

Rome chrétienne, qui l'avait fait *saint*. Ce n'était pas des peuples *soumis*, mais des peuples *élevés*, élevés à coopérer à l'œuvre sainte sous deux chefs élus, le pape et l'empereur. L'un était le directeur des âmes, l'autre était le *sergent de Dieu* et, mieux que Constantin, l'évêque du dehors.

Telle fut la conception franque de l'*Empire*. C'est la plus haute conception de l'autorité, de l'unité et de la liberté que les hommes aient jamais vue, et ils ont été bien longtemps à s'en détacher. C'est ce qui explique comment, pendant le moyen âge, tous les princes de l'Europe orientale ont été éblouis par le prestige du saint empire romain et fiers de se rattacher par un lien à celui qui aurait dû être, non pas le prince des Allemands, mais, suivant l'expression officielle, le *chef temporel du peuple chrétien*.

L'idée première se pervertit presque aussitôt, surtout dans les rapports avec les populations slaves. A l'idée première fut substituée celle de l'exploitation, de la domination, de l'absorption. C'est ce que j'appellerai l'idée allemande opposée à l'idée franque. Les tendances à l'âpreté, à l'exploitation, qui sont très fortes chez les Allemands, et la perversité naturelle qui pousse tout homme à abuser de sa force, suffisent à expliquer cette

première déviation, dont nous allons constater les effets immédiats. Pour n'y pas revenir, j'indiquerai que le mal prit de bien autres proportions et devint irrémédiablement chronique, lorsque le droit romain détrôna l'ancien droit chrétien, substituant ainsi l'idée du césarisme à l'idéal chrétien, le code byzantin aux Assises de Jérusalem, Justinien à Charlemagne et à Godefroy de Bouillon. S'agit-il dès lors de n'importe quelle revendication ou prétention contre les autonomies avoisinantes, il s'est trouvé toujours des légistes qui venaient, suivant l'expression d'un publiciste connu, « fournir l'appui du droit contre le droit, et prouver savamment que la violence était juste et que l'opprimé avait tort (1), » ce qui est encore plus révoltant que la force brutale toute nue. Ainsi défigurée, l'autorité impériale inspira aux Slaves une telle répulsion qu'ils finirent par s'en détacher avec horreur et définitivement. Ainsi l'idée impériale succomba, comme on succombe toujours, par où l'on a péché. Je sais bien qu'en Allemagne cette révolution, car c'en est une, s'est opérée au profit plutôt des souverainetés particulières que du

1. Alexis de Toqueville.

pouvoir impérial; mais il ne faut pas perdre de vue que l'empire devenait de plus en plus exclusivement allemand. Était-il possible, d'ailleurs, que les membres d'un corps eussent reçu une autre vie sans que l'ensemble de l'organisme s'en ressentît, surtout dans ses manifestations extérieures ? Le saint empire romain ne fut plus ni saint, ni empire, ni romain, suivant une expression de Joseph de Maistre.

On ne saurait trop insister sur la faculté de certains peuples à pervertir les institutions chrétiennes. Il y en a un exemple bien remarquable dans les ordres militaires. Ce n'est pas le lieu d'expliquer même brièvement ce qu'a été l'ordre teutonique ; tout le monde sait que la brutalité, l'orgueil et surtout la rapacité ont réussi, malgré les foudres de l'Église, à faire, comme on l'a dit, de cette milice dans le principe chevaleresque, une milice soldatesque.

Le coup de grâce à l'ancien idéal chrétien a été porté dans une grande partie de l'Allemagne par la réforme, les idées révolutionnaires, le ferment socialiste, et une conception exclusive et de plus en plus brutale et basse de l'idée nationale; mais il est temps de revenir à Charlemagne. Nous en sommes bien loin.

VI

LA GRANDE MORAVIE

Charlemagne, après ses victoires orientales, avait laissé subsister, nous l'avons déjà dit, des princes slaves et des princes avares. Un de ces Slaves nommé Moïmir commença, après la mort de Charlemagne, à poser les fondements d'un empire slave en s'élevant au-dessus de ses voisins. Il était chrétien zélé et reconnaissait la suzeraineté de Louis le Débonnaire; ce fut lui qui favorisa la tentative d'Urolf dont il été parlé plus haut, et il le fit dans la pensée de soustraire son pays à l'influence allemande. Il y avait d'autres princes slaves; ainsi Previna régnait à Nitra. Il ne faut pas se faire l'idée que ni Moïmir ni ses successeurs aient fondé un État unitaire. L'unitarisme n'était pas dans les visées de l'époque et n'a jamais été l'idéal des Slaves purs, qui sont essentiellement fédératifs et même

municipaux ruraux. Moïmir et ses puissants successeurs étaient des chefs de confédération, comme avait été Samo. Leur domaine propre, leur base d'opération fut la Moravie : c'est pourquoi l'on appelle et nous appellerons aussi l'État qu'ils fondèrent l'*Empire morave*.

Louis le Débonnaire, trouvant Moïmir trop entreprenant, entra dans ses États avec une grande armée en 846, le déposséda et mit en place son neveu Rastitz (Rastilav).

Rastitz montra de grandes qualités et de grands talents; il s'occupa activement de fortifier ses villes, d'organiser son armée, de nouer des relations avec les Bulgares et avec Constantinople. Les Allemands s'aperçurent trop tard qu'ils avaient affaire à un voisin plus dangereux que Moïmir. En 855, l'empereur entre en Moravie, mais il perd un temps précieux à assiéger la capitale; obligé de battre en retraite, il est poursuivi par Rastitz qui le défait, traverse le Danube et saccage les pays allemands. La Moravie reste pour quelque temps affranchie de la domination allemande. En 861, Previna, qui était l'ami des Allemands, fut vaincu par Rastitz et périt dans le combat. La principauté de Nitra échut à Sviatopluk, neveu de Rastitz. Le fils de Previna,

nommé Kociel, garda les possessions de son père sur la rive droite du Danube. Ces trois chefs Rastitz, Sviatopluk et Kociel, paraissent avoir été alors les maîtres du monde slave dans l'Europe centrale et s'être entendus entre eux. Ainsi ils envoyèrent de concert une ambassade à l'empereur de Constantinople Michel, pour lui demander des missionnaires capables d'instruire le peuple dans sa langue. C'était la continuation de la politique qui avait déterminé Moïmir à appuyer la tentative d'Urolf. Il s'agissait de détruire l'influence morale allemande, qui tirait sa force de deux causes principales. D'abord elle exploitait le prestige de l'idée impériale de Charlemagne. La seconde cause d'influence était l'action d'un clergé allemand. L'Allemagne exploitait la religion comme le reste. Rastitz, Sviatopluk et Kociel avaient compris qu'on ne pouvait pas établir sérieusement l'indépendance politique sans un clergé issu de la nation. Ils avaient raison; la Pologne et la Bohême ont aussi éprouvé par la suite les plus grandes difficultés à arriver à une véritable indépendance, jusqu'à ce qu'elles aient eu un clergé indigène.

Nous raconterons bientôt les conséquences de la demande adressée à l'empereur par Rastitz,

Sviatopluk et Kociel. Ici nous voulons indiquer la suite des rapports avec l'Allemagne. Les causes de guerre ne manquaient pas depuis le succès obtenu par Rastitz en 855. Les Allemands allaient-ils prendre leur parti de l'affranchissement des Slaves? C'était d'autant plus improbable que Rastitz devenait un voisin fort gênant. En 837, il donnait asile au prince tchèque Stavitiech, chassé de sa principauté de Vitoraz par les Allemands. Deux comtes allemands destitués par l'empereur, Warinhar et Gundaker, trouvaient protection auprès de lui. Enfin Carloman, le fils même de l'empereur Louis, se ligua avec Rastitz contre son propre père (861-863). L'empereur ayant rassemblé une armée considérable, attaqua le prince morave en 864 et assiégea longtemps Divno, sa capitale. Après une résistance héroïque, Rastitz fut contraint de demander la paix, de donner des otages et de jurer de nouveau fidélité à l'empereur.

Les hostilités reprirent quelques années plus tard, alors que le plus jeune fils de l'empereur Louis, s'entendant avec quelques seigneurs allemands, se souleva contre son père et se rendit aussi à la cour de Rastitz, qu'il engageait à secouer le joug de l'Empire. Les Allemands

furent attaqués par les Slaves de tous les côtés à la fois. Les Bohêmes saccageaient la Bavière restée sans défense et les Sorabes (Serbes de l'Elbe) s'étaient répandus dans la Thuringe. Cependant l'empereur réussit à rassembler une armée formidable. Son fils aîné Louis marcha contre les Serbes; Carloman devait, du côté de la Pannonie, se jeter sur Nitra où régnait Sviatopluk. L'empereur lui-même, en suivant le Danube, allait attaquer Rastitz; mais il tomba malade et son plus jeune fils Charles, qui le remplaça, assiégea vainement Velehrad, qui avait été fortifié avec art. Charles et Carloman réussirent bien à piller le pays et à soumettre les Serbes; mais la campagne avait été mauvaise pour les Allemands (868-869), et l'empereur fut contraint de conclure avec Rastitz une paix peu avantageuse.

Rastitz triomphait une seconde fois; mais il avait à lutter contre de grandes difficultés intérieures. Dans cette guerre contre un État plus puissant et mieux organisé, contre une race plus guerrière que la sienne, il se voyait, après la victoire, entouré de ruines et de dévastations. La population slave, essentiellement agricole, désirait la paix et ne comprenait pas bien l'objet

de la résistance. N'était-elle pas sacrifiée à l'ambition inquiète d'un seul homme? L'œuvre religieuse inaugurée par la démarche à Constantinople, luttait contre les plus grands obstacles.

Saint Cyrille venait de mourir et saint Méthode, pendant la guerre de 869, avait dû rester auprès de Kociel à Mosbourg où il commençait l'organisation du clergé indigène. Rastitz sentait la défection morale se préparer autour de lui.

Les Bohêmes furent les premiers à abandonner le chef morave. Ils conclurent séparément une alliance avec l'Empire. Ce qui fut le plus sensible au vieux monarque, c'est la défection de son propre neveu Sviatopluk, qui régnait à Nitra. Ce prince, malgré des luttes répétées contre les Allemands, a été, pendant toute sa vie, fasciné par la grandeur impériale. En 870, il se soumit à Carloman, devenu l'ennemi irréconciliable de Rastitz. Celui-ci voulut se venger et machina de faire assassiner son neveu dans un banquet. Un de ceux qui devaient commettre le meurtre lui ayant fait un signe d'intelligence, Sviatopluk quitte la salle sous prétexte d'une chasse au faucon, enfourche un cheval et prend la fuite. Rastitz se met à sa poursuite; mais, au milieu d'une forêt, il donne lui-même dans une

embuscade dressée par son neveu et tombe entre ses mains. Sviatopluk le fait charger de chaînes et le livre à Carloman.

Carloman entre dans le pays, pille le trésor de Rastitz à Velehrad et donne le gouvernement de la Moravie à deux comtes allemands, Engelschalk et Guillaume; Sviatopluk conserve la principauté de Nitra. Le vieux Rastitz fut condamné à mort; mais l'empereur se contenta de lui faire crever les yeux et de l'enfermer dans un couvent où le fondateur glorieux de la grandeur éphémère des Moraves mourut oublié.

Il arriva bientôt le fait naturel et inévitable qui s'était déjà produit lorsque Louis le Débonnaire, en 846, eut placé Rastitz à la place de Moïmir : au bout de peu de temps, les deux comtes allemands de la Moravie trouvèrent que Sviatopluk ne leur était pas assez obéissant. Ils le surprirent, le chargèrent de chaînes et l'envoyèrent en Allemagne. Le bruit de sa mort, qui fut répandu, excita une grande agitation parmi les Moraves; de plus en plus fatigués de la domination étrangère, ils prirent les armes, tirèrent du couvent un nommé Slavomir, de la race royale, le forcèrent par des menaces à se mettre à leur tête et commencèrent une lutte

acharnée contre les deux comtes Engelschak et Guillaume.

Cependant aucune des accusations dirigées contre Sviatopluk n'avait pu être justifiée, et il fut remis en liberté. Il gagna la confiance de Carloman, à tel point que ce prince lui confia le commandement de l'armée allemande qui fut envoyée pour apaiser le soulèvement des Moraves. Sviatopluk jura fidélité à l'Empire et partit pour cette expédition avec le dessein arrêté de venger l'injure qu'on lui avait faite, si l'occasion s'en présentait. Il entre donc en Moravie à la tête des Allemands; l'armée nationale bat en retraite devant lui et il assiège Velehrad. Il y pénètre seul sous prétexte de tenter une conciliation. Alors les Allemands, qui se croyaient en sûreté, se voient entourés de tous les côtés. La panique s'empare d'eux; ils sont presque tous massacrés.

Sviatopluk sentait bien que c'était une grande lutte; il s'y prépara en cherchant des alliés. En 871, il épousa la sœur de Borzyvoï, duc de Bohême. Comme il revenait avec la nouvelle épousée, il tomba dans une embuscade. Arnt, évêque de Würtzbourg, et un comte Rodolphe surprirent les époux dans un bois et les serrè-

rent de si près que, pour échapper, ils abandonnèrent chevaux et armures dans un ravin. Les Allemands rencontrèrent ce riche butin, ce qui leur fit perdre un temps précieux. Sviatopluk et son épouse en profitèrent pour gagner Velehrad, leur capitale.

La lutte contre l'Allemagne fut favorable à Sviatopluk, grâce surtout à la diversion opérée par les Bohêmes. En 873, Carloman était serré de si près par les Moraves, qu'il envoya à Metz un messager dire à son père que, s'il ne se pressait de lui venir en aide, il ne le verrait jamais. L'empereur dut demander la paix à Sviatopluk, et les Slaves furent encore une fois délivrés de la domination allemande.

Pendant quelques années Sviatopluk jouit d'une grande puissance et d'une grande gloire. Il profita du répit qu'il avait conquis du côté de l'Allemagne pour organiser son pays : il cherchait surtout à donner de la cohésion morale à ses peuples par le lien religieux et, ainsi que l'avaient fait Moïmir et Rastitz, à se soustraire, sous ce rapport comme sous les autres, à l'exploitation allemande, ainsi qu'on le verra au chapitre suivant. A la même époque eut lieu l'expédition du prince morave contre les peuples

qui habitaient les bords de la Vistule et appelés Vislani ou Vistulani. Nous reparlerons de cette affaire dans la vie de saint Méthode. Mentionnons que Sviatopluk conquit au nord des Karpathes un vaste territoire slave, qui fut réuni à ses États et au diocèse morave. Suivant la chronique de Cosmas de Prague, le diocèse eut à l'orient pour limites les rivières Bug et Styr(1). La ville de Cracovie y était aussi comprise.

Une nouvelle lutte avec l'Allemagne éclata bientôt, et voici à quelle occasion. L'empereur Louis avait donné à un nommé Aribo le margraviat d'Autriche, qui lui était disputé comme un héritage par les fils d'Engelschalk et de Guillaume. Ces deux comtes avaient été de leur vivant détestés par les Moraves : Sviatopluk prit parti contre eux pour Aribo, tandis que le fils naturel de Carloman, Arnolf, soutenait les fils d'Engelschalk et de Guillaume. Déjà en 882, à l'instigation des Allemands, les Bulgares avaient envahi les États du prince morave et tentèrent même de l'assassiner. Alors Sviatopluk envoya

1. Le Styr, et non pas, comme on l'a cru, le Stryj, autre rivière qui descend des Karpathes et se jette dans le Dniester. Les sources du Bug et du Styr sont très rapprochées.

dire à Arnolf que, s'il voulait conserver la paix avec lui, il eût à éloigner de sa cour les fils des deux comtes. Sur le refus d'Arnolf, Sviatopluk franchit le Danube en 883 et dévasta la Pannonie. Il recommença les hostilités l'année suivante avec une armée si nombreuse, disent les chroniques, que le passage du Danube dura depuis l'aurore jusqu'à la nuit. Arnolf n'osa lui tenir tête en face et l'attaqua de nuit; mais il fut complètement battu. Deux des comtes prétendants se noyèrent dans le Raab et beaucoup de seigneurs allemands restèrent prisonniers. L'empereur Charles le Gros intervint alors pour convoquer une diète à Kœnigstaten en Autriche. Aribo y fut nommé margraf d'Autriche et Sviatopluk reçut la Pannonie en fief(1). Cette paix, si glorieuse pour les Moraves, ne fut acceptée par Arnolf que l'année suivante.

C'est le moment où une lutte intérieure éclatait en Allemagne avec acharnement. Bernard, fils naturel de Charles le Gros, et Arnolf, qui était fils naturel de Carloman, se disputaient la

1. Kociel, fils de Prévina, qui était naguère en possession de cette province, étant mort sans enfants, ses Etats, suivant la loi féodale, avaient été incorporés à l'Empire.

couronne impériale. Ce dernier se réconcilia avec Sviatopluk, dont il redoutait les entreprises et le choisit même pour parrain de son fils aîné, qui reçut le nom slave du prince morave. Cette alliance fut encore renouvelée en 890; mais quand Arnolf eut pris Rome et se sentit bien assis sur le trône impérial, il exigea que son allié lui rendît hommage pour la Moravie et la Pannonie. Sviatopluk refusa, et Arnolf, désespérant de venir à bout du terrible lutteur, appela à son aide une peuplade dont le nom n'a pas encore figuré dans l'histoire de l'Europe centrale et qui vint s'interposer entre les Slaves et les Allemands.

La cour de Constantinople, pressée de près par les Bulgares, avait fait alliance avec cette tribu hunnique, les Hongrois, connus plus tard sous le nom de Madgyars : c'était depuis le ve siècle la troisième couche d'invasion hunnique. Les Madgyars étaient peu nombreux, mais ils se mêlèrent à ce qu'il restait des premiers Huns et des Avares. Ils se trouvaient déjà depuis deux ans en Dacie, lorsque Arnolf les excita à se jeter sur les Slaves de la Moravie et de la Pannonie. Il appela en même temps à son secours un prince croate nommé Bratislav : Sviatopluk fut alors

attaqué de tous côtés par trois ennemis à la fois, et il sut leur tenir tête. Déjà il avait acculé les Hongrois dans des ravins où il s'apprêtait à les détruire, lorsqu'il apprit que les Allemands à l'ouest et les Croates au midi faisaient des incursions sur son territoire. Le vieux lion se retourne; à son approche, les Allemands et les Croates évacuent la Moravie. Pendant cette guerre, fut tué Arnt, le belliqueux évêque de Wurtzbourg, qui était entré dans le pays des Bohêmes pour les empêcher de porter secours à Sviatopluk. La guerre continua en 893 sans plus de succès pour les Allemands. Arnolf courut même le risque d'y perdre la vie. On raconte que, voyant son impuissance, il écumait de rage.

Le glorieux soutien de l'empire morave mourut en 894. La chronique de Regina dit qu'il était le plus sage et le plus rusé des siens. Constantin Porphyrogénète rapporte qu'il était courageux et terrible pour les peuples limitrophes. A son nom l'imagination populaire a attaché le prestige de la grandeur des Slaves au IXe siècle. Les paysans slovaques et moraves attendent son retour sur la terre comme les Allemands celui de Frédéric Barberousse et les Serbes celui de Marko Kralievitch.

On dit qu'en mourant Sviatopluk présenta à ses enfants, pour leur recommander l'union, un faisceau de baguettes qu'ils ne purent rompre. De ses trois fils, Sviatopluk II, Moïmir II et Sviatoboi, les deux premiers seulement ont dans l'histoire un rôle connu. Grâce aux menées d'Arnolf, ils ne vécurent pas en paix. Le margraf d'Autriche Aribo et l'évêque de Nitra, Wiching, l'ennemi de saint Méthode, étaient les agents de la politique allemande. Moïmir chassa son frère Sviatopluk et perdit la Pannonie, qu'Arnolf donna au croate Bratislav. Il avait aussi à lutter continuellement contre les Madgyars à qui Arnolf avait imprudemment ouvert le chemin de l'Occident, et qui dévastèrent cruellement l'Allemagne. Le fils d'Arnolf, l'empereur Louis IV, unit enfin ses forces à celles des Slaves contre l'ennemi commun. Il était trop tard ! L'empereur eut grande peine à sauver sa vie de la désastreuse bataille de Presbourg, en 907. Dans la même journée Moïmir II disparut, et avec lui l'empire morave.

Nous avons voulu raconter sans interruption les péripéties de l'empire morave, et, pour le faire, nous n'avons pu que mentionner la grande querelle religieuse qui s'y rattache. Il nous reste

à exposer les luttes soutenues par les missionnaires Cyrille et Méthode contre le clergé allemand. Nous rencontrons les deux plus grandes figures du monde slave; il convient de s'y arrêter : car les peuples se peignent eux-mêmes dans les traits qu'ils donnent à leurs héros; ici la légende même devient un monument d'histoire.

Avant d'aller plus loin, mentionnons un ouvrage capital qui vient d'être publié à l'occasion du millénaire en langue tchèque : *Zivot sv. Methoda Apostola rise Velko Moravske a Slovanu vubec.* A Brunn, 1885, 2e édit., par Prochezka (1).

1. Parmi les ouvrages moins récents et utiles à consulter, indiquons : *Cyrille et Méthode*, étude historique sur la conversion des Slaves au christianisme, par L. Leger. Paris, Franck, 1868. — *Cyril i Metody*, streszczenie najnow szy poszu kivan, prez Leonardu Rettel. Paryz, nakladem biblioteki Kornickiej, 1871.



VII

LES DEUX APÔTRES

Les frères Méthode et Constantin (plus tard Cyrille) étaient originaires de Thessalonique. Leur père, qui s'appelait Léon, avait occupé la seconde place dans l'administration locale. Il eut beaucoup d'enfants dont l'aîné paraît avoir été Méthode.

La tradition entoure de circontances surnaturelles l'enfance et l'adolescence de Constantin. « Quand l'enfant eut sept ans, dit la *Vie de Saint Constantin* (1), il lui vint un songe qu'il raconta ainsi à son père et à sa mère : Le stratège a rassemblé toutes les jeunes filles de notre ville, et m'a dit : Choisis-toi une compagne ; qu'elle soit ton aide dans la vie. Je regardai ; j'examinai les filles les unes après les autres, et

1. Improprement appelée *légende serbe*.

j'aperçus l'une d'elles, qui était plus belle de visage que toutes les autres. Elle était resplendissante, couverte de pierreries, de perles et d'ornements d'or. Elle avait nom Sophie, c'est-à-dire la Sagesse. — En entendant ces paroles, ses parents lui dirent : Fils, garde la loi de ton père et ne rejette pas le conseil de ta mère... Dis à la Sagesse : Sois ma sœur.

« Un jour, comme la jeunesse riche a l'habitude de perdre le temps à la chasse, Constantin alla dans la campagne avec ses camarades et lâcha son épervier. Le vent changea subitement avec la permission de Dieu et l'oiseau enlevé ne reparut plus. Le jeune garçon tomba alors dans la tristesse et ne mangea plus rien pendant deux jours. Dieu miséricordieux ne voulait pas, dans son amour pour ses élus, que Constantin s'attachât par habitude aux choses terrestres ! Comme jadis il a pris à lui saint Eustache à la chasse par un cerf, il a pris maintenant Constantin par un épervier : en rentrant chez lui, Constantin comprit la vanité des choses de ce monde ; s'étant humilié, il dit : Telle est donc cette vie qu'au lieu de joies elle donne des douleurs ! Dès ce jour, je prends une autre route, qui est la plus facile. Dès ce moment, il s'enferme dans sa

maison, et, après avoir fait sur le mur de sa chambre un signe de la croix, il se met à étudier les œuvres de saint Grégoire le Théologien. »

Son frère aîné Méthode était déjà gouverneur d'un district dans les environs de Thessalonique, peut-être le district slave des Strumiens, lorsque le jeune Constantin fut envoyé ou appelé à Constantinople pour y terminer ses études. Il eut pour maîtres le dialecticien Léon et le célèbre Photius. Il dut bientôt à sa sagesse et à ses talents précoces d'être choisi pour le compagnon scolaire d'un jeune fils de l'empereur Théophile, nommé comme lui Constantin. Le biographe déjà cité considère cette circonstance comme miraculeuse.

Les premières armes théologiques de Constantin furent dirigées contre les iconoclastes, alors défendus par le patriarche Jean, qui fut déposé et exilé. On raconte aussi que Constantin avait un jour reproché à son maître Photius de soutenir que l'homme a deux âmes. Celui-ci avait répondu qu'il le faisait seulement pour embarrasser le patriarche Ignace, qu'il accusait d'ignorance. Ignace avait, en effet, plus de sainteté et de courage que de science. D'après Anastase le

Bibliothécaire, Constantin répondit à Photius en s'écriant : « O sagesse du monde, qui s'affolle et périt ! tu as lancé des flèches sur la multitude d'une foule nombreuse et tu as ignoré lesquels de tous les hommes en seraient atteints. » A la suite de cet entretien, Constantin le Savant rompit avec son ancien maître.

Fatigué de ces discussions, Constantin, déjà surnommé le Savant (*philosophos*) abandonna la place de bibliothécaire de la cathédrale de Sainte-Sophie, où il avait été nommé en 844, et il se retira en cachette dans un couvent situé près la Corne-d'Or. Il en sortit en 851, sur l'ordre de l'empereur Michel, ou plutôt de sa pieuse mère Théodora, pour aller au loin soutenir contre des Musulmans une argumentation publique sur le mystère de la Trinité ; un émir de l'Arménie, nommé Omar, avait provoqué cette discussion.

Constantin le Savant revint ensuite à Constantinople ; mais il ne tarda pas à en sortir pour se retirer de nouveau dans un couvent du mont Olympe. Il y trouva son frère aîné qui avait abandonné depuis longtemps l'administration de son district pour se faire moine. Méthode, reconnaissant la supériorité de son puîné, se mit complètement sous sa direction. Les deux frères

se jurèrent une amitié éternelle, et promirent de ne s'abandonner jamais dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Aussi Méthode accompagna-t-il son frère dans la mission dont il fût bientôt chargé.

Le khakan des Kazares avait prié l'empereur de Constantinople de lui envoyer des hommes instruits pour discuter avec les Musulmans et les Juifs. Les deux frères furent désignés et partirent pour le Nord. Ils s'arrêtèrent dans une ville grecque de la Tauride nommé Cherson (1), où ils étaient appelés à une découverte qui allait les rendre célèbres dans toute la chrétienté.

Saint Clément, quatrième pape, avait été exilé en Tauride sous Trajan, avec la défense de prêcher. Comme il continuait à convertir beaucoup d'infidèles, il fut attaché à une ancre et jeté au fond de la mer. Les reliques du saint étaient perdues lorsque les deux frères arrivèrent à Cherson. Après avoir fait une enquête d'après les écrits et la tradition, Constantin le Savant s'embarqua un jour avec tout le clergé de la ville. Tout d'un coup, il fait arrêter sa barque

1. Ce n'est pas le Cherson actuel de la Russie méridionale, mais l'antique Cherson, en Crimée.

et ordonne des recherches au fond de l'eau. On y découvre le corps du martyr.

Les deux missionnaires eurent occasion d'intervenir en faveur d'une ville chrétienne où ils se trouvaient, et qui fut inopinément assaillie par un voiévode, peut-être hongrois. Constantin le Savant alla dans le camp de l'ennemi et obtint par son éloquence qu'il se retirât.

Arrivés enfin au terme de leur course, les deux frères furent accueillis avec les plus grands honneurs par le khakan, qui les reçut dans sa forteresse de Sarkel, située entre le Don et la mer Caspienne. Là Méthode et Constantin, qui avaient étudié la langue kazare en Tauride, eurent beaucoup de discussions religieuses avec les Juifs et les Musulmans. Le résultat fut que le khakan laissa pleine liberté à ses sujets pour embrasser la religion des missionnaires. Deux cents personnes de sa cour se firent baptiser. De grands présents furent offerts à Constantin le Savant, qui refusa tout : il demanda seulement et obtint la délivrance de quelques centaines de prisonniers chrétiens.

En le congédiant, le khakan écrivit à l'empereur : « Tu nous as envoyé un homme qui nous a prouvé que la religion chrétienne est sainte.

Convaincu que cette religion est la seule vraie, nous avons permis de se faire baptiser à quiconque le désire, ayant l'espérance que nous le ferons nous-même un jour. Nous sommes tous devenus les amis de ton Empire, prêts à te servir quand tu le désireras. »

Je mentionnerai ici, pour n'y plus revenir, un passage de la Légende pannonique où il est dit que le saint trouva à Cherson un Evangile et un Psautier en *lettres russes*. Plusieurs savants entendent par là les lettres glagolitiques, d'autres les gothiques. M. Jagitch considère ce passage comme interpolé et y accorde peu d'importance.

Pendant ce voyage en Crimée, de grands changements s'étaient opérés à Constantinople : le saint patriarche Ignace avait été déposé ; en huit jours, Photius avait reçu tous les ordres et était devenu patriarche. La cour et l'Église se trouvèrent alors dans le plus grand désarroi. Méthode refusa un archevêché qui lui fut offert par Photius, et se retira dans un couvent dont il devint le prieur. Constantin vécut auprès de l'église des Saints-Apôtres, entièrement livré à l'étude et à la prière. Il y était encore l'oracle de la science : c'est à lui, au vainqueur des Musulmans et des Arabes, retiré sous la tente de

Dieu, qu'on vint demander l'explication d'inscriptions samaritaines et hébraïques trouvées dans le trésor de Sainte-Sophie.

Ces travaux, cette science, cette retraite, auraient suffi à la gloire mondaine et à la sanctification des deux frères. Ce ne fut cependant que le prélude d'une œuvre autrement féconde et glorieuse. Ils allaient être appelés à appliquer dans le monde slave ce qu'ils avaient acquis de savoir, de sens pratique, et, ce qui est encore plus précieux et efficace, leurs vertus apostoliques.



VIII

APOSTOLAT DE CYRILLE

Nous avons mentionné l'ambassade religieuse envoyée à l'empereur Michel par des princes slaves (1). Si Rastitz, Sviatopluk et Kociel s'adressèrent à Constantinople et non à Rome, c'est que Rome était l'alliée de l'Empire. D'ailleurs, la papauté avait l'habitude d'agir par ces missionnaires celtes ou germaniques dont l'apostolat a été si éclatant, et qu'elle n'avait probablement pas à sa disposition directe des missionnaires de race slave. On ne doit pas non plus perdre de vue qu'à cette époque le schisme entre les deux Églises n'était pas consommé :

1. La *Vie de Constantin* publiée à Prague par Szafarzyk en 1851, et la *Translatio S. Clementis* parlent seulement de Rastitz. La *Vie de Méthode* mentionne Rastitz et Sviatopluk; le chroniqueur Nestor y ajoute Kociel, prince de Pannonie.

« il sommeillait, » suivant l'expression d'un grand pape. Une démarche à Constantinople n'avait donc pas le caractère exclusif qu'elle revêtirait aujourd'hui (1).

Voici, d'après le vieux chroniqueur de Kiew, Nestor, le récit de l'ambassade morave : « Quand les Slaves furent baptisés ainsi que leur prince, Rostislav, Sviatopluk et Kociel s'adressèrent à l'empereur Michel en disant : « Notre pays est « baptisé et nous n'avons pas de maître pour nous « prêcher, nous instruire et nous expliquer les « livres saints. Nous ne comprenons ni la langue « grecque ni la langue latine : les uns nous ins« truisent d'une façon et les autres de l'autre ; « aussi ne comprenons-nous pas le sens des livres « sacrés, leur énergie. Envoyez-nous donc des « maîtres qui soient capables de nous expliquer « la lettre des livres sacrés et leur esprit. » Ayant entendu cela, l'empereur Michel rassembla tous ses philosophes et leur répéta tout ce que disaient les princes slaves ; et les philosophes dirent : « Il y a à Thessalonique un homme ap« pelé Léon : il a des fils qui savent bien la langue « slave, deux fils versés dans les sciences et phi-

1. L. Léger, *Cyrille et Méthode*, p. 81 et suiv.

« losophes. » Entendant cela, l'empereur envoya à Thessalonique chez Léon, lui disant : « Envoie « vite tes fils Méthode et Constantin. » Léon, entendant cela, les lui envoya vite et ils vinrent auprès de l'empereur qui leur dit : « Voici que « les Slaves m'ont demandé un maître pour leur « expliquer les livres saints; tel est leur désir. » Il les décida à partir et il les envoya dans le pays des Slaves à Rostislav, à Sviatopluk et à Kociel (1). »

Une autre source, la légende dite *pannonienne* ou *Vie de Méthode*, ne parle ici que de Rastitz et de Sviatopluk. Voici le langage que cette légende place dans la bouche des ambassadeurs : « Par la miséricorde de Dieu nous allons bien. Beaucoup de docteurs chrétiens sont venus chez nous et de l'Italie, et de la Grèce, et de l'Allemagne, et ils nous enseignent d'une manière différente. Nous Slaves (*Sloveni*), nous sommes des hommes simples, nous n'avons personne qui nous instruise dans la vérité et nous interprète le sens de l'Écriture. Envoie-nous donc un homme qui nous enseigne toute la vérité. »

La même légende continue : « Alors l'empe-

1. Traduction L. Leger. Paris, Leroux, p. 19.

reur Michel dit à Constantin le Savant : « As-tu entendu ces paroles, savant ? aucun autre que toi ne peut accomplir une telle mission. Je te donnerai donc des présents nombreux, et, après avoir pris avec toi ton frère, l'abbé Méthode, pars. *Vous êtes Thessaloniciens, et vous autres Thessaloniciens parlez tous purement la langue slave.* »

Ainsi Constantin et Méthode n'ont pas été choisis seulement à cause de leur dévouement apostolique et de leur science, mais parce qu'ils étaient de Thessalonique. Or, qu'était Thessalonique ? une ville romaine dans un pays slave. Thessalonique était le chef-lieu d'un vicariat apostolique romain et comme une forteresse de l'esprit romain. En ce qui concerne les connaissances slaves des deux frères, on sait que, sans parler des immigrations antérieures, les Serbes s'étaient avancés jusque vers Thessalonique, et que des souverainetés slaves ont duré très longtemps dans cette contrée.

La légende pannonienne donne la conversation suivante, qui n'est pas moins importante pour l'histoire : « L'empereur lui dit : « Je sais, savant, que c'est un terrible travail pour toi ; mais il faut que tu y ailles ; personne n'a pu faire une pareille œuvre, et comment pourras-tu réussir ? »

Le savant répondit : « Quoique je sois malade et fatigué, j'irai pourtant avec joie. Ah ! si seulement ils avaient des lettres dans leur langue ! » L'empereur répliqua : « Mon père, mon aïeul et tant d'autres ont voulu arriver à cela et n'y sont pas parvenus ! alors, moi, que puis-je faire ? — Ce serait, dit le savant, bâtir sur l'eau mais qui voudrait passer pour hérétique? » Alors l'empereur et son oncle Bardas lui dirent : « Tu peux le faire si Dieu te le donne, et il ne refuse rien à ceux qui le prient sincèrement et sans douter. » Alors le savant s'en alla et commença avant tout à prier ardemment. »

Ce passage montre quelle était la grande difficulté de la mission. Les principaux historiens sont d'accord pour reconnaître qu'avant de quitter Constantinople, les missionnaires avaient inventé ou perfectionné un alphabet propre à rendre les sons des idiomes slaves, et qu'ils avaient traduit en langue vulgaire, sinon l'office complet, du moins les prières et quelques passages du Nouveau Testament. Nous allons d'abord suivre les deux frères dans leurs courses ; nous reviendrons avec détail sur les questions relatives à l'alphabet, à la langue et au rite.

Constantin et Méthode partirent pour la Mo-

ravie emportant les reliques de saint Clément. La critique moderne discute la tradition qui leur attribue d'avoir converti la Bulgarie. Ils furent bien accueillis par les princes de la Moravie. Les informations sur le séjour des deux frères avant le voyage à Rome manquent de précision. On sait que cette partie de l'Europe orientale avait été placée sous la juridiction des évêchés allemands de Salzbourg et de Passau. Les apôtres venus de Constantinople n'étaient pas évêques ; mais eussent-ils reçu la consécration épiscopale, cette dignité ne leur conférait aucun droit à l'encontre de la juridiction de l'ordinaire. Il est probable qu'ils essayèrent de former un clergé indigène en l'instruisant d'après l'alphabet qu'ils apportaient, et d'introduire la célébration des offices dans une langue slave.

L'innovation appelait naturellement l'intervention des évêques, et quand même ces derniers n'eussent pas été, comme Allemands, opposés à l'introduction d'une langue qui n'était pas celle dont ils se servaient, ils n'avaient pas qualité pour l'autoriser : ils devaient en référer à Rome. Les circonstances politiques, qui ont été exposées plus haut, font deviner qu'ils ont dû demander que l'innovation fût interdite. Le

pape Nicolas Ier, qu'il ait, oui ou non, prêté l'oreille aux accusations du clergé allemand, devait chercher à s'édifier par lui-même sur ce qui se passait. Aussi admettons-nous comme historique le fait que le pape a appelé les deux frères à Rome. Ils y arrivèrent bientôt ; mais Nicolas venait de mourir. Son successeur, Adrien II, reçut, en 867, les voyageurs qui apportaient les reliques de saint Clément. Le pape alla en dehors de la ville, avec le clergé et la population, pour vénérer les précieux restes, qui furent déposés dans la basilique déjà élevée à la mémoire de saint Clément.

Le pape Adrien II fit en faveur des deux apôtres tout ce qu'un souverain pontife pouvait faire. Il rejeta absolument le point de vue étroit des Trilingues, c'est-à-dire de ceux qui voulaient interdire dans les offices toute autre langue que les trois langues dont on s'était servi dans l'inscription de la croix. Il condamna ceux qu'on appelait pour cela les Pilatiens, en approuvant l'emploi de la langue adoptée par Constantin le Savant et Méthode. Les documents officiels manquent pour établir si l'approbation porta sur le principe seul ou sur des traductions déjà faites ; mais les légendes sont formelles dans ce dernier

sens. La première messe en langue slave, est-il rapporté dans la *Vie de Constantin*, fut célébrée en grande pompe à Sainte-Marie de la Crèche. Plus tard, on la lut aussi à Saint-Pierre, à Saint-Paul hors les murs, à Saint-André et à Sainte-Pétronille. Ces églises auraient été désignées par Adrien II aux clercs que les deux apôtres menèrent avec eux et qui, d'après la même légende et d'après la *Translatio*, reçurent le diaconat et la prêtrise. La *Vie de saint Méthode* dit que le pape déposa lui-même le livre liturgique sur l'autel de Saint-Pierre. Suivant la *Vie de Constantin*, ce serait à Sainte-Marie-Majeure.

Non seulement le pape approuva l'œuvre des apôtres ; mais il les investit de l'autorité nécessaire pour y travailler eux mêmes, en leur donnant le caractère épiscopal. C'est à cette occasion que Constantin le Savant reçut un nom glorieux dans l'Église, que la postérité a consacré. Nous ne l'appellerons plus désormais que Cyrille.

Cyrille tomba malade à Rome. Sentant sa fin approcher, il dit à Méthode : « Nous étions consorts, tirant le même soc, et voici que je tombe sur le sillon après avoir accompli ma journée. Toi, tu aimes beaucoup ton monastère du mont Olympe ; n'abandonne pas pour cette montagne

notre mission ; c'est par là que tu peux plus sûrement être sauvé (1). » Cyrille mourut quarante ou cinquante jours après avoir reçu la consécration épiscopale. Le pape ordonna que tout le clergé, tant grec que romain, assistât à ses funérailles en chantant des psaumes et des cantiques, et en brûlant de la cire et de l'encens ; enfin qu'on lui rendît tous les mêmes honneurs qu'à un souverain pontife.

Alors, ajoute la *Translatio* (2), Méthode s'approcha d'Adrien II et, se jetant à ses pieds, lui dit : « Lorsque nous avons quitté notre maison pour la mission que nous avons accomplie avec l'aide de Dieu, notre mère, avec beaucoup de larmes, nous conjura que, si l'un de nous venait à mourir, le frère survivant rapportât le frère mort dans son monastère et lui fît là de dignes obsèques. Que Ta Sainteté daigne accorder cette grâce à ma petitesse pour que je ne paraisse pas contrevenir aux prières et aux adjurations d'une mère..... » Alors le clergé romain avec les évêques, les cardinaux et les nobles de la ville s'étant réunis en conseil, dirent au pape :

1. *Vie de saint Méthode*, Ginzel, *Codex*, p. 26.
2. Ginzel, *Codex*, p. 10.

« Vénérable père et seigneur, il nous paraît indigne que, pour quelle raison que ce soit, nous laissions transférer ailleurs un tel homme, qui a fait de si grandes actions, l'homme par qui la ville et notre Église ont eu le bonheur de récupérer un si précieux trésor, un homme que Dieu a daigné, dans sa bonté gratuite, amener vers nous de contrées étrangères si éloignées, et rappeler d'ici dans son royaume céleste. Il convient qu'un homme d'une si grande célébrité ait, dans une ville si célèbre, un lieu célèbre de sépulture. » Cet avis plut au pape. Adrien II ordonna que le corps de saint Cyrille fût déposé dans le tombeau qu'il s'était préparé à lui-même en la basilique du bienheureux Pierre.

« Méthode, voyant que sa requête n'était pas agréée, demanda que le corps de son frère fût déposé dans l'église du bienheureux Clément, dont il avait rapporté les reliques avec tant de soin et de peines. Le pape y consentit. Au milieu d'un grand concours de peuple et de clergé, avec une grande joie et beaucoup de respect, on déposa saint Cyrille dans un lieu préparé à cet effet en la basilique de saint Clément, à la droite du maître-autel, au milieu des hymnes, des louanges et en rendant grâces à Dieu, qui,

dans ce même lieu, opère beaucoup de miracles, pour la gloire de son nom, par les mérites et les prières de ses saints, lui qui est béni et glorieux dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

J'ai insisté sur les traditions qui fixent bien le caractère essentiellement romain et catholique de la mission des deux apôtres. Je terminerai par un autre trait du même genre, que raconte la *Légende morave* (1). « Entrant de nuit dans l'église de Saint-Clément, où le corps de son frère avait été déposé, Méthode le prit secrètement et voulut le transférer en Moravie. Après qu'il eut déjà porté en route le saint corps avec lui pendant quelques jours, il fit pause dans un lieu agréable pour prendre du repos; mais lorsque le saint homme voulut aller plus loin avec le saint corps, il ne put d'aucune façon l'enlever de ce lieu. Le bienheureux Méthode insista par ses prières pour obtenir que Dieu lui révélât où il devait déposer ce corps sacré. Alors saint Cyrille ayant levé la main droite, montra à son frère, à la vue de beaucoup de monde, qu'il devait le reporter à Rome. »

C'est à cause de la translation des reliques de

1. Ginzel, *Codex*, p. 17.

saint Clément que le moyen âge occidental a consacré quelque souvenir au savant de Thessalonique, Constantin, à saint Cyrille : le reste était inconnu ou méconnu.

La *Légende dorée*, après avoir raconté que le corps de saint Clément fut jeté à la mer lié par le cou à une ancre, ajoute : « Et toute la multitude étant sur le rivage, deux disciples du saint recommandèrent aux chrétiens de prier afin que Dieu leur fît découvrir le corps du martyr. Et aussitôt la mer recula de trois milles et les fidèles, avançant à pied sec, trouvèrent un édifice de marbre en forme de temple; et le corps de Clément y était dans un tombeau et l'ancre était à côté. Et il fut révélé aux disciples qu'ils ne devaient point enlever le corps, et chaque année, à l'anniversaire du martyre de Clément, la mer, se retire pendant une semaine entière et livre passage à ceux qui visitent les saintes reliques... Léon, évêque d'Ostie, raconte qu'à l'époque ou l'empereur Michel régnait à Constantinople, un prêtre que l'on appelait *Philosophe* (c'est-à-dire le savant), parce que, dans son enfance, il avait été surnommé ainsi à cause de ses grands talents, arriva à l'île où avait été banni Clément; et il interrogeait les habitants au sujet de l'histoire

du saint; mais c'étaient des étrangers et non des indigènes, et ils avouèrent leur ignorance, car le miracle de la mer avait cessé depuis longtemps à cause des péchés des peuples, et, lors des incursions des barbares, le temple avait été détruit et le cercueil du saint emporté par les flots. Le prêtre philosophe se rendit alors dans une ville nommée Georgie, et il revint avec l'évêque et le clergé, qui chantaient des hymnes et qui se mirent en prières. Et une révélation céleste leur fit savoir où était le corps de saint Clément, qu'ils trouvèrent avec l'ancre, et ils l'emportèrent. Et ensuite ce prêtre vint à Rome apportant le corps du martyr, qui fit beaucoup de miracles et qui fut déposé dans l'église qui porte le nom de Saint-Clément. Dans une autre chronique, on dit que la mer s'étant desséchée, *saint Cyrille, évêque de Moranie*, recueillit le corps et le transporta à Rome. »



IX

APOSTOLAT DE MÉTHODE

La mort de saint Cyrille n'interrompit pas son œuvre. Kociel, qui régnait sur la Pannonie, demanda au pape de lui envoyer Méthode. Adrien II y consentit, mais il ne voulut pas limiter la mission aux pays gouvernés par Kociel; cette intention est relatée expressément dans la légende appelée pannonique et qui a plutôt le caractère d'une biographie authentique que d'une légende proprement dite.

« Ce n'est pas à toi seulement, dit le pape, mais à toutes les contrées slaves que j'envoie cet instituteur de la part de Dieu et du saint apôtre Pierre, premier évêque et porte-clef du royaume céleste (1). » En effet, la lettre que le pape écrivit

1. Ginzel, *Codex*, p. 26.

pour accréditer Méthode, et qui a été conservée, est adressée aux trois chefs slaves qui régnaient alors dans l'Europe centrale. En voici les principaux passages : « Adrien, évêque et serviteur (des serviteurs) de Dieu à Rastiz, Sviatopluk et Kociel... Vous avez demandé un instituteur non seulement à ce siège sacro-saint, mais au pieux empereur Michel. Celui-ci, nous devançant, vous a envoyé le bienheureux Constantin le Savant avec son frère. Tous les deux, sachant que vos contrées relèvent héréditairement du Siège apostolique, n'ont rien fait en dehors des canons; mais ils sont venus à nous apportant en même temps les reliques de saint Clément. Pour nous, pénétré d'une triple joie, nous avons décidé dans notre esprit, après examen, d'envoyer dans vos contrées le prêtre Méthode notre fils, avec des disciples, homme parfait d'intelligence et orthodoxe, pour qu'il vous instruisît de la manière que vous avez demandée en interprétant en votre langue les livres sacrés, pour tous les offices ecclésiastiques entièrement et pour la messe, et nominativement la liturgie et le baptême, ainsi que Constantin le Savant avait commencé à traduire le saint Évangile avec la grâce de Dieu et à l'aide des prières de saint

Clément. De même, si quelqu'un autre peut vous donner des explications d'une manière digne et orthodoxe, ce sera une œuvre sainte et heureuse devant Dieu, devant nous, et devant toute l'Église catholique et apostolique, pour que vous appreniez facilement les préceptes divins. Conservez, cependant, cette coutume de lire à la messe l'épître et l'évangile premièrement en langue romaine, ensuite en slave, afin que cette parole soit accomplie : *Que toutes les langues louent Dieu!* et cette autre : *Toutes les langues diverses racontaient la grandeur de Dieu, comme l'Esprit Saint la leur faisait exprimer.*

« Si quelques-uns des maîtres réunis ou des auditeurs, se détournant de la vérité pour des bagatelles, commençait témérairement à vous conseiller autre chose, en blâmant les livres écrits dans votre langue, qu'il soit excommunié et livré au jugement de l'Église jusqu'à ce qu'il se soit corrigé. Car ce sont des loups et non des brebis. Il faut les reconnaître à leurs fruits et les éviter. Quant à vous, fils chéris, écoutez la doctrine divine et ne méprisez pas le précepte de l'Église, afin que, étant de vrais serviteurs de Dieu, vous vous tourniez

vers notre Père céleste et vers tous les saints. Amen (1). »

Il ne paraît pas qu'à cette époque l'évêque Méthode ait été pourvu d'un siège épiscopal : il était encore sans résidence fixe, *episcopus regionarius*. C'est en cette qualité que saint Boniface avait été envoyé en Allemagne : c'est ainsi que, de nos jours, l'évêque des Bulgares-Unis n'a pas un siège, mais une population.

Méthode reçut le meilleur accueil de Kociel, auprès duquel il se fixa, l'état politique de la Moravie ne lui ayant pas permis, selon toute apparence, de joindre Rastiz. On s'aperçut bientôt qu'un simple évêque *régionnaire* ne pouvait pas soutenir la lutte contre le siège de Salzbourg. En 870, Kociel envoya de nouveau Méthode à Rome avec vingt hommes honorables, pour que le pape l'instituât évêque en Pannonie sur le siège de saint Andronic. Il ne s'agissait pas de consacrer Méthode, qui avait déjà reçu le caractère épiscopal sous le pape régnant, comme il est formellement rappelé dans une lettre de Jean VIII, mais de lui assigner le siège consacré

1. Dans Ginzel, *Codex*, p. 44 et 45. Cette lettre nous est parvenue seulement en slavon. M. Racki en défend l'authenticité par de bonnes raisons.

par le grand souvenir de saint Andronic, dont il a été parlé plus haut. On se rappelle que saint Andronic est appelé *premier évêque de Syrmium en Pannonie*. Nous ne connaissons aucun document qui assigne à Méthode le titre de Syrmium, qui appartenait alors aux Bulgares; il est toujours appelé métropolitain, tantôt de Moravie, tantôt de Pannonie. Quelle était l'étendue de son diocèse, dont le territoire doit avoir été fixé, car l'Église, depuis les premiers siècles, s'est toujours appliquée à déterminer les circonscriptions. Le vague subsistait quelquefois, mais c'était du côté des contrées païennes et peu connues. Si le diocèse ainsi rétabli pouvait être illimité au nord, où il a dû s'étendre ultérieurement même au delà des Karpathes, en même temps que les conquêtes de Sviatopluk, il devait être limité avec précision à l'ouest, à cause des prélats allemands, dont les prétentions se fondaient principalement sur ce que, lors de la prise de Lauriacum par les Avares, saint Boniface avait assigné à Vivilus, dernier évêque de cette ville, la résidence de Passau, de sorte que Passau pouvait être considéré comme étant la continuation du siége pannonien de saint Andronic.

M. Racki croit que la nouvelle éparchie touchait d'un côté aux Bulgares, de l'autre aux Croates, qui obéissaient sous le rapport spirituel à l'archevêché de Salone, transféré à Spalatro, et qu'elle renfermait aussi une partie de la Serbie sur le Danube. Une lettre adressée en 874 par le pape Jean VIII à Muntimir, prince serbe, fait ressortir que le district de Méthode comprenait non seulement la Styrie, la Carinthie et la partie de la Hongrie actuelle sise sur la rive droite du Danube, mais tout le cours inférieur de la Save et de la Drave. Ce sont les limites de la Pannonie romaine. La Carniole actuelle n'en était pas : elle dépendait du patriarcat d'Aquilée, conformément à la délimitation de 810.

Autant que la nature nomade de sa mission le comportait, le saint résidait ordinairement auprès de Kociel, dans la ville de Mosbourg (1).

Cependant Adalwin, archevêque de Salzbourg, avait établi comme chef du clergé dans la Pan-

1. Où était Mosbourg ? Dobrowski, Kollar et la plupart des savants s'accordent à reconnaître que c'est la ville actuelle de Salavar, sur les bords du lac Balaton (Plattensee). Dobner et, d'après lui, Ginzel soutiennent que la résidence du saint était en Carinthie. Ils se fondent sur cette phrase de l'Anonyme de Salzbourg : *Intra civitatem Previnæ in qua ecclesia Adrianus martyr pausat*. Or, les

nonie un archiprêtre nommé Richbald. Il y exerçait depuis longtemps les facultés à lui conférées par son supérieur, jusqu'à ce que (je traduis ici l'anonyme de Salzbourg) « un certain Grec nommé Méthode, ayant inventé nouvellement des lettres slaves, et les ayant substituées aux lettres latines, se mit à avilir devant le peuple la messe, l'évangile et les offices ecclésiastiques qui se célébraient là en latin. Richbald, ne pouvant le supporter, regagna la résidence de Salzbourg. »

Quelles furent les conséquences de la retraite de Richbald ? Méthode et Kociel furent, dit-on, accusés devant un concile provincial. D'après une légende, Méthode se serait rendu à cette sommation et aurait été retenu pendant deux ans et demi dans un couvent de l'Allemagne du Sud. Le fait de cette détention est constaté par des textes historiques irréfragables, les *Registres* de Jean VIII, conservés au *British Museum* (1). Il n'y avait donc que le pape avec Méthode dans

reliques du martyr Adrien se trouvent dans la petite ville de Mosbourg, en Carinthie, située entre Klagenfurth et Feldkirchen, au nord du lac de Velden. Consulter aussi Dudick.

1. *Revue des questions historiques*. Octobre 1880.

un moment où Kociel était envahi, Sviatopluk allié à l'empire et Rastitz prisonnier, comme nous l'avons raconté plus haut ?

Enfin le litige fut porté là où il pouvait seulement être tranché, c'est-à-dire à Rome. En 871 ou 872, l'archevêque de Salzbourg adressa une plainte au pape. Le récit de l'Anonyme paraît avoir été écrit pour servir de mémoire justificatif à la réclamation allemande; on y invoque l'attribution faite par Charlemagne de la Pannonie au siège de Salzbourg. « Depuis soixante-quinze ans, y est-il dit, aucun autre évêque n'a exercé d'autorité ecclésiastique dans ce confin, et aucun prêtre venant du dehors n'a osé y officier plus de trois mois avant d'avoir présenté à l'évêque sa lettre dimissoire. Cela a été pratiqué ici jusqu'à ce que fût issue la nouvelle doctrine de Méthode le Philosophe. »

Le pape Jean VIII avait succédé à Adrien II, le 14 décembre 872. Il envoya en Allemagne Paul, évêque d'Ancône, avec les instructions suivantes : « Le Siège apostolique a eu coutume *ab antiquo* de régler les consécrations, les ordinations et les dispositions non seulement entre l'Italie et les autres provinces de l'Occident, mais même dans les limites de tout l'Illyrique.

Invoque-t-on le nombre des années ? Or, entre les chrétiens et ceux qui sont de la même foi, un nombre certain d'années a été fixé pour la prescription ; mais dès que la fureur des païens et des incrédules entre dans la cause, le temps écoulé, quel qu'il soit, ne préjudicie pas au droit des Églises qui, ignorant les armes corporelles, espèrent seulement l'intervention de Dieu, de quelque manière qu'il lui plaise d'avoir pitié de leur souffrance. Si l'écoulement des années avait de la valeur en pareille matière, Dieu lui-même serait donc répréhensible, qui a délivré les fils d'Israël de la servitude du Pharaon après 430 ans, et qui a arraché le genre humain des portes de l'enfer et de la puissance des démons après un temps beaucoup plus long. » Jean VIII écrivit aussi au roi Louis et au duc Carloman une lettre, dont un fragment a été retrouvé : « Le diocèse de Pannonie a été autrefois pourvu par le Saint-Siège : ce que démontrent les actes synodaux et les histoires écrites. Les ignorants même n'en doutent pas, quoique depuis longtemps le Saint-Siège n'y ait envoyé directement aucun évêque, par suite des circonstances hostiles de troubles. Personne ne pourra tirer argument du nombre des années, parce que les privilèges de

la sainte Église romaine ne sauraient être diminués par aucune durée de temps ni préjudiciés par aucune division des royaumes. D'ailleurs, les vénérables lois romaines n'admettent la prescription des choses de l'Église qu'après cent ans (1). » Or, en 873, il ne s'était pas écoulé un siècle depuis l'attribution de la Pannonie à Salzbourg, laquelle a été confirmée par Charlemagne en 803. L'Église n'admettait donc pas l'argument énoncé dans le *memorandum* de l'Anonyme de Salzbourg.

Paul d'Ancône gagna à sa cause l'empereur et Carloman. Adalvin archevêque de Salzbourg étant venu à mourir, il fut mis pour condition à la confirmation de son successeur qu'il renoncerait à toute juridiction sur la Pannonie.

Méthode l'emportait. Son triomphe dura aussi longtemps que la vie de Kociel. Ce prince mourut en 873 ou 874. Comme il ne laissait pas d'enfants, Carloman entra en possession de ce qu'il était resté de Pannonie à Kociel depuis l'érection du comté de Dudleb, sur le lac Balaton, en faveur de l'allemand Gozwin. Les États de Kociel furent réunis temporairement à la Bavière.

1. Ces deux lettres sont citées par Ginzel, p. 60.

Le clergé allemand reprit aussitôt son influence. On vit, par exemple, l'archevêque de Salzbourg consacrer une église à Bettov, en pleine Pannonie.

Le pape Jean VIII, toujours très ferme sur la question de hiérarchie, n'abandonna pas le successeur qu'il avait donné lui-même à saint Andronic. En 875, il écrivait au roi Carloman : « L'épiscopat de Pannonie nous ayant été restitué et rendu, qu'il soit permis à notre frère Méthode qui a été ordonné pour ce pays par le Saint-Siège, de faire librement selon l'antique coutume, les choses qui sont d'un évêque. » En 874, il avait écrit dans le même sens au prince serbe Muntimir. Cet appui fut inutile et Méthode avait déjà probablement quitté la Pannonie lorsque la lettre de Jean VIII arriva à Carloman. Méthode passa le Danube et entra dans la Moravie reconquise par Sviatopluk. Il y trouva les gloires et les tribulations de l'apostolat.

C'est à cette époque, entre 874 et 878, qu'il faut placer la conversion d'un prince bohême Boryzvoï et de sa femme Ludmila : je dis *un* prince parce qu'il n'est pas établi que toute la Bohême obéît alors à un chef unique. Depuis l'année 845, beaucoup de chefs de ce pays s'étaient convertis : ils avaient été baptisés à Ra-

tisbonne, de sorte que toute la Bohême était considérée comme relevant de l'évêché de cette ville. Borzyvoï étant venu à la cour de Sviat opluk, la tradition rapporte un fait analogue à celui que nous avons raconté sur le comte Ingo. Le prince morave aurait refusé de recevoir à sa table un païen digne de faire compagnie avec les chiens. Borzyvoï demanda à se faire chrétien et reçut le baptême de Méthode avec Ludmila et plusieurs de ses compagnons. La cérémonie eut-elle lieu en Moravie ou en Bohême ? Les relations sont contradictoires. Les Allemands considérèrent sans doute cet acte comme un empiètement sur l'évêché de Ratisbonne : et ce fut un grief de plus contre Méthode qu'ils cherchaient depuis longtemps à perdre auprès de Sviatopluk.

Plus brave peut-être et surtout plus heureux que Rastitz, Sviatopluk ne paraît pas avoir eu des vues aussi larges et surtout aussi fixes : c'était un homme de guerre; c'était avant tout un politique, et, dans le sens moderne du mot, un diplomate. Attiré souvent, comme nous l'avons déjà indiqué, par le prestige de l'empire, il ne paraît pas avoir aussi nettement accepté que son oncle et que Kociel l'indépendance du spirituel. Dans le premier moment de sa victoire sur les

princes carlovingiens, il avait renvoyé tous les prêtres allemands venus de Passau ; il avait reçu à bras ouverts Méthode et son clergé. Une fois que la paix fut faite et parut assurée, les Allemands se glissèrent de nouveau à son oreille. Jean VIII avait tranché si nettement la question hiérarchique en 873 qu'on ne pouvait plus accuser Méthode d'intrusion : on l'attaqua auprès du prince sur d'autres terrains.

Le premier grief était de célébrer l'office dans un idiome slave. Formel et persistant sur la question de la hiérarchie, Jean VIII ne partagea pas d'abord l'opinion d'Adrien II sur la question de langue. Lors de la mission de Paul d'Ancône en 873, le pape, tout en autorisant Méthode à prêcher en slave, lui avait interdit de se servir dans les offices de cette langue barbare, et lui avait prescrit l'usage du grec et du latin. Fort de l'autorisation précédemment accordée, et certain de ramener Jean à l'opinion d'Adrien ; l'archevêque n'avait pas obtempéré à cette invitation.

Le second grief était un reproche d'hérésie. Le *Credo* était chanté dans les églises de la Moravie, mais sous sa forme primitive, c'est-à-dire sans l'addition du *Filioque*. Les Allemands trou-

blèrent la conscience de Sviatopluk, en lui assurant que Méthode était hérétique et qu'il était loin de posséder les bonnes grâces du pape. Ils auraient voulu que le prince expulsât l'archevêque de sa propre autorité. Sans doute retenu par la crainte de la population, Sviatopluk, à peu près gagné, n'osa cependant prendre sur lui une telle responsabilité. Il envoya auprès du pape le prêtre Jean le Vinde, qui avait déjà servi d'intermédiaire pour réconcilier avec le Saint-Siège les Croates et leur prince Branimir. Par des lettres en date du 18 juillet 879, adressées l'une à Sviatopluk, et l'autre à Méthode, le pape évoquait l'affaire devant son propre tribunal et ordonnait au prélat incriminé de se rendre à Rome pour se justifier, *omni occasione postposita.*

Au printemps de 880, Méthode arrivait *ad limina Apostolorum.* Sviatopluk lui avait donné pour l'accompagner un de ses officiers nommé Sziszman ou Sigismond, qui apportait aux pieds de Jean VIII ses assurances de fidélité et de soumission, avec deux demandes dont il sera question plus tard.

Il paraît que l'archevêque de Salzbourg, Théotmar, se trouvait aussi à Rome, où un synode fut assemblé *ad hoc.* Méthode prouva l'or-

thodoxie de sa croyance sur la procession du Fils. Quant à l'insertion du *Filioque* dans le *Credo*, était-il obligé, lui, relevant directement du pape, de se conformer aux usages admis par les Allemands alors que les églises d'Italie n'avaient pas même encore introduit le *filioque* dans la messe ? — Sous le rapport de la langue, il y avait sans doute à Rome beaucoup d'évêques qui connaissaient les langues slaves et pouvaient témoigner que la traduction incriminée n'était pas si barbare. Le souvenir de saint Cyrille aidant ainsi que le besoin de gagner les Croates, les Serbes et les Bulgares, Méthode remporta un triomphe complet. Le résultat du synode est consigné dans une lettre de Jean VIII à Sviatopluk, qui est du mois de juin 880. Nous en donnerons successivement quelques extraits, en commençant par ce qui concerne la langue liturgique : « Nous approuvons, pour rendre à Dieu les louanges qui lui sont dues, les lettres slaves trouvées un jour par Constantin le Savant, et nous ordonnons que la gloire et les œuvres de Notre-Seigneur Jésus-Christ soient racontées dans cette même langue. Car ce n'est pas seulement en trois langues (hébraïque, grecque et latine), mais dans toutes les langues que nous sommes avertis de louer le

Seigneur par l'autorité sacrée de l'Écriture qui dit : *Laudate Dominum, omnes gentes ; collaudate eum, omnes populi.* Et les apôtres, après avoir été remplis de l'Esprit-Saint, ont répété les grandeurs de Dieu dans toutes les langues. Aussi saint Paul, cette céleste trompette, a-t-il fait retentir cet avertissement : *Omnis lingua confiteatur quia Dominus noster Jesus Christus in gloria est Dei Patris.* A propos des langues, l'apôtre, dans la première épître aux Corinthiens, nous engage suffisamment et manifestement à édifier l'Église de Dieu en parlant les diverses langues. Ni la foi ni la doctrine ne s'opposent donc en rien à ce que les messes soient chantées en langue slave ni à ce qu'on lise en cette même langue le saint Évangile, ainsi que les leçons divines de l'Ancien et du Nouveau Testament bien traduites et bien interprétées, ni à ce qu'on chante ainsi les autres offices des Heures. Car celui qui a fait les trois langues principales, à savoir l'hébraïque, la grecque et la latine, a créé aussi toutes les autres langues pour sa louange et pour sa gloire. Nous ordonnons que, dans toutes les églises de votre royaume, l'Évangile soit d'abord lu dans la langue latine pour lui rendre honneur. L'Évangile, traduit en langue slave, sera ensuite annoncé

aux oreilles du peuple qui ne comprend pas le latin, comme on sait que cela se fait dans plusieurs églises. » Voilà pour ce qui concerne la langue.

Jean VIII est tout aussi explicite pour rejeter l'accusation d'hérésie. Voici ce que Sa Sainteté dit dans la même lettre à Sviatopluk : « Nous avons demandé à Méthode, votre vénérable archevêque, en présence de plusieurs évêques nos frères, s'il croyait le symbole de la foi orthodoxe et s'il le chantait dans les messes solennelles de la même manière qu'il constate que l'Église romaine le tient et qu'il a été promulgué et donné dans les six saints conciles œcuméniques par les saints Pères, selon l'autorité évangélique du Christ, notre Dieu. Méthode a professé qu'il tient et chante le symbole conformément à la doctrine évangélique et apostolique, de la manière que la sainte Église romaine l'enseigne et conformément à la tradition des Pères. »

Ce qui suit est la confirmation des pouvoirs donnés à Méthode sur tous les fidèles de son diocèse, qu'ils fussent Slaves ou Allemands. « Trouvant Méthode orthodoxe dans toutes les doctrines et (*facultatibus*) fonctions ecclésias-

tiques, ainsi que propre à servir (*proficuum*), nous vous l'envoyons de nouveau pour régir l'Église de Dieu qui lui a été confiée. Nous vous ordonnons de le recevoir comme votre pasteur propre, avec honneur, révérence et joie, parce que, de notre autorité apostolique, nous lui avons confirmé le privilège de son archevêché et nous avons décidé qu'il lui resterait fermement à perpétuité, Dieu aidant. Comme tous les droits et privilèges des Églises de Dieu ont été établis et confirmés par l'autorité de nos prédécesseurs, que Méthode ait lui-même le soin de toutes les choses ecclésiastiques suivant la tradition canonique, et qu'il les gouverne comme sous l'œil de Dieu. Car le peuple du Seigneur lui a été confié et il aura à rendre compte pour les âmes de ce peuple... »

C'était le moment, dont nous avons déjà parlé, où Sviatopluk était déjà enguirlandé par Arnolf et les Allemands. Tout heureux de ne pas être traité comme un barbare, il aspirait à imiter la cour impériale. Poussé par cette vanité, il voulait entendre la messe en latin. On voit là ce qui est arrivé plusieurs siècles plus tard dans les provinces ruthènes de la Pologne, où l'on regarda la messe slavonne comme celle du bas

peuple, tandis que la messe latine était celle de l'aristocratie. Sviatopluk demandait donc, pour lui et pour sa suite, la faculté d'entendre la messe en latin. Le pape accéda à cette demande; l'autorisation est consignée dans la même lettre de Jean VIII du mois de juin 880.

Malheureusement (et ce fut la cause de nouvelles complications) le prince de Moravie sollicitait en même temps l'érection d'un évêché latin à Nitra, en faveur d'un Allemand nommé Wiching. Jean VIII y consentit. Voici comment Sa Sainteté s'exprime toujours dans la même lettre : « Nous avons consacré un évêque, choisi pour la sainte Église de Nitra, le prêtre Wiching que tu nous as adressé, lequel nous ordonnons être obéissant en tout à son archevêque, comme les saints canons l'enseignent. Pareillement, avec le consentement et la surveillance du même archevêque (Méthode), nous voulons aussi que tu nous adresses en temps opportun un autre prêtre ou diacre capable pour que semblablement nous l'ordonnions évêque dans une autre Église où tu auras reconnu que le soin d'un évêque est nécessaire. De cette façon, avec ces deux évêques ordonnés par nous, ledit votre archevêque pourra, conformément

au décret apostolique, par la suite faire les ordinations dans d'autres lieux où des évêques pourraient et devraient exister honorablement. »

Ce qui suit semble indiquer que le pape prévoyait les difficultés auxquelles allait donner lieu l'érection du siège de Nitra en faveur d'un Allemand.

« Nous ordonnons que tous les prêtres, les diacres ou clercs de tout rang, *soit slaves, soit de toute autre nation*, qui se trouvent dans les limites de ton État, soient soumis et obéissants à notre dit frère, votre archevêque, et qu'ils ne fassent absolument rien sans qu'il le sache. Si quelques *rebelles* et désobéissants entreprenaient de susciter quelque scandale ou un schisme, et s'ils ne se corrigeaient pas après un premier et un second monitoire, nous ordonnons de notre autorité que, comme semeurs de zizanies, ils soient rejetés des églises et de tes confins, suivant la teneur des articles que nous avons remis à Méthode et que nous t'avons aussi adressés. »

Les craintes de Jean VIII étaient fondées. Wiching était un agent d'Arnolf et de la politique allemande. En arrivant en Moravie, il répandit le bruit que Méthode avait été trouvé à Rome coupable d'hérésie, qu'il avait juré sur

le tombeau suprême des apôtres de ne plus chanter la messe en langue slavonne. Il prétendait que le Pape lui avait donné, sous serment, la mission secrète de surveiller Méthode. Celui-ci, ajoutait-il, persistait dans son hérésie en ne chantant pas le *Filioque* au *Credo*.

Méthode était suffisamment armé par la lettre de Jean VIII pour frapper son suffragant; mais, dit le biographe de saint Clément, « quoiqu'il tînt dans ses mains l'arc bandé et le glaive tiré, il ne lançait pas la flèche au cœur de l'ennemi, et n'étendait pas la main pour le blesser. » Enfin on alla jusqu'à fabriquer une fausse bulle papale (1) qui était la condamnation formelle de tout ce que la lettre de juin 880 avait approuvé et recommandé. Ce n'est pas peut-être porter un jugement téméraire que de faire retomber sur Wiching la responsabilité de la falsification. La vraie lettre avait-elle été remise à Sviatopluk? Arriva-t-on à lui en faire révoquer en doute l'authenticité? Ces faits ne sont pas bien établis. Ce qui est certain, c'est que Méthode recourut

1. On croit que c'est la pièce publiée par Ginzel, p. 63 du *Codex*. La lettre est sans date et attribuée à Etienne VI, dans la copie reproduite par Ginzel, la seule qui existe. Etienne VI (qu'on nomme quelquefois aussi V) fut élu en 885, peu de temps après la mort de Méthode.

au grand médiateur. Voici la réponse du pape, qui est du 23 mars 881 (10 des kalendes d'avril) : « Jean (VIII) évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à Méthode, archevêque pour la foi. Approuvant le soin de la sollicitude pastorale que tu apportes à gagner des âmes fidèles à Notre-Seigneur Dieu, et sachant que tu es un actif cultivateur de la foi orthodoxe, nous nous réjouissons beaucoup dans le Seigneur et nous ne cessons de le louer et de le remercier immensément pour qu'il t'enflamme de plus en plus dans ses commandements, et que, dans sa clémence, il t'arrache à toutes les oppositions pour le profit de sa sainte Église. Ayant appris, par tes lettres, les circonstances et les tribulations qui te sont survenues, tu pourras comprendre avec quelle sympathie nous en avons été affligé, nous qui, lorsque tu as comparu devant nous, avons jugé que tu suis la doctrine de la sainte Église romaine, suivant la tradition des Saints-Pères; nous qui t'avons fourni tant le symbole que la vraie foi que tu devais enseigner et prêcher; nous qui avons signifié tout cela au glorieux Sviatopluk par nos lettres apostoliques que tu affirmes lui avoir été remises; nous qui ne lui avons adressé aucune lettre; nous qui, ni ouverte-

ment ni en secret, n'avons rien prescrit à faire à l'évêque (Wiching); nous qui n'avons pas décidé que tu dusses agir autrement. Encore moins doit-on croire que nous ayons exigé un serment de cet évêque, avec lequel nous n'avons pas eu même le plus léger discours sur cette affaire! Que ton doute cesse donc et, avec l'aide de Dieu, inculque à tous les fidèles le culte de la foi orthodoxe suivant la doctrine évangélique et apostolique, afin que, du labeur de ta lutte, tu rapportes un fruit abondant à Notre Seigneur Jésus-Christ et que, rémunéré par sa grâce tu reçoives la récompense méritée. Ne te laisse pas affliger par les diverses épreuves que tu as subies; ou plutôt, à l'exemple de l'Apôtre, considère-les comme une vraie joie, car si Dieu est pour toi, personne ne pourra tenir contre toi. »

Arrêtons-nous un instant pour admirer. Qu'on se rappelle la manière prudente et vraiment libérale dont il avait été procédé en 880 à l'égard de Méthode, lorsque le pape plus éclairé, n'a pas hésité à se déjuger lui-même; qu'on remarque la fermeté sympathique de Jean VIII. Rappelez-vous que nous sommes au IX[e] siècle, c'est-à-dire au milieu de la confusion effroyable qui a précédé l'organisation chrétienne du moyen âge. Imagi-

nez-vous ce qui serait arrivé en pareille occurrence devant la cour byzantine ou ailleurs et ce qui arriverait encore aujourd'hui presque partout excepté à Rome. Comment ne pas reconnaître que la curie romaine a été réellement les assises de la justice, de la liberté et de la lumière ?

La lettre papale du 10 des kalendes d'avril se termine par une invitation à Méthode de venir plaider la cause contradictoirement avec Wiching, qui y fut aussi appelé de son côté, mais qui se garda bien d'y aller.

La vie de Méthode raconte que la lettre de Jean VIII fut lue dans les églises de la Moravie, à la grande joie du peuple. La décision du pape et la rupture qui eut lieu bientôt entre les Slaves et les Allemands améliorèrent la situation de Méthode. A la paix qui suivit, comme nous l'avons raconté plus haut, le marquisat d'Autriche fut donné à Aribo, protégé de Sviatopluk, qui reçut comme fief de l'empire toute la Pannonie jusqu'à la Save inférieure, avec le comtat de Dudleb, c'est-à-dire tous les pays qu'avait possédés Kociel. Méthode put reprendre sa juridiction effective sur les vastes pays qui lui appartenaient bien et dûment, comme le pape l'avait écrit à Carloman, mais qui avaient été, à la mort de Kociel,

usurpés par le clergé de Salzbourg. Ce fut le moment de la plus grande puissance de l'empire morave et de l'Église morave pannonique. « Depuis cette époque, dit le biographe slave de saint Méthode, l'enseignement divin commence à s'accroître ; dans toutes les villes augmente le nombre des *tondus* (1) ; les païens rejettent leurs erreurs et acceptent la croyance en un seul Dieu véritable. »

Il y a deux faits saillants de la vie de Méthode à citer pendant cette période : le premier est l'expédition contre les Léchites. Il y avait alors, dit le chroniqueur polonais Bogufal, une ville très célèbre dans le pays des Léchites (Polonais). Là résidait un prince puissant nommé Wiszewit. C'est la ville de Wisliça, situé au milieu d'un lac, non loin de la rivière Nida, ville qui a joué un rôle dans l'histoire de la Pologne. Voici ce que raconte la légende pannonique : « Un prince païen très puissant résidait à Wisliça ; il se moqua des chrétiens et fit de grands maux. Méthode (alors archevêque des Moraves) envoya chez lui et lui fit dire : « Il serait utile, mon fils,

1. C'est-à-dire des chrétiens. Au sujet du mot *Tondus*, consulter une note dans le ch. IX.

que tu te fisses baptiser pour rester libre et sur ta propre terre plutôt que de venir prisonnier sur la terre étrangère. Souviens-toi de mes paroles. » L'avertissement ne fut pas écouté, et Sviatopluk couduisit une expédition contre Wiszewit. La même légende raconte au sujet de cette guerre : « Pendant que Sviatopluk guerroyait contre les païens et ne faisait rien que perdre son temps, saint Méthode lui envoya dire : « Si tu promets que, le jour de saint Pierre, toi et tes guerriers, vous assisterez à ma messe, j'ai en Dieu la confiance que tu réussiras. » Le prince morave écouta probablement l'avis du saint : car il résulte de plusieurs témoignages historiques qu'il avait grande confiance en saint Pierre. L'expédition réussit, et Wiszewit dut chercher un refuge au delà du Danube, où Constantin Porphyrogénète a connu son fils, qui s'appelait Michel.

Le second fait (1), qui a eu lieu en 884, est probablement la conséquence de l'avis donné à

1. Voici, d'après Ginzel (1re partie, p. 89), le passage y relatif : Anno ab incarnatione Domini nostri Jesu Christi 884, consecrata est hic (Brunensis) ecclesia in honore beatorum Petri et Pauli, principum apostolorum Dei per reverendissimum in Christo patrem Methodium, archiepiscopum Marahensem, ipso eorumdem festo die

Sviatopluk : c'est la consécration à Brün d'une église dédiée à saint Pierre et à saint Paul. La cérémonie eut lieu en présence de Sviatopluk et d'une foule innombrable.

Cette glorieuse et significative consécration est le dernier acte connu de la vie de Méthode. Lorsque la mort approcha, ses disciples, comprenant qu'une œuvre comme la sienne dépendait beaucoup de l'homme, lui demandèrent de désigner son successeur. Le saint désigna le morave Gorazd. Le dimanche des Rameaux, 4 avril 885, Méthode entra dans l'église. Sans beaucoup parler, il bénit le roi, le prince, les clercs et tout le peuple. Il dit : « Veillez-moi, mes enfants, jusqu'au troisième jour. » En effet, le troisième jour, 6 avril, il dit : *Domine, in manus tuas commendo spiritum meum*, et « il donna son âme à conduire aux anges qui l'avaient soutenu et gardé dans toutes ses voies (1). » Les offices furent célébrés après sa mort en grec, en slavon et en latin.

Après avoir conduit les deux apôtres jusqu'au

dicato ac prima ejus dos in Brun et Luze confirmabatur scripti tenore coram Zuatopleh duce glorioso et populo illegibili. Amen in æternum. Amen. Amen. »

1. Légende bulgare. Ginzel, *Codex,* p. 40.

tombeau, nous citerons, pour donner une idée de l'impression laissée par leur apostolat chez les Slaves, le récit du chroniqueur russe Nestor :

« Et, dès leur arrivée, ils établirent les lettres de l'alphabet slave, et ils traduisirent les actes des apôtres et l'évangile. Les Slaves se réjouirent d'entendre les grandeurs de Dieu en leur langue ; puis ils traduisirent le Psautier, l'Octoïc et d'autres livres. Or, quelques-uns se mirent à blâmer les livres slaves en disant : « Aucun peuple n'a le droit d'avoir son alphabet, si ce n'est les Hébreux, les Grecs et les Latins, comme le prouve ce que Pilate écrivit sur la croix du Sauveur. » Le pape de Rome, entendant cela, blâma ceux qui murmuraient contre les livres slaves, disant : « Que les paroles de l'Écriture sainte s'accomplissent ; *que toutes les langues louent Dieu.* » Et encore : *Tous se mirent à proclamer en des langues diverses les grandeurs de Dieu, comme l'Esprit-Saint les inspirait.* Et si quelqu'un blâme l'Écriture slave, qu'il soit retranché de l'Église jusqu'à ce qu'il se soit corrigé ; car de tels hommes sont des loups et non des brebis ; vous les connaîtrez à leurs fruits ; défiez-vous d'eux. Pour vous, enfants de Dieu, écoutez ses enseignements, et ne vous éloignez pas des

enseignements de l'Église, tels que vous les a expliqués Méthode votre maître.

« Constantin revint donc et alla instruire la nation bulgare et Méthode resta en Moravie. Ensuite le prince Kociel établit Méthode évêque en Pannonie, dans le siège de saint Andronic, apôtre, l'un des soixante-dix disciples de l'apôtre saint Paul. Méthode établit deux prêtres très habiles sténographes et ils traduisirent tous les livres saints du grec en slave dans l'espace de six mois, de mars au 26 octobre. Ayant terminé, il rendit grâces et gloire à Dieu qui avait ainsi béni l'évêque Méthode, successeur de saint Andronic (1). »

1. Traduction L. Leger, p. 20. Paris, Leroux.



X

DISPERSION DES DISCIPLES

« Voici Gorazd, votre compatriote, homme libre, exercé dans la langue latine et orthodoxe. Que la volonté divine et votre amour soient avec lui. »

Telles sont les paroles par lesquelles Méthode mourant désigna son successeur. D'après l'observation fort juste de M. Racki, ces paroles indiquent les difficultés spéciales contre lesquelles avait lutté l'apôtre de Thessalonique. A Gorazd qui était Morave, on ne reprocherait pas d'être un étranger. Gorazd était un homme libre, c'est-à-dire noble : on ne dédaignerait plus la liturgie en langue slave, comme réservée au bas peuple. Il savait le latin : on n'imputerait donc pas à l'ignorance sa prédilection pour l'autre langue. Enfin il était orthodoxe, c'est-à-dire que sa fidélité à Rome ne serait pas soupçonnée.

Les combinaisons politiques et une grande catastrophe nationale rendirent vaines ces bonnes conditions. Vers l'époque de la mort de Méthode, Arnolf, qui pensait à devenir empereur et qui avait besoin de la paix, se réconciliait avec Sviatopluk. Le parti allemand redevint prépondérant à la cour du prince morave, qui était toujours prêt à se tourner contre l'Église fondée par les deux saints. Il était poussé dans cette voie non seulement par son inclinaison vers l'empire et ses intérêts politiques, mais par les entraînements d'une vie voluptueuse et déréglée. Tandis que le clergé allemand était lui-même corrompu et partant obligé à l'indulgence, il paraît que les prêtres formés par saint Méthode menaient une vie austère : ils importunaient ainsi le prince, soit par leurs reproches directs soit par l'exemple gênant de leur régularité. Gorazd allait être un autre Méthode : les Allemands s'appliquèrent à le perdre, soit à Rome, soit dans le pays même.

Arnolf fit des démarches pour que Wiching devînt métropolitain ; mais les Allemands s'y opposèrent : ils voulaient que la Moravie rentrât sous la juridiction de Passau, ce qui paraît avoir fait échouer la combinaison d'Arnolf. Les ennemis de Gorazd réussirent mieux sur place. Le

pape Jean VIII était mort, et ses successeurs n'eurent pas le temps de s'intéresser à la cause incriminée.

« Après la mort de Méthode, dit la *Vie de saint Clément*, la victoire resta aux Allemands : les prêtres furent persécutés et chassés. Gorazd, Clément, Laurent, Naüm, Andjelar et d'autres, furent mis aux fers et enfermés en prison. Cette violence ne fut pas connue du prince, et il est possible qu'il fût alors absent. S'il eût été présent, rien de pareil ne fût arrivé, car, bien qu'il ait été alors favorable aux Franks et qu'il fût rude de mœurs, il aurait respecté ces saints hommes. On les remit ensuite aux mains des soldats pour être reconduits vers le Danube en les condamnant à un exil perpétuel. Les confesseurs du Christ se dirigèrent vers la Bulgarie où ils ont trouvé la paix. » D'autres se répandirent en Croatie. Nous les retrouverons dans ces deux pays.

On ignore si Gorazd, le désigné de Méthode, a été réellement évêque en Moravo-Pannonie. Quant à Wiching, il paraît avoir exercé les fonctions d'évêque missionnaire de Moravie et Pannonie.

En 892, la guerre recommençait entre Arnolf

et Sviatopluk. A ce moment Wiching quitta les États du prince slave : il était chancelier d'Arnolf et, sur sa recommandation, il fut élu évêque de Passau. On l'y trouve en 898; mais il finit par être déposé.

On croit que Sviatopluk désirait reconstituer l'ancienne Église morave ; mais les derniers éléments en étaient dispersés. Il mourait en 894. Moïmir II, son fils, serré de près par les Madgyars, avait entrepris de les convertir. Il voulut aussi à cet effet rétablir l'Église morave et envoya une ambassade à Rome. Le pape Jean IX manda l'archevêque Jean et les deux évêques David et Benoît, pour s'assurer de l'état de la Moravie et pouvoir consacrer des évêques. Les trois envoyés nommèrent, en effet, un archevêque et trois évêques suffragants, dont les noms ne nous sont pas parvenus. Il y a lieu de penser que ces prélats furent des indigènes, des disciples de saint Méthode.

Des évêques allemands, relevant les prétentions déjà suscitées sous le pontificat de Jean VIII, se réunirent pour protester contre cette restauration. L'archevêque de Salzbourg, les évêques de Frisingen, d'Eichstadt, de Ratisbonne et le successeur de Wiching à Passau adressèrent collec-

tivement un mémoire au pape Jean IX, pour se plaindre de ce qu'ils appelaient toujours une usurpation. Cette pièce, qui a été conservée, est le monument le plus précieux pour faire connaître l'esprit de domination et de rapacité contre lequel l'Église morave, appuyée par le Saint-Siège de Rome, eut à lutter depuis sa naissance jusqu'à son dernier jour. Rien n'est plus propre à montrer à quel point l'esprit allemand, comme nous l'avons déjà indiqué, avait dénaturé l'idéal sublime du saint-empire romain. Rien ne fait mieux comprendre qu'il y avait un abîme entre le monde allemand et le monde slave (1).

Du reste, pour donner une idée de la bonne foi des rédacteurs du *memorandum* allemand, il suffit d'indiquer que, dans le récit destiné à prouver au pape qu'il a violé les droits de l'épiscopat allemand, on supprime complètement l'apostolat que nous avons raconté. C'est comme si Nicolas Ier, Adrien II, Jean VIII n'avaient jamais rien décidé ; c'est comme si saint Cyrille et saint Méthode n'avaient pas existé ! Hatto,

1. C'est encore du même ton que les centralisateurs allemands parlent aujourd'hui à Vienne sur les droits historiques des Galiciens, des Slovènes, des Tchèques et des Moraves.

évêque de Mayence, vint aussi se plaindre à Rome de ce que les droits des évêques bavarois auraient été violés par le pape. Il avance, comme ses collègues, qu'il n'y a jamais eu de siège métropolitain dans la grande Moravie.

Parmi les reproches adressés par les Allemands au clergé morave, se trouve celui d'avoir attiré à lui les Madgyars en grand nombre (1). En

1. Le memorandum allemand ajoute que, *more eorum, capita suorum Pseudo-christianorum penitus de tonderunt :* suivant leur coutume, les Moraves ont tondu la tête de ces faux chrétiens, ce qui appelle une explication. Citons d'abord un passage de la légende pannonienne : *Ab isto tempore cæpit doctrina Dei valdè crescere et tonsi multiplicari in omnibus civitatibus et Pagani credere in verum Deum à nugis suis deficientes.* Les chrétiens étaient donc au IXe siècle appelés les *tondus.*

Les Nazaréens brûlaient et coupaient leurs cheveux. Les apôtres imitèrent cet usage et Baronius y voit l'origine de la tonsure ecclésiastique.

Comme les Germains, les anciens Slaves étaient fiers deleur chevelure. Se tondre était faire acte d'humilité. D'après les rites du paganisme slave, on coupait les cheveux des garçons à sept ans et ceux des filles au moment de leur mariage. Dans l'Eglise orthodoxe grecque, dès que les enfants ont été baptisés, on leur coupe des cheveux, de manière à figurer une tonsure en croix : c'est le prélude du sacrement de confirmation, lequel, d'après le rite grec, est administré immédiatement après le baptême.

Cet usage s'est conservé longtemps en Pologne et en Bohême où, quand on administrait la confirmation aux adultes, on leur coupait les cheveux. Macejosk y voit une

effet l'Église à la fois renaissante et mourante de la grande Moravie se rendait coupable de ce crime, nouvellement inventé par les Allemands, le crime du prosélytisme chrétien : elle faisait des efforts sublimes pour convertir les Madgyars.

La catastrophe finale approchait ; la désunion des Allemands et des Slaves avait amené au cœur de l'Europe le plus terrible des envahisseurs asiatiques. C'est en vain qu'au moment suprême Slaves et Allemands se réunirent. Il était trop tard ! La bataille de Presbourg fut perdue par les chrétiens le 28 juillet 907. C'est un des désastres les plus décisifs que l'histoire ait enregistrés sur ses pages de sang. L'empire morave

preuve que les Polonais, les Moraves, les Tchèques et les Hongrois auraient été convertis par un clergé de rite grec. Il se trompe : l'origine de cet usage en Europe est païenne. Les chroniqueurs polonais Gallus au XII[e] siècle et Kadlubek au XIII[e], parlent de la tonsure comme d'une habitude païenne, mais fort respectable et dont ils recommandent l'observation. Un commentateur de Kadlubek, au XIV[e] siècle, dit : *Consuetudo tonsuræ processit ex superstitioso gentilium more. Quare Christi fideles in hoc gentiles nedum sequuntur, sed tonsuram pro magnâ reverentiâ reverantur : et sic, ut presumitur, est alicujus utilitatis et sacramenti.* Il est choqué des longs cheveux des prêtres grecs : *Quare illi ut puta græci, qui dicunt se sapientes, tonsuram ridiculis suis detestando, aspernantur prolixoque crine ornantur. Tonsura apud Christi fideles est instituta in signum et rubor adoptionis legalis.*

avait vécu, et il ne resta pas debout une seule église chrétienne dans le pays qui devenait la Hongrie.

Nous raconterons ultérieurement les destinées des institutions de Méthode dans la Bohême, où elles vont se trouver en contact, non seulement avec l'influence allemande, mais avec l'hérésie des Hussites.



DEUXIÈME PARTIE

L'ALPHABET, LA LANGUE ET LE RITE

La mission de saint Cyrille et de saint Méthode a été sans contredit le plus grand événement de la seconde moitié du IX[e] siècle.

La destruction de l'empire avare par Charlemagne avait permis au monde slave de se constituer dans le centre de l'Europe et de rétablir la hiérarchie chrétienne.

Nous avons exposé avec détail la première lutte des Allemands contre les Slaves sur les territoires qui venaient d'être déblayés par le grand empereur. Nous avons raconté l'histoire politique de ce temps, et nous avons exposé en détail la mission religieuse des deux saints venus de Thessalonique, leurs luttes contre les prélats

allemands, l'appui qu'ils ont trouvé à Rome, enfin l'invasion des Hongrois.

Il nous reste à apprécier ces grands événements au point de vue religieux proprement dit, c'est-à-dire sous le rapport du rite, de la langue liturgique et de la communion des Églises.



I

RITES. — LANGUE. — COMMUNION

Le langage des écrivains profanes et même sacrés confond quelquefois des choses essentiellement distinctes, et le plus souvent indépendantes l'une de l'autre, à savoir : *la discipline, le rite, la langue, la communion des Églises*. Il importe en tout cas de bien préciser dans quel sens ces mots seront employés ici.

1° Sous le nom de *rite* on doit entendre l'ensemble des cérémonies et des prières prescrites par l'autorité compétente, ou consacrées par la coutume pour l'administration des sacrements et la célébration des offices. C'est là le sens exact et officiel. Dans des documents récents, la chancellerie romaine rappelle la distinction à observer entre les *rites* et la *discipline* (1).

1. On lit dans la lettre apostolique de Pie IX aux Arméniens du 21 mai 1870 : « Veillez surtout à ce qu'on

La *discipline* est l'ensemble des lois écrites et des coutumes qui régissent une Église.

Le Saint-Siège de Rome accepte, loue, encourage les rites différents du romain (1). Au contraire, la plupart des Orientaux, notamment les Grecs, condamnent formellement des pratiques purement *rituelles* de l'Église romaine, telles que l'administration aux fidèles du sacrement de l'Eucharistie sous une seule espèce, tandis que, sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, Rome admet la légitimité de la pratique des Grecs (2).

2° La *langue* employée dans les offices est indépendante du rite. Ainsi, la messe de rite grec est célébrée aujourd'hui en cinq langues, à savoir : en grec, en slavon, en arabe, en géorgien et en

ne fasse pas miroiter devant vous cette confusion des rites et de la discipline... Car si les pontifes romains ont toujours travaillé à faire correspondre, dans les points principaux, l'uniformité de la discipline à l'unité de l'Eglise, ils ont aussi pensé qu'il fallait conserver tous les rites qui ne s'écartent ni de l'exactitude de la foi ni de la convenance. »

1. Consulter *Documents relatifs aux Eglises de l'Orient et à leurs rapports avec Rome*. Paris, Challamel, 1885.

2. Notons que, dans une communication adressée aux hussites, l'Eglise de Constantinople a montré sur ce point des dispositions conciliantes. Voir *Huss*, par Hilferding, p. 46.

valaque, appelé aussi roumain. La messe de Rome, écrite originairement en latin, a été traduite en grec, en slavon, en arménien. D'un autre côté, dans une chapelle de la cathédrale de Tolède, on célèbre en langue latine la messe mozarabique de saint Isidore, différente de celle qui est en usage à Rome. Il en est de même à Milan.

3° Enfin, les Églises sont en *communion* lorsqu'elles admettent la même foi, les mêmes sacrements et le même principe supérieur d'autorité. C'est un ordre d'idées tout à fait différent du rite et de la langue sacrée.

Les *Vieux-Catholiques,* qui célèbrent la messe romaine en langue latine, sont traités à Rome comme schismatiques. Le pape, au contraire, est en communion par exemple avec l'Église melchite d'Antioche, où la messe du *rite* grec est célébrée en *langue* arabe par des curés qui ont contracté mariage conformément à la *discipline* de leur Église.

Ainsi, quand je parlerai du rite grec ou romain, je ne préjugerai rien sur la question de la langue sacrée, ni sur celle de la communion des Églises. Lorsque je mentionnerai telle langue sacrée il ne faudra pas qu'on y ajoute arbitrai-

rement une idée de rite ou une idée de communion. De même quand on mentionne l'union ou le schisme, il s'agit de la communion entre les Églises ou de leur séparation, nullement du rite, ou de la langue sacrée. La même distinction est à observer en ce qui concerne la discipline.

Tout cela étant bien entendu, indiquons quelle était la situation de l'Europe orientale dans la période comprise entre le règne d'Héraclius et la mission de saint Cyrille, c'est-à-dire du VIIe au IXe siècle, sous le triple rapport 1° du rite, 2° de la langue sacrée, 3° de la communion entre les Églises.

1° *Les rites.* — Il existe parmi les chrétiens plusieurs rites qui diffèrent plus ou moins. En Europe, il y en a trois; le romain, le grec et l'arménien. Ce dernier est une importation de l'Asie. Nous n'avons à nous occuper ici que des deux premiers.

Pour le premier, je ne veux pas me servir du mot *latin*, qui implique une idée de langue. Quant au mot *romain*, je l'emploie dans un sens général, sans tenir compte des différences secondaires qui existent, par exemple, entre *l'usage* de Rome et celui de Milan. Pour le second,

c'est-à-dire le grec, je n'emploierai pas le mot *oriental*, parce qu'il y a d'autres rites en Orient, notamment l'arménien et le chaldéen. Or, les peuples qui suivent ces autres rites sont plus *orientaux* que ceux de rite grec.

On a vu des peuples, on en voit encore changer de religion. Ce qu'on n'a pas encore vu, ce sont des populations qui changent de rite en restant dans la même religion. Je ne parle pas de la modification des *usages* dans le sein du même rite, comme le passage de l'usage de Paris à celui de Rome, mais de la substitution d'un rite à un autre, par exemple du romain au grec ou *vice versâ*. A plus forte raison, ne peut-on pas supposer qu'un tel changement ait eu lieu alors que les monuments historiques n'en disent mot. Jusqu'à preuve du contraire, je considère donc que les choses étaient encore au IXe siècle ce qu'elles furent au moment de la conversion primitive et ce qu'elles sont restées depuis cette époque.

A ce compte, la Thrace, la Macédoine, les contrées appelées plus tard Bulgarie, qui avaient été évangélisées par des missionnaires venus de la Grèce, suivaient, du temps d'Héraclius, le rite grec qu'elles ont encore aujourd'hui. D'un

autre côté, les contrées connues maintenant sous les noms d'Albanie supérieure (Guégarie), d'une partie de la Dalmatie, d'Istrie, d'Esclavonie, de Croatie, de Hongrie, de Carinthie, de Styrie, de Carniole, de Moravie, de la Pologne proprement dite et de Bohême, ont reçu primitivement et ont toujours conservé le rite romain. Des immigrations, dont la date est connue, ont amené des populations de rite grec dans les premières de ces contrées. Pour des raisons trop longues à expliquer ici, je ne me prononce pas définitivement sur une partie de la Serbie, encore moins sur les contrées où les deux rites se trouvent aujourd'hui, à savoir : la Dioclétie, la Primorie, la Herzégovine, la Bosnie.

2° *Les langues sacrées.* — Il y avait au milieu du IXe siècle en Europe deux langues consacrées au culte chrétien : la grecque et la latine. Dans la seconde partie du IXe siècle, la liturgie (1) du rite romain et la liturgie du rite grec furent traduites toutes les deux dans une troisième langue, le slavon.

1. Chez les Romains, le mot *liturgie* s'applique à tous les offices. Chez les Grecs, le mot désigne spécialement l'office de la messe. J'emploie ici le mot dans le sens romain.

Il faut ici se prémunir encore contre des locutions incorrectes ; *rite slave*, *liturgie slave*, qui ne doivent pas être employées, car elles impliquent des idées fausses : il n'y a ni liturgie slave, ni rite slave : il y a la liturgie du rite grec et la liturgie du rite romain, traduites toutes les deux en langue slavonne. Non seulement les manières de parler que je condamne ici sont incorrectes en elles-mêmes ; mais elles laissent le lecteur dans le vague. En effet, *rite slave* et *liturgie slave* s'appliqueraient également à ce qui provient du romain et à ce qui provient du grec. D'autres expressions également usitées, telles que rite ou liturgie *latino-slave*, ou *romano-slave*, ne présentent pas la même confusion ; mais elles sont encore incorrectes ; car, pour les Slaves, les rites, la liturgie sont toujours entièrement romains ou entièrement grecs. La langue seule est slave dans l'un et dans l'autre cas.

3° Il reste à parler de l'Europe au milieu du IXe siècle sous le rapport de la *communion des Églises*. A cette époque, le schisme entre Rome et Constantinople n'existait pas encore ; mais il y avait depuis longtemps entre ces deux sièges, à propos de la juridiction, des difficultés qui pouvaient faire prévoir ce qui arriva bientôt. A la

vérité, la juridiction directe du pape continuait à s'exercer dans le vicariat apostolique institué par le pape Damase († 384) à Thessalonique et dans celui de la Justiniana Prima, qui en avait été démembré sous le pape Vigile († 555) ; mais dans les exarchats d'Asie, de Pont et d'Héraclée, les prétentions du siège de Constantinople l'emportaient. Dans la seconde moitié du IXe siècle, le schisme naquit en même temps qu'un conflit sur la juridiction en Bulgarie.



II

LA LANGUE

Peut-on convertir une nation sans la prêcher dans sa propre langue ? La doctrine chrétienne reconnaît souvent à la conversion un caractère miraculeux ; mais il faut préciser où est le surnaturel. Rappelons les *Actes des Apôtres*. « Ils (les apôtres) commencèrent à parler diverses langues, selon que le Saint-Esprit les inspirait. Or, il y avait à Jérusalem des juifs religieux et craignant Dieu, et appartenant à toutes les nations qui sont sous le ciel. Dès que le bruit se fut répandu, un grand nombre s'assembla, et les juifs furent interdits, chacun d'eux *entendant les disciples parler dans sa langue*. Ils étaient tous dans l'étonnement, et ils disaient avec admiration : Ces gens qui nous parlent ne sont-ils pas Galiléens ? Comment les avons-nous entendus parler chacun la langue

de notre pays ? Parthes, Mèdes, Élamites, ceux d'entre nous qui habitent la Mésopotamie, la Judée, la Cappadoce, le Pont en l'Asie, la Phrygie, la Pamphylie, l'Égypte et la Libye, autour de Cyrène, et ceux qui sont venus de Rome, juifs et prosélytes, Crétois et Arabes, nous les entendons tous raconter, chacun dans notre langue, les merveilles de Dieu. » La doctrine chrétienne n'attribue pas aux nations la faculté de se convertir sans comprendre ; elle reconnaît aux apôtres le don de se faire comprendre par les populations afin de les convertir. C'est ce qu'on appelle le don des langues : *Fides ex auditu*.

S'il est enseigné que la conversion même s'opère par le langage compris, à plus forte raison ne saurait-on admettre l'exercice du culte chrétien, sans que le peuple soit catéchisé et prêché dans son propre idiome, sans qu'on lui traduise au moins quelques textes du Nouveau Testament. Ces traductions ne peuvent rester orales : il faut que le *Pater*, l'*Ave Maria*, le *Credo*, le *Confiteor*, soient récités partout d'une manière uniforme, ce qui ne peut être obtenu dans un pays quelque peu étendu que si ces prières sont fixées par l'écriture. Voilà donc les missionnaires obligés de

faire des études philologiques et de les faire la plume à la main (1).

Il est tout naturel qu'il y ait de longues et obscures tentatives jusqu'à ce qu'un homme d'un génie supérieur surgisse pour donner à l'œuvre originaire une forme définitive par un travail décisif et magistral. Cet homme a été, pour les Slaves, Constantin, le savant, qui reçut à Rome le nom de Cyrille.

Les Slaves du Sud avaient été convertis dès les premiers siècles : nous en concluons hardiment qu'il y eut dès lors des traductions sacrées dans leur langue. Ce qu'il est difficile de savoir, c'est si l'on a traduit quelque partie de la liturgie ou seulement les prières, les chants populaires.

Dans la vie de saint Théodose (2) chez Métaphraste, on trouve qu'au IVe siècle la nation des

1. C'est à cette nécessité que nous devons les vocabulaires des langues parlées par les peuples slaves qui habitaient autrefois entre l'Oder et l'Elbe; ces vocabulaires ont été dressés par des curés allemands. De là aussi proviennent les précieux débris des langues indigènes de l'Amérique qu'on trouve dans les couvents espagnols.

2. La traduction qui suit est empruntée à Bielowski. (Introduction à l'histoire de Pologne). Les traductions insérées dans les *Acta sanctorum*, au 11 janvier, p. 680, diffèrent un peu.

Besses avait des chants dans sa langue : « In primo templo laudes Dei græca lingua personabant ; in altero Bessi *sermone suo* præconia canebant, in tertio Armeni Numini supplicabant. » L'évêque des Besses était alors saint Nicétas, que Baronius appelle l'évêque des Besses, des Daces, des Gètes et des Sycthes. Ce n'est pas une opinion téméraire ou nouvelle de considérer les Besses comme Slaves. Le siège de saint Nicétas était à Remesiana, dans la Mœsie.

Il ne nous est rien parvenu directement des premiers accents chrétiens qui auraient été articulés en langue slave ; mais le IXe siècle a vu éclore une œuvre qui est peut-être le fait capital dans l'histoire de l'Europe orientale. Avec saint Cyrille et saint Méthode, ce ne sont pas seulement la prière, le chant populaire, la prédication qui empruntaient la langue vulgaire, c'est la liturgie même.

On ne sait pas d'une manière positive à quelle peuplade slave saint Cyrille emprunta la langue dans laquelle il traduisit certaines parties des livres saints. Est-ce aux Slaves fixés dans les environs de Thessalonique, d'où il était parti, c'est-à-dire aux Sagoudates, Strimoniens et Dragovitch ? Est-ce à la Pannonie où il évangé-

lisa ? ou bien est-ce une langue composite pour laquelle le saint a pris des expressions dans tous les idiomes usités, et où il aurait fait entrer des fragments de traductions antérieures ? Les idiomes des peuplades slaves étaient-ils alors aussi séparés qu'ils le sont aujourd'hui ? Pour résoudre ces questions, on est réduit à des comparaisons avec les idiomes actuels, comparaisons arbitraires ou contradictoires, et qui d'ailleurs ne seraient pas probantes pour le IXᵉ siècle.

Schafarik a cru longtemps que le slavon d'Église est l'ancien bulgare. Il se rallia plus tard à l'opinion des Slovènes Kopitar et Miklosich, lesquels soutiennent que c'est le slovène, qui avant l'arrivée des Madgiars était parlé sur les deux rives du Danube et de la Drave et dans la Moravie. Le néo-slovène est aujourd'hui en usage dans le sud de la Styrie, en Carinthie, dans la Carniole, dans le pays de Goritza et de Gradisca.

Sreznevski est resté fidèle à la cause du bulgare, mais du bulgare qui était parlé en Thrace et en Macédoine. Miklosich (1), dans un ouvrage

1. *Altslowenische Formenlehre in Paradigmen*, etc. Wien, 1874.

récent, affirme et confirme son premier jugement.

Si l'on regarde aux formes grammaticales, on trouve que la langue de l'Église a beaucoup de rapport avec le slovène. Sous le rapport phonétique, la présence des nasales constitue une analogie avec le polonais. En revanche, c'est dans le grand-russe ou moscovite qu'on trouve le plus de rapprochements lexicographiques; mais il y a là plutôt un effet qu'une cause; car la langue slave des Grands-Russes ou Moscovites a été formée sur une terre étrangère avec des éléments empruntés précisément aux livres sacrés et juridiques écrits en vieux slavon.

Il ne résulte jusqu'à présent rien de positif des recherches des savants. Ce qu'on pourrait croire *à priori*, c'est que les saints ont conservé un système grammatical conforme à celui qui était en usage dans leur patrie, c'est-à-dire à Thessalonique. En effet, on accepte, on s'approprie facilement des mots nouveaux, ou tout à fait étrangers, ou empruntés aux autres branches de la famille maternelle; on ne divorce pas aussi aisément avec la forme grammaticale dans laquelle on s'est approprié une langue primitivement. Ce phénomène a été remarqué à

la suite des revisions de la liturgie romaine en langue slavonne : les Tchèques y ont introduit des tchékismes, les Serbes des serbismes, les Ruthènes des ruthénismes.

On admet aujourd'hui généralement que l'idiome de saint Cyrille n'est pas la source des idiomes existants.

L'opinion la plus sûre est de considérer cette langue comme la contemporaine des langues qui ont précédé celles dont on se sert de nos jours.

Quel nom doit-on donner à la langue de saint Cyrille ? Ce que nous avons dit suffit pour exclure le nom de *langue slave* par excellence. Nous ne dirons pas non plus le *slave liturgique* ou *sacré*, parce que cet idiome a eu aussi de très nombreux emplois littéraires et juridiques. Le mot *slavon* paraît le plus approprié, parce qu'il n'appartient en propre à aucun idiome slave passé ou présent, et parce que la province appelée Slavonie ou Esclavonie n'a pas un parler particulier avec lequel on puisse confondre la langue de saint Cyrille. Le R. P. Martinov a adopté aussi le mot *slavon*.

Le slavon dont se servaient saint Cyrille et saint Méthode, ou du moins la langue dans la-

quelle ils traduisirent les offices, est parfaitement connue : elle n'a pas changé dans ses données essentielles, elle est encore en usage aujourd'hui dans des liturgies selon le rite grec et selon le rite romain. On en possède aussi pour toutes les époques des documents historiques et juridiques. Il en existe des grammaires et des glossaires : c'est une langue qui vit à la manière du latin, et qui a eu aussi une période d'universalité dans son monde.

Il n'y avait même jusqu'au XIIe siècle aucune autre langue slave écrite que le slavon des saints Cyrille et Méthode, dans tous les pays où cette langue était adoptée par l'Église. Il ne venait à l'esprit de personne qu'il en pût être autrement. L'auteur de la chronique attribuée à Nestor, dont la phrase est pleine de ruthénismes, croyait écrire la pure langue de l'Église : il en fut de même des rédacteurs du Code d'Iaroslav. Les Russes des diverses Russies n'ont pas traduit la liturgie dans leur propre idiome, par la même raison : ils n'avaient pas de langue écrite, et il aurait fallu commencer par une traduction des textes bibliques, ce qui n'était pas chose facile, ni même considérée comme licite, le premier travail ayant revêtu une sorte de caractère sacré.

Dans tous les pays où le slavon de Cyrille a été en usage pour l'Église, les langues vulgaires n'ont été écrites que fort tard. Encore ne l'a-t-on pas fait de parti pris : on y est arrivé sans s'en douter. C'est en altérant de plus en plus et involontairement le slavon d'Église, c'est en y introduisant insciemment qui des ruthénismes, qui des serbismes, qui des bulgarismes empruntés à l'usage ambiant, que les peuples ont abouti d'une manière insensible à écrire le russe, le serbe et le bulgare(1).

Jusqu'aujourd'hui, du reste, le clergé veut que les fidèles russes, serbes et bulgares répètent les prières usuelles, non pas dans leurs dialectes propres, mais telles qu'elles ont été écrites par les saints Cyrille et Méthode.

Les Polonais, les Bohêmes, les Lusaciens, ont été, par l'usage du latin, affranchis d'une pareille influence. Les langues slaves se différencient en deux groupes, l'oriental et l'occidental; il faut chercher la cause efficiente de cette distinction

1. L'influence topique se fait ressentir dans les documents les plus anciens. Ainsi l'on a reconnu dans les *Fragments de Prague* et dans les sept feuilles récemment trouvées à Jérusalem l'influence locale de l'élément tchéko-moravo-slovaque.

essentielle dans le fait que parmi ces langues les unes ont été assujetties aux formes grammaticales fixées par saint Cyrille et saint Méthode, tandis que les autres ne l'ont pas été. Notons, toutefois, que le slovène, qui est occidental par la topographie, et qui s'est formé dans un pays où le latin a régné comme en Pologne, appartient cependant au groupe oriental, comme le bulgare avec lequel il a des affinités. C'est un argument pour attribuer un rôle au slovène dans la genèse du slavon.



III

LES ÉCRITURES DES SLAVES

Il paraîtrait que, dès la plus haute antiquité, les Slaves ont possédé une écriture, dont on peut même déterminer à peu près la nature d'après quelques radicaux significatifs. Tels sont les mots *tcherta*, *rezka*, *meta*. Le premier signifie une marque, une ligne sur un bâton, une entaille pour marquer. *Rezka* paraît venir de *rezati*, graver; en scandinave *rita*, en anglais *write*; le mot veut dire : planche gravée pour le culte religieux ou pour la législation. *Meta* signifie note.

Le manuscrit de Zeléna-Hora, un des premiers monuments de la langue tchèque, contient les vers suivants (1) :

1. Par *Wladyks*, il faut entendre les propriétaires ou plutôt les chefs de familles patriarcales, et par *Lekhs*, la noblesse guerrière. Nous croyons que les Allemands, qui ont contesté l'authenticité des manuscrits de Kralodvor et de Zelena Hora, se sont trompés.

Quand les Lekhs et les Wladyks sont rassemblés...
Deux vierges renommées viennent au milieu,
Habiles dans les divinations héroïques :
L'une a dans la main les planches de la loi,
Et l'autre le glaive qui punit les injustices.

Le chroniqueur Ditmar, qui écrivait au commencement du XI[e] siècle, parle de divinités slaves en bois avec des noms gravés aux pieds.

L'usage des entailles graphiques ne saurait être contesté aux Slaves. Ainsi un annaliste de Novogorod parle, à l'année 1208, d'un posadnik Démètre Mirochkinietz qui gravait sur une planche les noms de ses débiteurs. Je mentionnerai aussi les découvertes faites dans le Meklembourg, en rappelant que l'authenticité en a été contestée, et, paraît-il, avec raison, du moins pour un certain nombre.

On remarquera que, chez les Slaves comme chez les Germains, l'arbre sacré était le hêtre, dans leur langue *buk*. Les baguettes de divination et plus tard les lettres furent nommées *bukwa*. Les Allemands appellent le hêtre *buche* et les lettres *buchstab* (petit bâton de hêtre).

Voir *Pismo Slovjensko*, par Racki, p. 44. Agram, 1861. M. Léger a publié une traduction des *Chants héroïques et chansons populaires des Slaves de Bohême*. Paris, 1866.

Nous parlerons maintenant des deux alphabets particuliers aux Slaves. Nous n'avons pas à nous occuper ici des nations qui écrivent avec des lettres latines, à savoir les Polonais, les Tchèques, les Moraves, les Slovènes, une partie des Serbes, etc. Notre travail a pour objectif deux alphabets plus ou moins particuliers à quelques peuples slaves, à savoir : les Grands et Petits-Russes, les Bulgares, une partie des Serbes (1). Le premier de ces alphabets est appelé par tout le monde *glagolitique*. La suite fera comprendre pourquoi nous appliquons au second la dénomination de *gréco-slave*, à l'exclusion d'une autre appellation encore usitée.

Les signes graphiques des deux alphabets slaves diffèrent. L'ordre des lettres est le même, et il est sensiblement celui de l'alphabet grec. Les noms de ces lettres sont pareils dans le glagol et dans le gréco-slave, mais ils n'ont pas d'analogues dans d'autres alphabets.

1. Les Croates se sont servis de l'alphabet glagolitique pendant tout le moyen âge. Il y eut encore des actes juridiques en glagol au XVIII[e] siècle. Les Croates emploient aujourd'hui les lettres latines. Le glagol est en usage sur les rives de l'Adriatique. (Ginzel, *Codex*, p. 125 dans *Geschichte der Slawenapostel Cyrill und Method und der slawischen Liturgie*. 2[e] édition, Vienne, 1861.)

Au milieu du XVIII[e] siècle, le dalmate Clément Grubitchitch (1) a cherché un sens à la phrase qui formerait la série des noms des lettres slaves. On lirait : « Az Bog Vid glagolu : dobro jest zivieti zelem zemli etc... » c'est-à-dire : « Moi, le dieu Vid parle : il est bon de vivre de l'herbe de la terre... » Si ce sens était reconnu exact, ce serait un nouveau témoignage de l'antiquité des noms que portent encore aujourd'hui les lettres des deux alphabets glagolitique et gréco-slave.

1. *In originem Alphabeti glogolitici disquisitio*. Venise, 1766.



IV

ALPHABET GLAGOLITIQUE

Des noms donnés au glagol. — Les traits qui viennent d'être signalés sont communs aux deux alphabets slaves. Nous parlerons maintenant de l'aphabet glagolitique.

Voici les noms qui ont été successivement employés pour désigner cet alphabet :

Abecenarium Bulgaricum, dans un manuscrit de la bibliothèque de Paris, dont un fac-similé a été publié, pour la première fois, dans le *Nouveau traité de diplomatique*, par Dom Toustain et Dom Tassin, Paris, 1750 (1).

Littera specialis.... a B. Hieronymo, dans une lettre d'Innocent IV, en 1248.

Alphabetum Slavorum, en 1360; dans le ma-

1. Ce document, aujourd'hui égaré, est reproduit par Kopitar dans *Glagolita clozianus* et par le P. Martinov dans les *Manuscrits slaves de la Bibliothèque impériale*.

nuscrit de Divisch, qui se trouve à Stockholm.

Pisani Slovienskim jazykom, écrit en langue slave, dans le texte du sacre (1395).

Alphabetum secundum Slavonicum, en 1434, dans un manuscrit latin de Prague.

Litteræ Croaticæ, au XIII[e] et au XIV[e] siècle.

Alphabetum Illyricum, au XVI[e] siècle, dans Rocca, *Thesaurus antiquitatum*, Romæ, 1745, page 244.

Character S. Hieronymi nuncupatus. *Character Hieronymianus*, dans une lettre d'Innocent X en 1648.

Asbuqvidarium, dans un canon de concile de Spalatro, en 1690; ce sont les noms agglutinés des premières lettres.

Characteres Hieronymiani, dans une constitution de Benoît XIV de 1754.

Cette liste est tirée de Schafarik (*Pamâtky hlaholskeho pisemnictvi*, page XXI. Racki a donné une liste un peu différente dans *Pismo Slovjensko*, pages 62 et 63.

Il paraît que, par le nom de *cyrillique*, on entendait anciennement le glagol. C'est ce qui résulte du témoignage du pope Upir Lichy (1).

1. Upir Lichy est un pope russe qui a copié le livre

C'est aussi l'opinion de Racki, de Hanus, de Ginzel, acceptée dans ces dernières années par Schafarik. Dobrovsky, le grand adversaire du glagol, qu'il regarde comme une supercherie du XIIIᵉ siècle, reconnaît que l'application du nom de *cyrillique* à l'autre alphabet n'est pas aussi ancienne qu'on le pourrait croire. Ce second alphabet a été lui-même successivement appelé slavon, bulgare, serbe et russe. C'est la dernière dénomination (*ruskie*) qui se trouve dans le texte du sacre (1395) en opposition à *slovienskie* donnée au glagol. On ne peut rien induire de décisif d'après ces appellations.

Dans les éditions protestantes du XVIᵉ siècle, faites à Tübingen, on trouve pour la première fois les expressions : *glagolica*, *glagolska slova*, *glagoljita*, mais ces expressions portent un cachet trop frappant d'antiquité pour qu'on puisse en attribuer l'invention aux protestants. Nous croyons, avec Schafarik et d'autres savants, que c'est une expression ancienne et qu'elle signifie écriture parlée (c'est le sens du mot

des Prophètes en lettres gréco-slaves (1047). En se nommant (*Az pop Upir Lichy*), il dit qu'il a copié d'après la Kurilitza, sous le règne de Vladimir, prince de Novogorod la Grande.

glagol), phonétique, par opposition aux écritures idéographiques et symboliques (1). Le mot *glagol* a, d'ailleurs, le même sens que le mot *slovo*. Qui dit *glagolitique* dit *slave*.

Description du glagol. — Kopitar, Schafarik, Miklosich, Hanus, Racki ont comparé les caractères glagolitiques avec ceux des autres alphabets. Il ne m'a paru résulter de ces comparaisons rien de concluant, ni en tout cas de concordant. Chacun y voit autre chose, probablement ce qu'il cherche. Je me contenterai de donner les conclusions de Racki et de Schafarik. « Quel est, dit Racki, le résultat de la comparaison que nous avons entreprise? C'est que la Glagolitza peut être comptée parmi les écritures qui descendent visiblement de l'écriture phénicienne (2). » Voici maintenant ce que dit Schafarik : « Les lettres *gréco-slaves* (3) et les lettres glagolitiques que nous trouvons dans les manuscrits les plus anciens, ne sont pas un produit national formé

1. Il est bon de noter que les Croates appellent souvent glagolitique l'alphabet gréco-slave, pour le distinguer de celui que j'appelle glagolitique et qu'eux-mêmes appellent croate ou slavon.

2. *Pismo Slovjensko*, p. 122. Agram, 1861.

3. Il emploie le mot *cyrillique* (Pamatky Hlahol., p. 11. Prague 1853.)

avec le temps : elles ont été composées de divers éléments par des savants, les gréco-slaves d'après les grecques, et les glagolitiques, d'après une écriture plus ancienne, slave ou étrangère. De là une grande diversité dans les formes et dans les noms de ces dernières ; mais la plus grande partie provient indubitablement des entailles et gravures (métek a rezek) païennes (c'est-à-dire des runes). L'origine en disparaît dans les brouillards d'une époque antéchrétienne. »

On croit aussi avoir reconnu que celui qui a inventé ou du moins fixé les caractères glagolitiques, a dû être peintre(1). En tout cas cette écriture est si incommode, qu'il est presque impossible de la rendre usuelle, même sous la forme cursive. Il paraît évident qu'elle a été destinée, dès le principe, à un usage spécial, c'est-à-dire aux manuscrits liturgiques et juridiques qui devaient être écrits avec soin et ornés. C'était une écriture sacrée et officielle (2). Il existe, du reste, un témoignage ancien qui cons-

1. Il y avait à Thessalonique une école célèbre de peinture. La tradition raconte qu'un moine, nommé Méthode aurait converti le roi des Bulgares en peignant pour lui un tableau du Jugement dernier.

2. Sur le glagol, consulter Kopitar, Schafarik, Miklosich et Hanus, dans *SV. Kyril nepsal Kyrilsky nez Hlaholsky-*

tate formellement ce caractère. Dans un évangéliaire grec du x[e] siècle qui a été vu à Ochrida par un Russe, M. Grigorovitch, on lit en grec au-dessus de neuf caractères d'apparence glagolitique ces mots : ἱεροῖς χαρακτῆρσι, c'est-à-dire, en caractères hiératiques (1). »

Origine du glagol. — On peut suivre la tradition de l'écriture et de la civilisation dans l'Illyrie et dans la Pannonie. Il est vrai que la langue latine s'y était introduite. Velleius Paterculus, qui est du siècle d'Auguste, rapporte qu'en Pannonie non seulement la discipline, mais la langue des Romains étaient répandues, et que le plus grand nombre connaissait les lettres. Cette assertion n'implique pas l'abandon de la culture nationale. En effet les Romains forçaient bien les nations conquises à se servir du latin pour les actes publics, mais ils laissaient pleine liberté pour les relations de famille, pour le culte local et pour les inscriptions tumulaires (2).

(Saint Cyrille n'a pas écrit en cyrillique, mais en glagolitique). Prague, 1857. Et *Pismo Slovjensko*, par Racki. Agram, 1861.

1. Cité par Schafarik dans *Pamatky hlaholského pisemnictvi*, introduction, p. xx. Prague, 1853.

2. Voir les inscriptions mixtes citées par Katantchitch, *De Istro et ejus accolis.*

Qu'on n'oublie pas non plus cette Remesiana sur le Danube, où les Besses chantaient les louanges de Dieu dans leur langue, ce qui suppose une écriture comme nous l'avons déjà fait remarquer tant de fois. Nous arrivons à l'époque de saint Jérôme et nous remontons jusqu'à une curieuse tradition laissée par Raban Maur, écrivain du IXe siècle, qui, dans un livre sur les langues, attribue l'invention de vingt-quatre lettres à un cosmographe nommé Ethicus, né en Istrie. Quelques savants en ont conclu que cet Ethicus avait créé l'alphabet glagolitique au IVe siècle.

Ce n'est pas tout. Raban Maur ajoute que le vénérable prêtre Jérôme a transmis l'invention d'Ethicus jusqu'à nous, c'est-à-dire jusqu'au IXe siècle. Quel est ce vénérable prêtre? Est-ce un Jérôme inconnu? Est-ce le grand docteur Jérôme? Saint Jérôme est né à Strydon, sur les confins de la Pannonie et de l'Illyrie. L'idée s'est présentée naturellement que le saint était Slave. De là à lui attribuer l'invention de l'écriture glagolitique, il n'y a pas loin. Pour établir qu'il se considérait comme Slave et qu'il avait écrit dans sa langue, on cite le passage suivant d'une lettre à Sophronius : « Nec hoc dico, quod

prædecessores meos mordeam, aut quicquam his arbitris detrahendum, quorum translationem diligentissime emendatam olim meæ linguæ hominibus dederim. » Mais si l'on étudie avec soin cette lettre, on voit que saint Jérôme parle de sa traduction des Psaumes faite sur l'hébreu et non sur le grec. Il était familier à saint Jérôme de parler du latin comme de *sa* langue.

Du reste, le nom de saint Jérôme comme inventeur de l'écriture glagolitique n'est prononcé qu'au XIIIe siècle et pour la première fois par Innocent IV, en 1248. On a dit qu'une fraude pieuse a attribué l'invention au saint pour la faire accueillir à Rome; nous croyons que c'est l'ignorance. L'obscurité historique était plus grande aux XIe et XIIe siècles qu'aux IXe et au Xe. Le temps avait effacé bien des souvenirs et brouillé particulièrement les noms. Le peuple, comme le clergé de la Croatie et de la Dalmatie, savait que son écriture religieuse et juridique provenait d'un saint. Un nom dominait dans ces contrées, celui du grand saint de Strydon. Comme il est arrivé si souvent, la légende se forma naturellement pour attribuer tout à ce nom unique.

Avant le XIIIe siècle, c'était toujours aux frères

de Thessalonique que les chroniques et les documents religieux attribuaient la langue slavonne et l'écriture glagolitique, soit à Constantin, soit à Méthode. Le Codex du Vatican n° 7019 imprimé dans les *Archives* de Kukulievitch, tome Ier, page 14, dit que Constantin (Cyrille) constitua le clergé et l'écriture croates. On voit par les conciles tenus à Spalatro, l'un sous le pontificat de Jean X en 925, l'autre sous le pontificat d'Alexandre II (1061-1072)(1), que les lettres slaves glagolitiques étaient alors en usage et que l'invention en était attribuée à Méthode. Seulement on ne savait plus ce qu'il avait été. On le croyait Goth. C'est une erreur historique facile à expliquer par la confusion qui s'est établie entre les Gètes et les Goths, à cause de la ressemblance des noms. Le célèbre Photius est le dernier écrivain qui ait eu des notions précises sur cette question ethnographique; il dit que *Gètes* était l'ancien nom des Slaves. Mais qui se souvenait des Gètes au XIe siècle? Le nom des Goths avait seul subsisté, et les Slaves croyaient eux-mêmes qu'ils descendaient des Goths. Ce ne furent pas seulement les Dalmates,

1. Vous trouverez ces textes dans le *Codex* de Ginzel.

puisque sur la tombe de Boleslas le Grand de Pologne, mort en 1025, on trouve la mention « roi des Goths » (1).

Non seulement une tradition constante attribue l'invention aux frères de Thessalonique, mais c'est avec un caractère d'inspiration. La vie de saint Constantin en slave dit qu'ayant appris que les Moraves n'avaient pas de lettres, il se mit en prière et que Dieu lui révéla les lettres. La vie de saint Méthode dit aussi : « Dieu manifesta au savant les lettres slavonnes. » Cette croyance à l'origine divine attachait les Slaves à leur alphabet : elle leur donnait la force de combattre les grécisants et les latinisants.

Quelques auteurs modernes attribuent au glagol une origine en partie albanaise.

En quoi consiste l'invention. — Expliquons ce qu'il faut entendre par *invention*. Si l'alphabet glagolitique est le développement, la transformation et le classement des alphabets qui existaient déjà, qu'a fait Cyrille ? 1° Il aurait d'abord substitué le système phonétique au système

1. « Tu possedisti, velut verus athleta Christi, regnum Sclavorum, Gothorum seu Polonorum. »

idéographique, ou du moins il a complété et régularisé cette substitution si elle était déjà tentée. Le saint a montré un vrai génie de linguiste dans l'analyse des sons slaves et dans la composition des diphthongues. C'est un grand mérite et il a été aidé dans ce travail par sa connaissance des langues orientales. 2° Il a conservé les dénominations des anciens signes slaves. 3 Suivant l'exemple d'Ulfilas pour le gothique et des remanieurs de l'alphabet-copte, il a rangé ses lettres d'après l'ordre de l'alphabet grec-latin.

Témoignage de Chrahr. — Le système qui vient d'être exposé est appuyé par une indication historique de la plus haute importance, qui confirme les différents caractères attribués ci-dessus à l'œuvre de Cyrille. Nous voulons parler de ce que dit un moine nommé Chrabr, qui vivait au xe siècle (1).

Le moine Chrabr se propose de défendre la messe en langue et en caractères slavons contre les attaques des grécisants : « Il faut que je dise

1. Nous expliquerons bientôt les raisons qui ne nous permettent pas d'entendre que Chrabr ait voulu parler de l'alphabet gréco-slave.

à ces ignorants que Dieu n'a créé ni la langue hébraïque ni la langue latine, mais le syriaque, qu'Adam parlait dans le paradis terrestre. » Il raconte ensuite l'histoire de l'alphabet grec formé du phénicien, le nombre de lettres introduites successivement par Palamède, par Cadmus, par Simonides, par Denis; il ajoute : « Ainsi beaucoup de personnes ont travaillé et pendant de longues années à faire votre écriture, tandis que la nôtre a été faite par un seul, saint Constantin appelé Cyrille, et en quelques années seulement. Ces lettres sont saintes et pures, car c'est un saint qui les a formées, tandis que les vôtres l'ont été par des Hellènes, des païens. »

Il rappelle plus bas que les Grecs ont imité les Juifs (il veut dire les Phéniciens), que les Juifs ont appelé leur première lettre *Aleph* et les Grecs *Alpha*, qu'aux vingt-quatre lettres les Grecs ont ajouté trois lettres et onze diphthongues, ce qui donne le nombre de 38. « Ainsi et de la même manière, à cet exemple (obraz), saint Cyrille créa trente-huit caractères. » Comme pour plus de clarté, le moine répète encore : « Et il leur créa trente-huit lettres d'après l'ordre (po tchinou) grec. En effet là où

les Grecs ont *Alpha*, les Slaves ont *Az* et ainsi par l'*A* tous les deux commencent, et comme les Grecs ont formé leurs lettres en imitant les Juifs, de même les Slaves imitent les Grecs, car les Juifs ont la première lettre *Aleph*, les Grecs s'accordant avec eux disent *Alpha*; d'accord aussi saint Cyrille créa la première lettre *Az*. C'est pourquoi *Az* est la lettre principale; elle a été donnée par Dieu même à la nation slave pour ouvrir la bouche. »

Les deux fragments découverts à Prague par Hoefler ont trente-huit lettres, de même que le manuscrit Clozianus, édité par Kopitar. L'*Abecenarium Bulgaricum* de Paris, en compte trente et une et l'évangéliaire d'Assemani quarante : les deux lettres qui ne se trouvent pas dans les fragments de Prague sont un Θ grec et une composition du *CH* plus *TCH*.

Deux variétés de glagol. — D'après les monuments connus, on distingue deux sortes d'écritures glagolitiques, la ronde et la carrée. La première est arrondie et remarquable par des crochets; on l'a appelée *bulgare*, parce qu'on la rencontre plus particulièrement dans l'ancienne Bulgarie, en Macédoine, dans le voisinage du mont Athos, dans les couvents situés autour

d'Ochrida. L'autre écriture carrée et brisée à angles a été appelée *croate*, parce qu'on la rencontre le plus souvent en Croatie, sur le littoral dalmate et dans les îles. Nous reviendrons sur cette distinction topographique.

De ces deux formes, quelle est la plus ancienne ? S'il est vrai que l'alphabet provient des anciennes entailles, il faut attribuer la priorité à la forme carrée, car le couteau trace difficilement des formes rondes sur des planchettes en bois. La Croatie, où cette forme est fréquente, est aussi plus rapprochée de la contrée où saint Cyrille avait propagé l'usage de l'écriture glagolitique. Cependant, d'un autre côté, les manuscrits antérieurs au XIIe siècle sont en caractères ronds appelés bulgares. Non seulement ces caractères sont en possession des manuscrits les plus anciens, mais ils disparaissent avec la suite des temps ; on ne les trouve plus que sur un seul manuscrit du XVIe siècle, les *Actes des apôtres*, découverts par Grigorovitch. A partir de cette époque, plus de trace d'écriture ronde. Enfin l'un des plus vieux manuscrits, celui d'Hoefler, paraît réunir les deux caractères rond et carré. Dans l'état actuel de la question, il est difficile de dire d'une manière absolue quelle est la

plus ancienne des deux formes glagolitiques.

Les Manuscrits. — Les plus anciens sont :

1° Deux fragments découverts à Prague par le docteur Hoefler, IXe ou Xe siècle.

2° Sept feuilles, trouvées à Jérusalem, aujourd'hui déposées à Kiew, et récemment décrites par Srzesnevski, Xe siècle.

3° Quelques lettres dans la signature du bulgare Georges de Hierissos, localité située à l'entrée de la presqu'île, sur un acte de donation faite à un couvent du mont Athos, où le document se trouve encore; il a été vu par Porphyre Uspenski, archimandrite russe, et par le serbe Avramovitch. L'acte porte la date du 28 avril 6427 (de la création), c'est-à-dire 982 ans après Jésus-Christ. Le fac-similé a été publié par Sreznevski.

4° Un *eucologium* et un *psalterium* découverts au mont Sinaï, publiés à Agram par Geitler en 1882 et 1883.

5° L'*Abecenarium Bulgaricum*, de la bibliothèque de Paris.

6° Un *évangéliaire* acheté par Assemani dans le Liban. Ce précieux manuscrit, déposé à la bibliothèque du Vatican, a été publié d'abord à Agram par le chanoine Racki (XIe siècle).

7° Le *Glagolita Clozianus*; on appelle ainsi un manuscrit appartenant au comte Cloz, et que le savant slovène Kopitar a publié. Ce manuscrit contient deux homélies de saint Jean Chrysostome, une de saint Athanase, une de saint Épiphane (1); XIe siècle.

8° Un *Tetraevangelion* (quatre évangiles) du XIe siècle, découvert au mont Athos par Grigorovitch. M. Miklosich possède et a publié un fragment de cet ouvrage.

9° Un autre *Tetraevangelion* du même siècle au monastère Zographos du mont Athos.

10° Un *Praxapostolarion* du XIIe siècle (Épîtres des apôtres), trouvé par le même Grigorovitch à Saint-Clément d'Ochrida. L'ouvrage est écrit en caractères gréco-slaves, mais on y a ajouté des morceaux glagolitiques.

11° L'*Évangéliaire de Reims*, sur lequel nos rois juraient à leur sacre. La partie glagolitique porte la date de 1395.

Outre ces manuscrits, beaucoup de pages détachées sont dispersées dans le monde, comme par exemple des fragments des Ve et VIe chapitres de l'Évangile selon saint Matthieu, qui sont

1. Il y a un supplément qui a été publié par Miklositch.

entre les mains de M. Mihanovitch. M. Bertchitch possédait plusieurs manuscrits énumérés dans sa *Chrestomathie.*

Topographie du glagol. — Pour déterminer les pays où l'alphabet glagolitique a été en usage, il importe de relater quelles sont les localités où l'on a découvert les plus anciens monuments. Il faut aussi rechercher quels sont les pays où l'on a trouvé l'écriture carrée et ceux où l'on a trouvé l'écriture ronde.

Le docteur Hoefler découvrit à Prague en 1855, dans la bibliothèque du chapitre métropolitain, deux pages sur parchemin dans la reliure d'un manuscrit de la fin du XIe siècle. La première page contient dix *exapostiliaires*, c'est-à-dire des chants très courts dont on faisait usage aux matines des dimanches et fêtes. Sur l'autre page sont trois antiennes qu'on chantait le dimanche de la Passion. Ces morceaux appartiennent au rite grec tel qu'il était avant les innovations introduites sous les règnes de Léon le Sage et de son fils Constantin Porphyrogénète. Or, Léon est mort en 911 et Constantin en 959. Le savant Schafarik fait remonter ce manuscrit jusqu'au règne de saint Wenceslas, qui est mort en 935. Beaucoup de

lettres sont effacées. La forme en est mixte, c'est-à-dire moitié ronde et moitié carrée, comme dans l'*Abecenarium bulgaricum*. L'orthographe paraît être au berceau et la langue plus ancienne que dans aucun monument de l'un ou de l'autre alphabet. Les formes grammaticales ne concordent pas avec celles des autres manuscrits et se rapprochent des formes propres aux Slaves d'Occident. Ces diverses circonstances autorisent à considérer les fragments de Hoefler comme ayant été écrits en Bohême, sinon en Moravie.

Ce fragment précieux serait non seulement tout près de Méthode par le temps; mais il proviendrait des contrées mêmes où l'apôtre a évangelisé. On employait donc l'écriture glagolitique en Moravie et en Bohême aussi bien qu'en Croatie et en Bulgarie, et cela à quel moment de l'histoire? A l'époque où les Madgiars, en occupant les deux Pannonies, avaient séparé les Slaves du midi des Slaves du centre. Qui peut avoir propagé alors l'écriture glagolitique dans cette partie de l'Europe? Il est probable qu'au moment de la dispersion des disciples de Méthode, si les uns allèrent en Bulgarie avec Gorazd, en Croatie et en Dalmatie, les

autres se dirigèrent vers le nord; ils purent se réfugier en Bohême et dans la Moravie actuelle et y demeurer jusqu'au triomphe de l'élément allemand. Ce triomphe ne fut pas d'ailleurs si complet qu'il ne soit resté des traces de l'œuvre de Méthode, ainsi qu'il résulte des lettres écrites par l'empereur Charles IV, quand il était margrave de Moravie. Nous en parlerons bientôt.

Les historiens parlent d'un psautier, aujourd'hui perdu, qui a été écrit en 1222 par Nicolas, d'Arbe, île de la Croatie maritime. Ce clerc déclare l'avoir copié sur un manuscrit plus ancien et semblable, écrit par ordre de *Théodore, dernier archevêque de Salone.* Si l'interprétation adoptée par le savant maronite Assemani (1) est exacte, la mention de Nicolas se rapporterait au dernier évêque de Salone et Spalatro, portant le nom de Théodore, qui a gouverné cette Église du temps de Méthode ; il aurait profité de l'autorisation donnée par Jean VIII pour ordonner une copie du psautier. Le glagol aurait été usité en Dalmatie au commencement du xe siècle !

1. *Kalendaria Ecclesiæ universæ*, t. IV, p. 442 et suivantes.

Voilà donc l'écriture glagolitique tout autour du pays qui a été le théâtre de la mission de deux apôtres ; au centre on ne trouve rien, c'est la contrée envahie par les Madgiars.

Plus à l'orient, c'est en Bulgarie, principalement autour du lac d'Ochrida et au mont Athos, qu'on découvre les monuments glagoles les plus anciens. Pourquoi ? Parce que là s'étaient réfugiés Gorazd, Clément, Naum et les autres disciples expulsés de la Moravie. De cette source provient le célèbre Évangéliaire en lettres rondes, découvert en Syrie par Assemani et qui se trouve à la bibliothèque du Vatican, lequel a été manuscrit auprès d'Ochrida, comme le témoigne la mention suivante écrite en caractère grecoslave : « Moi, pope Stan, j'ai écrit au couvent de Dievol. » *Le Tetraevangelion* du XIe siècle trouvé au mont Athos par Grigorovitch, est le même ouvrage qui est au monastère de Zographos du mont Athos ; le *Praxapostalarion* trouvé à Saint-Clément, d'Ochrida par Grigorovitch, complète la série des plus anciens documents en lettres rondes découverts en Bulgarie ou dans le voisinage.

Enfin, il importe de rappeler que le manuscrit de Reims, en lettres carrées, a été fait en

Bohême en 1395, ainsi qu'il résulte de la subscription en langue vulgaire, mais en caractère glagolitique et de la même main.



V

ALPHABET GRÉCO-SLAVE

Description du gréco-slave. — L'alphabet que nous appelons gréco-slave est composé de deux éléments. D'abord on y trouve toutes les lettres grecques qui sont propres à rendre les sons slaves. Secondement on y a ajouté des caractères spéciaux pour exprimer les sons ou que l'alphabet grec ne peut pas rendre, ou qui ne pouvaient l'être par des lettres grecques. Cela est sans exception.

Quand je dis qu'on y trouve certaines lettres grecques, je ne veux pas dire qu'il y a ressemblance ou analogie de forme : c'est identité qu'il faut entendre. Pour reconnaître cette identité, on doit naturellement se porter au xe siècle. La forme des lettres grecques d'alors est reproduite sans aucune altération dans l'alphabet gréco-slave. Les Grecs ont depuis cette époque modifié

leur écriture ; les Slaves, plus conservateurs, plus fidèles à la tradition, plus attachés au culte du passé, n'ont pas suivi leurs voisins dans leurs évolutions graphiques : ils se sont tenus à l'ancien style jusqu'à la découverte de l'imprimerie, où de très légères modifications se sont introduites, mais sans la volonté de personne et par la force des choses.

Cette immutabilité doit aussi être imputée à une cause, à savoir que l'alphabet grec étant une importation étrangère, des Slaves n'étaient pas aptes à le modifier et n'y osèrent pas toucher jusqu'à Pierre le Grand, qui le fit par un coup d'État et d'une façon peu heureuse. Nous y reviendrons tout à l'heure.

Les lettres de l'alphabet gréco-slave, qui ne sont pas purement grecques, ont été tirées de l'alphabet glagolitique : seulement la forme en a été mise en harmonie avec les lettres grecques du xe siècle. Il est facile de reconnaître la conformité de ces intruses avec leurs correspondants glagolitiques.

En résumé, l'alphabet que nous appelons gréco-slave est composé de vingt-quatre lettres purement grecques et de quatorze lettres tirées de l'alphabet glagolitique.

La grajdanka. — La forme ancienne du gréco-slave s'est conservée partout jusqu'à présent pour les livres liturgiques. En outre, jusqu'au commencement du XVIII[e] siècle, les Bulgares, les Serbes, les Moscovites et les Ruthènes soumis au tsar russe ou au roi de Pologne, c'est-à-dire tous les gréco-slavisants, ont employé exclusivement cette écriture pour tous les usages de la vie civile, les actes judiciaires, les livres profanes, l'administration, les correspondances privées.

Pierre le Grand, a introduit une modification. Il ne changea rien, cependant, aux caractères à employer en liturgie, mais il introduisit ce qu'on appelle la *grajdanka*, c'est-à-dire une écriture civile, bourgeoise, où les caractères furent rapprochés de la forme majuscule du latin et du grec moderne (1).

1. « La manie d'innovations qui travaillait Pierre I[er] ne lui permit pas de laisser en repos l'alphabet ; il résolut de le réformer, et dans cette réforme, on retrouva les mêmes caractères de précipitation superficielle que dans les autres opérées par la même main. Ce n'est pas que l'alphabet clémentin (gréco-slave) soit parfait. Le désir de conserver le système de numération écrite chez les Grecs avait fait conserver plusieurs lettres devenues parfaitement inutiles dès qu'on adoptait les chiffres arabes. De plus, il contenait un certain nombre de lettres qui

Cette réforme *civile* fut naturellement subie par tous les gréco-slavisants soumis à la Russie. Lorsque la Serbie s'émancipa en principauté, elle adopta la grajdanka, en y ajoutant quelques lettres, et le système fut d'ailleurs remanié assez profondément par Vouk Stephanovitch Karatchitch. Ce fut longtemps une grande question politique en Serbie que l'admission ou le rejet de l'alphabet de Vouk. Le Monténégro a aussi adopté la grajdanka ; il en a été de même dans la partie de la Dalmatie où le rite grec a été maintenu avec le schisme.

doivent être regardées comme de véritables abréviations et qui pourraient être supprimées sans inconvénient. Mais, outre que ce travail de suppression et de simplification ne fut pas exécuté d'une manière logiquement satisfaisante, Pierre Ier voulut encore changer la forme des caractères : il s'appliqua à se rapprocher autant que possible de l'alphabet latin, en donnant aux lettres russes la forme des caractères latins sans leur en donner la valeur ; ainsi la lettre *R* fut représentée par la lettre *P* à cause de l'analogie de cette lettre avec le *P* des Grecs ; la lettre *V* fut représentée par la lettre *B* à cause de la lettre (grecque) *B*, qu'on prononce *V*. Dans les caractères italiques, on représenta le *p* par un *n*, l'*i* ou l'*η* grec par un *u*. Il résulta de ces substitutions un alphabet qui n'est ni grec ni latin, mais qui tient de l'un et de l'autre. Ajoutez à cela que, sauf une seule exception, il n'y a aucune différence entre les majuscules et les minuscules. Que l'on se figure un livre grec imprimé avec des majuscules de petite dimension, et l'on aura une idée de l'aspect des

Les Ruthènes de la Galicie et les Bulgares, au contraire, sont restés fidèlement attachés à l'ancienne forme jusqu'à nos jours. Aujourd'hui je constate dans ces deux populations des hésitations et des tiraillements. En Galicie, le parti dit de Saint-Georges a adopté la grajdanka pour les livres et les journaux. J'ai aussi sous les yeux trois numéros d'une revue bulgare, *le Travail commun*, qui a été imprimée en grajdanka dans la Bessarabie moldave. Cependant on peut constater en général que, dans le monde slave, la

livres russes imprimés avec les caractères de Pierre Ier.

« Cet alphabet réformé n'a pas fait tomber en désuétude l'ancien alphabet clémentin, qui est encore exclusivement employé pour les livres liturgiques et en général pour les publications ecclésiastiques, ce qui fait qu'en Russie il y a deux alphabets, comme il y a deux empereurs au Japon : l'un spirituel, ecclésiastique sacré, l'autre temporel, civil, profane.

« Les Serbes n'ont trouvé ni l'un ni l'autre de ces alphabets à leur convenance, et par l'adjonction de quelques lettres, la suppression de quelques autres, ils en ont fabriqué un troisième. Les Bulgares emploient l'alphabet réformé de Pierre Ier, mais en y intercalant des lettres empruntées à l'ancien alphabet clémentin et que Pierre avait supprimées.

« Voici maintenant une des plus importantes revues de la Russie, le *Messager de Moscou*, qui s'aperçoit des nombreux inconvénients résultant de cet alphabet, tout composé de majuscules... et nous arrivons à une nouvelle réforme de l'alphabet... » (P. Gagarin, dans les *Etudes religieuses*.)

Russie exceptée, le goût est plutôt porté vers la conservation de l'ancienne forme du gréco-slave.

J'ai dit plus haut que Pierre le Grand n'avait aucunement l'idée de modifier la forme des lettres employées à reproduire le slavon des livres liturgiques. C'est vrai, mais insensiblement la grajdanka a exercé une influence sur son aînée. Ainsi les sons nasaux du slavon n'existant pas dans la langue russe et n'ayant pas par conséquent reçu d'organes dans la grajdanka, ils ont fini par disparaître de l'écriture liturgique.

Cyrille n'est pas l'auteur du gréco-slave. — Nous sommes maintenant en mesure d'expliquer pourquoi le fragment déjà cité du moine Chrabr ne peut pas s'appliquer à l'alphabet gréco-slave. Sans parler de l'intervention divine qui serait ridicule, si saint Cyrille avait emprunté vingt-quatre lettres à l'alphabet grec, Chrabr aurait-il pu établir la distinction entre l'origine chrétienne et l'origine païenne, en disant : « Ces lettres sont saintes et pures ; car c'est un saint qui les a formées, tandis que les vôtres l'ont été par des Hellènes, des païens ? » Aurait-il parlé, comme il le fait, de la différence du temps, quand il dit : « Beaucoup de personnes ont travaillé, et pen-

dant de longues années, a faire votre écriture, tandis que la nôtre à été faite par un seul en quelques années ? » Aurait-il été nécessaire de défendre contre les Grecs un alphabet grec ? Ceux-ci ne l'avaient pas attaqué. Chrabr, en disant que Cyrille a créé trente-huit lettres d'après la manière grecque, entend qu'il les a rangées dans le même ordre, et non qu'il en a copié la forme. Autrement la phrase n'aurait pas de sens car l'alphabet gréco-slave ne contient pas trente-huit lettres de forme grecque, mais seulement vingt-quatre. L'assimilation aux Juifs, c'est-à-dire aux Phéniciens, serait aussi un contresens s'il s'agissait de la forme des lettres. Chrabr dit : « Comme les Grecs ont formé leurs lettres en imitant les Juifs, ainsi les Slaves imitent les Grecs. » Si l'on sait de quelle manière les Grecs ont imité les Phéniciens, on saura de quelle manière les Slaves ont imité les Grecs. Or les Grecs n'ont pas copié la forme des lettres phéniciennes ; ils ont seulement pris le même ordre.

L'équivoque sur l'interprétation de ce passage provient du sens de deux mots employés par Chrabr : les mots *obraz* et *po tchinou*. *Obraz* veut dire visage, modèle, aspect et image, mais jamais

forme (1). Pour le mot *tchin*, voici ce qu'on trouve dans le lexique de Miklositch : *Tchin* — τάξις — *ordo*, — (ordre). Le verbe *tchiniti*, τάσσειν, — *ordinare* — (ranger) ; d'où *tchinovnik*, τακτικός, *princeps*, chef. Ces sens correspondent exactement à l'interprétation que nous avons adoptée.

Si ce n'est pas saint Cyrille qui a mis en usage l'alphabet gréco-slave, quel en est l'auteur et à quelle époque fut-il combiné ? Pour résoudre cette question, il faut d'abord examiner quelle est l'ancienneté relative des deux alphabets, et quel rôle ils jouent l'un vis-à-vis de l'autre quand ils se trouvent en présence.

Le gréco-slave devant le glagol. — Nous ne possédons pas de monuments gréco-slaves aussi anciens que les glagolitiques (2). En outre, ce qui est capital, dans les palimpsestes, c'est toujours le greco-slave qui a été superposé au glagolitique.

1. Dieu a fait l'homme à son *image*, obraz. La transfiguration, *preobraz*.

2. On a voulu attribuer une très haute antiquité à une image byzantine conservée au trésor de Saint-Pierre à Rome. Cette image ne remonte pas au delà du XIIIe ou même du XIVe siècle. — Il a été trouvé en Russie deux pièces de monnaie avec une inscription en caractères

Il existe au monastère de la Sainte-Trinité en Russie un manuscrit du XIVe siècle dont nous avons déjà parlé : il y est dit que c'est une copie d'un manuscrit fait en 1047 par le moine Upir Lichy, mais ce monument primitif n'existe pas. On est donc réduit à considérer comme le plus ancien monument connu de l'écriture gréco-slave l'évangéliaire appelé d'Ostromir, qui est à Saint-Pétersbourg. Le copiste, un diacre Grégoire, dit : « J'ai commencé à écrire l'année 6565 » (de la création). Comme il y a une différence de 1508 années entre le calcul byzantin et le nôtre, cette date russe de 6565 correspond aux années chrétiennes 1056 et 1057. En effet, le copiste dit que Iaroslav était grand prince de Kiew, et que son cousin, appelé au baptême Joseph, et, selon le monde, Ostromir, gouvernait alors Novogorod. Commencée le 21 octobre, la copie a été terminée le 13 mai de l'année suivante.

Nous avons déjà indiqué qu'il existe un certain nombre de manuscrits où les deux alphabets apparaissent. On reconnaît à des signes certains

gréco-slaves : On avait cru d'abord qu'il s'agissait de Vladimir le Grand, qui a régné de 980 à 1015. Un examen plus attentif a fait reconnaître que ce sont des monnaies de Vladimir le Monomaque, qui a régné de 1113 à 1124.

que l'écriture glagolitique est l'originale. Ainsi il échappe de temps en temps au copiste du gréco-slave une lettre glagolitique, quelquefois un mot entier, ou même une ligne, comme dans le psautier fait pour le roi vlacho-bulgare Jean Assan (1186-1195), par Joseph Tihota, au monastère de Ravno. Très souvent les manuscrits gréco-slaves conservent des lettres glagolitiques pour indiquer les dates et les nombres. Tels sont le Psautier de Bologne, le Praxapostolarion de Grigorovitch, le Codex de Suprasl, contenant les homélies et les légendes des Pères, les quatre Évangiles qui se trouvent dans le monastère serbe de Nicolas, les Pandectes du XVe siècle de la bibliothèque de Vienne, etc., etc. Le manuscrit de treize homélies de saint Grégoire de Nazianze, qui se trouve à Saint-Pétersbourg, a conservé partout cinq lettres glagolitiques correspondant à S. P. G. Dj. Y. Le manuscrit copié sur celui d'Upir Lichy, écrit en gréco-slave seul, porte l'indication suivante : « Copié d'après la Kourilitza, c'est-à-dire d'après la glagolitique ; ce qui montre aussi que, au VIe siècle, cette dernière écriture était attribuée à saint Cyrille.

J'ai rapporté plus haut que sur un manuscrit on a trouvé au-dessus de l'écriture glagolitique

cette indication : ἱεροῖς χαρακτῆρσι. Tel était en effet le rôle de la glagolitza : elle était hiératique, officielle et juridique. Quand on copiait, pour un prince ou pour le public, l'Évangile ou d'autres livres de piété, c'était dans l'écriture la plus accessible. On trouve même dans des manuscrits purement glagolitiques que les notes, les remarques et les commentaires sont en gréco-slave. C'est pour le même motif que les éditions d'auteurs grecs ou latins, destinés à nos enfants, sont annotés souvent en français.

Nous avons encore ici sous la main un document capital, et cette fois aussi clair dans la forme que dans le fond.

Qui a combiné le gréco-slave? — Partons toujours d'une observation qui est le fil conducteur dans cette critique historique, et dont nous avons déjà tant usé, à savoir que là où le culte chrétien s'est établi d'une manière permanente, certaines prières ont été fixées en langue vulgaire, par une écriture indigène ou étrangère.

Sans parler des anciennes runes et sans revenir sur les indications assez vagues relatives à leur emploi religieux avant leur transformation en glagolitza, mentionnons les essais faits avec des alphabets étrangers. Le même Chrabr dit que

les Slaves convertis ont été obligés de se servir d'abord des lettres latines et grecques, mais sans arrangement (bez oustroïenia). Les prêtres allemands eux-mêmes, tout opposés qu'ils fussent à l'introduction d'une langue étrangère dans la liturgie, étaient obligés de traduire dans l'idiome de leurs ouailles le *Pater*, le *Credo*, le *Confiteor*, et de les écrire, ne fût-ce que pour les retenir eux-mêmes et les faire répéter par tous d'une manière uniforme. On a retrouvé à Friesingen en Bavière, et l'on a placé à la bibliothèque de Munich, un manuscrit de caractères latino-gothiques, qui contient, en langue slave, le *Confiteor*, une homélie sur le péché et trois prières pour la confession. Ces morceaux nous sont parvenus, il est vrai, dans une copie du XIe siècle; mais la langue paraît être antérieure à saint Cyrille et remonter à l'époque de la prédication en Carinthie, peut-être à la fin du VIIIe siècle.

Le même phénomène s'était produit chez les Slaves orientaux. Ceux-ci étaient directement sous l'influence morale et politique de Constantinople. Ils respiraient intellectuellement dans une atmosphère hellénique : c'est de l'alphabet grec qu'ils se servaient pour les besoins religieux,

mais ils le faisaient d'abord sans avoir approprié cet alphabet à leurs sons spéciaux, *bez oustroïenia*, comme dit Chrabr. Bientôt eut lieu la traduction, non plus de quelques prières, mais de la liturgie même en langue slavonne. C'était bien une autre affaire ; on ne pouvait plus se contenter d'un à peu près.

A ce moment arrivent en Mœsie et en Dardanie les disciples de Méthode expulsés de la grande Moravie : ils apportent un alphabet difficile et compliqué, inconnu à leurs ouailles, tandis que non seulement l'aristocratie bulgare nouvellement convertie, mais le peuple chrétien depuis des siècles étaient habitués à l'alphabet grec pour les prières usuelles, alphabet dont ils étaient d'ailleurs obligés de se servir dans les rapports officiels et juridiques. Que fit ce clergé ? Il conserva la glagolitza comme écriture sacrée, et il se mit à approprier l'alphabet grec aux sons slaves.

Les disciples de Méthode avaient sous les yeux la glagolitza : c'est à elle ou à la même source que furent empruntés, comme nous l'avons vu, les signes destinés à rendre les sons slaves inconnus aux Grecs ; seulement ils eurent soin de modifier légèrement les formes pour ne pas in-

troduire de disparate dans un alphabet purement grec.

Une vie de saint Clément, écrite en grec, contient à ce sujet un témoignage irrécusable. Voici le passage même : Ἐσοφίσατο δὲ καὶ χαρακτῆρας ἑτέρους γραμματων πρὸς τὸ σαφέστερον ἢ οὓς ἐξεῦρεν ὁ σοφὸς Κύριλλος (Pam. hlah LIX, 14) ; c'est-à-dire : « Il imagina d'autres formes de lettres plus commodes que celles trouvées par Cyrille le Savant. » C'est un Grec qui parle ; il trouve naturellement que l'alphabet gréco-slave est plus commode que le glagolitique, et d'ailleurs il a raison.

Destinées ultérieures. — Après la séparation des Églises, les caractères empruntés au grec prévalurent dans le pays où le schisme prévalut, c'est-à-dire en Serbie et en Bulgarie. Le glagol y resta quelque temps en honneur comme une écriture sacrée.

Les caractères gréco-slaves se répandirent chez les Ruthènes au xe siècle, et plus tard dans la Moscovie, lorsque le christianisme y prit définitivement le dessus, après la fondation de Moscou, c'est-à-dire au xiie siècle. Il ne paraît pas, du reste, que le glagol ait jamais été d'un usage général dans les diverses Russies, où l'on en trouve à peine quelques traces.

Au contraire, le glagol reste en honneur et en vigueur dans les contrées slaves où l'union avec Rome prévalut, en Croatie et en Dalmatie. Dans cette dernière province, les Orthodoxes adoptèrent et ont encore le caractère gréco-slave, tandis que le glagol y est toujours vivant dans quelques districts catholiques.

Justification des noms. — Tout ce qui précède justifie les appellations dont nous nous servons depuis le commencement. Les lettres glagolitiques, si l'on se réfère au nom de leur propagateur, méritèrent et méritent seules le nom de *cyrilliques*. Si l'on se référait à la race et à l'antiquité, on pourrait, substituant des radicaux indigènes aux termes qu'on a tirés du grec, *auto* et *paléo*, les appeler *samo-slaves* ou *staro-slaves*. Nous n'avons cependant à proposer ni l'une ni l'autre de ces trois dénominations. Les lettres glagolitiques ont le bonheur de posséder un véritable nom ; nous leur conservons ce nom, puisqu'il est devenu inusité dans son sens propre, qui est l'équivalent de slave.

Quant à l'autre alphabet, nous ne pouvons lui reconnaître le droit de s'appeler *cyrillique*. Celui de *clémentin* serait plus justifié. On ne peut pas non plus appeler ce second alphabet le *russe*,

puisque les Serbes et les Bulgares l'emploient également. Cette considération empêche aussi qu'on lui assigne la qualification de *serbe*, de *bulgare* ou de *ruthène*. Deux raisons interdisent le nom de *slave*. La première est que l'alphabet latin est exclusivement en usage parmi de nombreuses peuplades slaves, les Polonais, les Tchèques et les Moraves, les Slovaques, les Slovènes, les Croates, les Serbes latins, tandis que quelques-uns des Serbes ont conservé le vieux glagol. La seconde raison est que cet alphabet n'est, en réalité, que le grec enrichi de quelques signes propres à rendre des sons slaves. Voilà qui explique suffisamment pourquoi il convient d'appeler le second alphabet *gréco-slave*, à défaut d'un véritable nom propre qui malheureusement n'existe pas comme pour l'autre.



VI

LES RITES ET LA DISCIPLINE

On a rappelé plus haut qu'il existait dans l'Europe orientale, à l'époque des saints Cyrille et Méthode, deux rites : le grec et le romain. La langue *slavonne* est en usage aujourd'hui dans les deux rites, c'est-à-dire que la liturgie grecque et la romaine ont été traduites en slavon. Parmi les Slaves qui ont les offices en langue slavonne, les Romains se servent des caractères glagolitiques, tandis que les Slaves de rite grec se servent des caractères que nous appelons gréco-slaves. Le présent est très simple; mais on discute grandement sur le passé. Saint Cyrille et saint Méthode ont-ils traduit en slavon la liturgie grecque, ou la liturgie romaine, ou toutes les deux ? Si l'une des traductions n'est pas leur œuvre, quel en est l'auteur ? Par le mot *liturgie*, nous attendons ici l'ensemble de toutes

les formules et de tous les rites usités dans le culte.

L'origine grecque. — Les deux apôtres frères étaient originaires de Thessalonique. On a vu que cette ville était romaine; mais il faut l'entendre au point de vue de l'esprit et de l'autorité. Le rite de la province a probablement toujours été le grec. Les Thessaloniciens étaient romains, seulement comme on peut dire que le sont, par exemple, les Maronites, qui n'ont ni la langue latine ni le rite romain. Je regarde comme probable que Constantin le Savant et son frère ont été élevés dans le rite grec, ce qui serait une sorte de présomption en faveur de ce rite. J'attache moins d'importance au fait que la traduction a été commencée à Constantinople, car elle peut avoir porté sur des parties communes, telles qu'un évangéliaire ou un psautier. Nous parlerons bientôt de la version biblique sur laquelle la traduction a été faite (1).

1. Un autre témoignage invoqué pour attribuer à saint Cyrille la traduction et la propagation de la liturgie grecque est le passage suivant, qui se trouve dans une histoire des rois slaves écrite par un prêtre de Dioclea : « De græcâ litterâ in slavonicam nec non et missam ordinans *more Græcorum*, confirmavit eos in fide Christi. » L'expression « à la manière des Grecs » indiquerait que

Le Filioque. — L'argument tiré de l'omission du *Filioque* dans le symbole traduit en slavon mérite d'être examiné. On sait que les semi-ariens, pour ne pas reconnaître l'égalité complète du Fils, arguaient de ce que, dans le symbole de Nicée, il est dit seulement que le Saint-Esprit procède du Père. Cette hérésie florissait au VI[e] siècle parmi les Wisigoths. Le concile de Tolède, tenu en 589, alla au-devant de cette interprétation par l'addition des mots *Filioque* au symbole de Nicée. Ce qui avait été

dans la pensée de cet auteur, c'est la liturgie grecque qui a été traduite en slavon; mais les écrivains les plus autorisés, notamment Farlati et Assemani, n'accordent aucune autorité au *Diocletanus*, qui brouille volontiers les noms, les localités et avance des faits inexacts. Pour en citer un seul exemple qui se réfère à notre sujet, il dit que Constantin traduisit « l'évangile du Christ, le psautier et tous les livres divins, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. » Or, on n'a traduit alors que les morceaux nécessaires aux offices, les psaumes et, dans le Nouveau Testament, ce qu'on appelle un évangéliaire, c'est-à-dire les évangiles et les épîtres pour toutes les fêtes de l'année. Il n'était pas dans les idées du temps de traduire la Bible en entier : on n'en sentait pas la nécessité, on y voyait même des inconvénients. La traduction gothique d'Ulfilas est loin d'embrasser tout le cycle. Quant aux nations slaves, il est notoire qu'aucune n'a eu de traduction complète de la Bible avant l'année 1499. Le livre du prêtre de Diocléa est donc écrit au moins fort légèrement.

fait pour les Wisigoths de l'Espagne fut reproduit en 791 dans le Frioul, à l'usage de ce qu'il restait des Lombards ariens en haute Italie. En 795 le concile provincial de Francfort admit aussi l'addition de Tolède pour l'Allemagne. A partir de cette époque, le chant du *Filioque* fut intercalé dans l'office de la messe en Espagne, en Allemagne, en France, mais au IXe siècle cette introduction n'avait pas encore été acclimatée à Rome. Léon III fit graver le *Credo* en grec et en latin sur deux tables d'argent, qui furent placées dans la basilique de Saint-Pierre en 809; l'addition de Tolède ne se trouvait pas sur ces tables. Rome, il n'y a pas à en douter, croyait à la procession du Fils; mais elle n'avait pas encore reconnu l'opportunité de compléter alors le *Credo* par l'addition du *Filioque*.

Or Méthode était en dehors de la juridiction de Tolède, du Frioul et de Francfort. Aucun synode œcuménique n'avait encore prononcé sur cette question. Si les évêques allemands avaient introduit le *Filioque* en Pannonie, c'était leur affaire; en l'omettant Méthode ne se mettait pas en contradiction avec l'Église catholique, ou plutôt il suivait ce qu'on appellerait aujourd'hui l'*usage de Rome*. Du reste, il ne peut sub-

sister aucun doute sur la foi romaine de l'apôtre, après ce que Jean VIII écrivait à Sviatopluk en 880 : « Nous avons, dit le pape, en présence de nos frères les évêques, demandé à Méthode s'il croyait le symbole de la foi orthodoxe, et si, à l'office solennel de la messe, il le chantait comme la sainte Église romaine le garde et comme il est constant que, selon l'autorité évangélique du Christ notre Dieu, il a été promulgué par les saints Pères dans les six premiers conciles œcuméniques (avant l'addition) et transmis par la tradition (*traditum*). Méthode a professé qu'il garde et qu'il chante suivant la doctrine apostolique de la même manière que la sainte Église romaine enseigne et qu'il a été reçu par la tradition des Pères. En conséquence, trouvant Méthode orthodoxe et correct dans toutes les doctrines et fonctions ecclésiastiques, nous vous l'avons renvoyé pour régir l'Église de Dieu qui lui a été commise. »

Le pape, on le voit, autorisait l'omission du *Filioque*. La question n'avait pas alors la gravité que les discussions avec Photius allaient donner au conflit. D'ailleurs, même après la consommation du schisme, le concile œcuménique célébré à Florence en 1439 a consacré formellement

la même autorisation, en rappelant explicitement que la nécessité de combattre le semi-arianisme n'existait plus. Après avoir reconnu l'identité foncière des croyances et établi, pour les deux communions, la tolérance réciproque du *statu quo*, les Pères de Florence ajoutent : « Nous définissons, en outre, que l'explication consistant dans les mots *Filioque* a été ajoutée au symbole rationnellement, licitement et à cause d'une nécessité *alors impérieuse* pour déclarer la vérité. » Au moment de l'union de 1595, les Ruthéniens obtinrent de ne pas faire l'addition, tout en s'engageant à enseigner dans le catéchisme la doctrine catholique. La lettre que l'évêque Pociej écrivit de Rome, en polonais, contient les propres paroles de Clément VIII, qui leur dit : « Omettez de chanter le *Filioque* à la messe pour rester conformes aux habitudes de votre Église et au texte du concile de Nicée; mais croyez à la procession du Père et du Fils. » L'omission des deux mots par saint Méthode au IXe siècle ne saurait donc tirer à conséquence.

Les traductions du grec. — Un autre argument en faveur du rite grec est emprunté à cette circonstance, que plusieurs manuscrits glagolitiques et notamment les fragments de Prague,

qui sont des plus anciens, contiennent des prières traduites en slavon du grec (1). Il n'y a pas d'inconvénient à admettre que la traduction remonte au temps des deux apôtres. Quelle conclusion en peut-on tirer ? Ces prières ne font pas partie de la liturgie proprement dite, c'est-à-dire de la messe ou des prières pour l'administration des sacrements. C'est le fragment d'un exercice de piété et probablement de ce qu'on a appelé depuis le *bréviaire*. Aussi, au IX[e] siècle, le bréviaire n'était-il pas encore, en Occident, fixé d'une manière tout à fait stable et uniforme dans toutes ses parties. Ce que Cyrille n'aurait pu introduire dans un office public approuvé à Rome, rien ne s'opposait à ce qu'il le mît dans un bréviaire, et comme on sait qu'il a rétabli parmi les aspirants au sacerdoce la coutume de la vie en commun, il est tout naturel qu'il ait choisi pour ces exercices libres de piété quelques-unes des prières auxquelles il avait été lui-même habitué en Grèce. Aujourd'hui, il ne serait loisible de rien innover dans

1. Le manuscrit de Kiew, publié par Sreznevski, que j'ai déjà mentionné et qui paraît être l'un des plus anciens, contient la traduction en slavon des propres de dix messes romaines.

un bréviaire, mais rien n'empêcherait de mettre, par exemple dans une *Journée du chrétien*, une prière traduite d'un livre grec ou arménien. Ce qui précède s'applique également aux homélies du manuscrit Clozianus et à l'Octoïk de saint Jean Damascène.

Les fragments de Prague et le manuscrit Clozianus ne sont pas les seuls à révéler une origine grecque : il en est de même pour les manuscrits récemment découverts au Sinaï, et pour les Actes des apôtres (*Praxopostolarium*), trouvés à Saint-Clément d'Ochrida, et le fragment de missel découvert à Berbigno (diocèse de Zara). Dans ce dernier, il y a même des phrases grecques transcrites en caractères glagolitiques (1). En outre, trois de ces manuscrits sont des évangéliaires dont la traduction a été faite sur la version grecque, et l'ordre des fragments attribués à chaque fête est celui de l'Église grecque. Quelles conséquences peut-on tirer de ces faits pour le rite des saints Cyrille et Méthode ? A notre avis, aucune. Examinons donc chacune de ces circonstances.

La version des Septante. — Toutes les traduc-

1. Chrestomathie de Bertchitch, p. XVII et 76.

tions bibliques qu'on trouve dans les anciens manuscrits glagolitiques ont été faites d'après la version grecque des Septante. Malgré quelques corrections partielles, les missels imprimés jusqu'au pontificat d'Urbain VIII sont encore plutôt conformes au grec qu'au latin. C'est seulement après le concile de Trente que les extraits de la Bible furent modifiés d'après la Vulgate dans les livres des catholiques de l'Adriatique (1). D'un autre côté, le fait contraire s'est produit; on se rappelle qu'à Novogorod, en 1047, le moine russe Upir Lichy a copié en caractères gréco-slaves d'après un manuscrit glagolitique une version du livre des Prophètes, qui avait été faite en slavon d'après la Vulgate.

Nous trouvons dans ce qui précède la confirmation d'un fait qui aurait pu être admis *a priori*, à savoir que Cyrille et Méthode ont traduit d'après la version grecque des Septante, qui leur était la plus familière, encore qu'ils dussent savoir le latin (2). D'un autre côté, la traduc-

1. *Tisucnica Slovjenskih apostolah sv. Cirila i Metoda.* Agram. 1863, p. 64 et 65. Voir les paroles prononcées par Urbain VIII dans une congrégation de cardinaux.

2. D'après la légende morave et la *Vie de sainte Ludmila,* Cyrille traduisait également du grec et du latin.

tion des Prophètes en slavon sur la Vulgate existait en 1047. Il résulte du rapprochement de ces faits que les deux Églises se servaient alors des deux versions sans distinction et sans discussion jusqu'au concile de Trente. Ce qu'on appelle le *Psautier romain* est une traduction des Septante, revue une première fois à Rome par saint Jérôme. La seconde revision du saint, adoptée d'abord en Gaule, est devenue le psautier officiel seulement depuis saint Pie V. Le caractère alexandrin des traductions bibliques ne prouve donc pas que Cyrille ait introduit le rite grec dans les pays jusqu'alors romains.

La version des Septante est, en outre, fort estimée à Rome; c'est là qu'elle a été imprimée pour la première fois, sous le pontificat de Sixte V. D'un autre côté, les Pères de Trente ont bien, dans leur IVe session, proclamé l'authenticité de la Vulgate, mais ils n'ont pas condamné la version grecque ni jeté sur elle aucune défaveur. L'autre version a eu seulement une garantie de plus. Les livres liturgiques romains conservent une foule de passages traduits d'après les Septante.

Puisque les livres écrits en lettres glagolitiques ont été revisés après le concile de Trente, il est

naturel que les parties de la Bible insérées dans la liturgie aient été alors rendues conformes à la version déclarée authentique; mais il n'y a pas d'autre conséquence à en tirer.

Et en effet, jusqu'aujourd'hui, les Orientaux-unis avec Rome se servent soit de la version grecque directement, soit de traductions faites sur la version grecque, non seulement pour le texte complet de la Bible, mais pour les parties insérées dans les livres liturgiques. Il en est ainsi notamment chez les Ruthènes-unis qui ont la traduction des Septante en langue slavonne. On pourrait citer tel morceau de l'Ancien ou du Nouveau Testament qui, dans la même langue slavonne, est récité au diocèse de Veglia d'après la Vulgate, tandis que le même fragment, dans l'archidiocèse ruthène-uni de Léopol, est récité conformément à la version des Septante, les livres liturgiques des Ruthènes n'ayant pas été soumis à la même correction que les glagolitiques.

L'ordre dans les évangéliaires. — Enfin, avons-nous dit, dans l'évangéliaire d'Assemani et dans quelques autres monuments glagolitiques anciens, les évangiles et les épîtres pour les dimanches et fêtes sont disposés d'après l'usage

grec. Il paraît assez probable que les apôtres aient suivi pour les *propres* l'usage qui leur était familier, mais il n'y a aucune induction à tirer de ce fait en faveur du rite grec, puisque non seulement au IXe siècle, mais jusqu'à nos jours, le saint-siège de Rome a montré encore une tolérance dans le détail à cet égard. Du reste, vers le XIe siècle apparut ce qu'on appelle la *recension croate*, où les évangiles et épîtres commencèrent à être disposés d'après l'ordre romain.

Bulgares et Serbes de rite grec. — Il y a une circonstance qui domine toute la matière et qui expliquerait le caractère grec du missel de Birbigno écrit vers le XIIe siècle, c'est que l'écriture glagolitique a été d'abord en usage aussi bien chez les Slaves du rite grec en Bulgarie et en Dalmatie que chez ceux du rite romain. Gorazd, Clément, Naum, arrivant en Bulgarie, ne pouvaient y apporter autre chose que les livres écrits en glagol. Cette écriture, au témoignage du moine Chrabr, était inspirée de Dieu et sacrée (1). On n'admettait pas, dans le principe, que les livres religieux pussent être écrits autre-

1. Schafarik, Hanus et Racki ont reconnu que le texte de Chrabr a été primitivement en glagol.

ment, ce qui explique le grand nombre et l'ancienneté des manuscrits glagolitiques trouvés en Bulgarie. D'ailleurs, il n'y eut pas d'autre écriture slave jusqu'au commencement du xe siècle. Saint Clément, avons-nous vu, imagina alors une autre écriture plus facile et plus commode pour la propagande, parce qu'elle était empruntée à la culture ambiante, à celle du grec, mais elle ne fut pas appliquée immédiatement aux choses religieuses. Aussi les manuscrits gréco-slaves (découverts jusqu'à présent) sont-ils moins anciens que les glagolitiques. Or, les Bulgares avaient reçu et ont toujours conservé le rite grec.

Les Serbes ont été et sont encore mélangés de rites. L'action de Basile le Macédonien a eu pour effet de convertir en Dalmatie beaucoup de Serbes idolâtres par le christianisme du rite grec. Or, ceux-ci n'ont eu pendant un certain temps à leur disposition que l'écriture glagolitique, et cette dernière a conservé son prestige religieux longtemps après que l'autre eût été combinée et propagée. Il est donc possible que beaucoup de nos livres glagolitiques aient été écrits pour ceux des Slaves qui avaient déjà le rite grec. On n'en pourrait donc conclure que ce

rite ait été introduit par les deux saints dans les pays qui étaient originairement de rite romain.

Résumé. — De ce qui précède il résulte que le caractère grec des anciens manuscrits ne prouve pas que saint Cyrille et saint Méthode aient établi le rite grec en Croatie, en Moravie et en Pannonie, et cela pour trois raisons que je résume ainsi : 1° parce que quelques-uns de ces manuscrits contiennent des exercices de dévotion qui ne sont pas la liturgie; 2° parce que là où la liturgie a le caractère grec, c'est dans les parties libres; 3° enfin parce que les Bulgares et certains Serbes, qui étaient et sont encore de rite grec, ont employé primitivement l'écriture glagolitique dans les pays où le plus grand nombre de ces manuscrits liturgiques de caractère grec a été découvert; 4° enfin, les sept feuilles du manuscrit de Jérusalem-Kiew récemment décrites par Sreznevski et qui paraissent aussi anciennes que les fragments de Prague, contiennent la traduction en slavon de dix *propres* de messes romaines.

Si l'on veut démontrer le caractère grec de la mission cyrillique, qu'on prouve que les apôtres ont traduit et fait célébrer en Moravie les messes

de saint Jean Chrysostome, de saint Basile et de saint Grégoire, ce dont il n'y a aucune trace ni historique ni légendaire; qu'on prouve que la messe romaine de langue slavonne encore en usage n'a pas été traduite par saint Méthode, contrairement à tous les témoignages et à la tradition. Qu'on prouve que les diocésains de Méthode ne se servaient pas de pain azyme et qu'ils faisaient gras le samedi.

En résumé, on ne réussit pas à établir d'une manière probante que la liturgie grecque ait été traduite par saint Cyrille, ni surtout qu'elle ait été propagée par saint Méthode dans la grande Moravie. Examinons maintenant s'il y a des raisons pour admettre que Cyrille et Méthode aient propagé en langue slavonne la liturgie romaine.

La Moravie et la Croatie étaient romaines de rite. — Ici nous rappellerons ce que nous avons dit en commençant, à savoir que les nations sont surtout attachées au rite dans lequel le christianisme leur a été apporté et qu'il n'y a pas d'exemple de changement de rite. Or, il est connu que la Croatie, la Pannonie et la Moravie avaient reçu le rite romain.

La hiérarchie la plus régulière y était réins-

tallée depuis soixante-quinze ans, lorsque Rastitz demanda à l'empereur Michel des missionnaires, non pas pour convertir ses sujets, mais pour les prêcher dans leur langue, comme il résulte des termes mêmes de la lettre du prince. Quelle nécessité y avait-il de changer le rite en supposant que ce fût possible? Quel avantage les Pannoniens et les Moraves auraient-ils trouvé à cette transformation? Est-ce que le rite grec était plus national que le romain pour les Moraves? N'était-ce pas plutôt le romain? Pourquoi introduire une chose grecque? Si la supsition admise par nos honorables contradicteurs était fondée, voici un peuple qui, en moins de quarante ans, aurait changé trois fois de rite, passant du romain au grec et du grec au romain. On imagine la confusion qui aurait dû résulter de cette triple révolution opérée coup sur coup dans ce qui touche le plus intimement aux habitudes et à la conscience des populations. Ajoutons que ce fait si grave se serait passé sans qu'aucun historien, aucun légendaire, sans qu'aucun des ennemis de Méthode en eût fait mention et sans que les papes eussent l'air de s'en douter.

Silence des Papes et des Allemands. — Ces der-

nières raisons sont les plus fortes : elles nous paraissent décisives; il faut s'y arrêter un instant.

Nous établirons d'abord que les apôtres n'auraient pu introduire le rite grec en Pannonie pendant leur premier séjour, c'est-à-dire avant leur arrivée à Rome. En effet, Ginzel fait remarquer fort à propos : 1° que Rastitz a été obligé d'obtenir de l'évêque de Passau l'autorisation pour les deux apôtres d'enseigner dans ce diocèse; 2° que Cyrille et Méthode, étant alors simples prêtres, n'avaient le pouvoir de rien faire et étaient subordonnés à l'ordinaire du lieu; 3° que, pendant ce premier séjour, il n'a été constaté contre eux aucun méfait canonique, comme Adrien II en témoigne : *Illi vero... contra canonem nihil fecerunt* (1).

C'est donc après le voyage à Rome que Méthode, devenu évêque, aurait introduit un rite

1. L'authenticité de cette lettre papale est contestée. Ce qui ne peut l'être, c'est qu'on observât strictement la règle suivante : *Neque presbyter, aliunde veniens, plus tribus mensibus ausus est colere officium priusquam suam dimissioram episcopo præsentaverit epistolam.* Ce qui le prouve, c'est que, bien avant l'arrivée de Cyrille et de Méthode, le père de Kociel avait été obligé de faire des démarches auprès de l'archevêque de Salzbourg, afin d'obtenir des pouvoirs pour son chapelain.

étranger. Or, si l'on examine avec soin les plaintes et les récriminations des évêques allemands, on voit que Méthode y est accusé d'avoir introduit une nouvelle langue liturgique et qu'il n'y est nullement fait mention du changement de rite. On l'accuse de l'omission du *Filioque*, dont l'insertion n'était pas encore obligatoire, et l'on aurait oublié de mentionner l'introduction des cérémonies jusqu'alors inconnues en Pannonie, le baptême par immersion, le pain levé, la confirmation simultanée au baptême ? Est-ce croyable ? La haine est perspicace ; si un tel changement avait eu lieu, on n'aurait pas manqué de chercher à émouvoir Rome par ce côté.

Mais que dire des papes ? Des deux suppositions à mettre en avant, on ne sait vraiment laquelle est la moins admissible : ou que la substitution ait eu lieu subrepticement, de manière à ce que la cour de Rome ne l'ait pas aperçue, ni les évêques allemands ; ou que la cour de Rome ait autorisé le changement sans même se donner la peine de le mentionner, tandis que Jean VIII, par exemple, juge nécessaire de justifier l'emploi de la langue et entre dans un détail minutieux pour prescrire de quelle manière

l'évangile devra être lu au peuple. Cette mutation de rite aurait été regardée par le Saint-Siège comme indifférente au moment où les rapports avec Constantinople étaient le plus tendus. Qui admettait l'indifférence en pareille matière n'aurait aucune idée de l'importance qu'on attachait dès lors au rite dans l'église catholique, puisque Pépin et Charlemagne avaient déjà, sous la pression des papes, fait supprimer l'ancienne liturgie gauloise pour y substituer la romaine.

Colonies allemandes. Il faut aussi faire observer qu'il y avait en Moravie et en Pannonie beaucoup de colonies allemandes qui avaient en partie une hiérarchie séparée. L'évêque Wiching, qu'une bulle pontificale soumettait à Méthode, était certainement de rite romain et de langue latine. Il y a là un argument pour conclure que Méthode n'était pas un évêque de rite grec. En effet, il arrive que des évêques de rite grec sont soumis à des métropolitains de rite romain, comme ceux de Munkacz, d'Éperies et de Kreutz en Autriche; mais le contraire ne s'est jamais vu, à notre connaissance, bien qu'aucune raison canonique ne s'y oppose.

Témoignage d'un pape. — J'attache pour ma

part une autorité décisive à une énonciation du pape Innocent X dans sa lettre du 22 février 1648 : « Il est opportun, dit-il, de reviser les livres sacrés des nations illyriennes, lesquels livres depuis le temps de saint Jérôme, si l'on s'en rapporte à une très ancienne tradition, mais certainement depuis le pontificat de notre prédécesseur Jean VIII, d'heureuse mémoire, comme il résulte de sa lettre écrite à ce sujet, sont écrits d'après le rite romain (*ritu quidem romano*), mais en idiome slave et en caractère vulgairement appelé de saint Jérôme (1). »

Qui a traduit en slavon la liturgie grecque ? — Si les deux apôtres ont traduit en slavon la liturgie romaine, à qui attribuer la traduction de la liturgie grecque dans cette même langue ? aux disciples de Méthode réfugiés en Bulgarie. Les disciples ont fait en Orient ce que leurs maîtres avaient fait en Occident : saint Cyrille et saint Méthode ont bien changé la langue liturgique, mais ils avaient respecté ce qui ne devait pas, ce qui ne pouvait pas même être changé, à savoir : le rite. Leurs disciples en arrivant dans la Bulgarie, qui était pays de rite grec, n'ont pas eu

1. Ginzel, au *Codex*, p. 98 et 99.

la folle idée de changer ce rite ; mais eux aussi ont traduit la liturgie locale en langue slavonne. De là, cette traduction de la liturgie se répandit en Serbie et dans toutes les Russies : elle y est restée et elle y restera.

De la discipline. — Après cet exposé sur le rite, il y a lieu de parler de la discipline, puisque les deux choses ne doivent pas être confondues. Les apôtres slaves ont-ils appliqué en Moravie, en Pannonie et en Croatie la discipline grecque ou la romaine. Les arguments exposés plus haut à propos du rite s'appliquent ici, mais avec plus de force. C'est la discipline romaine qui régnait dans ces contrées : pourquoi l'eût-on changée ? L'eût-on pu faire sans que les historiens en eussent parlé ? Si l'on eût, par exemple, changé le mode d'élection des évêques, si le mariage avait été imposé aux prêtres séculiers, est-il admissible que les ennemis allemands n'en eussent pas fait un grief et que les papes n'en eussent pas parlé ? Ces considérations sont assez fortes, en l'absence de toute indication contraire, pour faire reconnaître que la discipline romaine a été maintenue dans le diocèse de Méthode.

VII

RÉSUMÉ

Nous sommes arrivés à pouvoir résumer et spécifier l'œuvre des apôtres : ils étaient venus dans des pays slaves administrés par un clergé allemand, soumis à une discipline romaine, et où l'on officiait alors en langue latine, d'après le rite romain.

Quelle fut leur œuvre ? 1° ils ont substitué dans les offices une langue slave au latin ; 2° ils ont écrit cette langue avec les caractères glagolitiques ; 3° ils ont ressuscité l'ancienne hiérarchie locale fondée par saint Andronic ; 4° ils ont conservé la discipline et le rite romains. Ils changèrent précisément ce qui pouvait être changé ; mais, avec un bon sens supérieur, avec une sûreté d'intuition qui est l'apanage de la sainteté comme du génie, ils ne firent rien de plus.

Leurs disciples appliquèrent ingénieusement

le système de leurs maîtres à des pays de rite grec. Saint Cyrille et saint Méthode n'ont donc agi sur les Slaves orientaux et septentrionaux qu'indirectement. Ce fut une floraison sur la tombe, une action posthume ou, si l'on veut, une secondo-géniture. L'œuvre directe, l'œuvre personnelle et apostolique des deux saints slaves a été toute occidentale, toute glagolitique et toute romaine.

Observation. — Je dois mentionner que plusieurs savants soutiennent que Cyrille et Méthode ont introduit le rite grec, au moins dans certains pays, peut-être là où le rite romain n'avait pas encore été implanté. J'ajouterai même que certains documents anciens pourraient être interprétés dans ce sens, quoique, à mon avis, ils ne soient pas probants.

Si j'insère ici cette mention, c'est pour l'instruction du lecteur et nullement pour infirmer l'autorité de ce que j'ai dit en faveur du rite romain. Si l'on veut contredire mes conclusions, qu'on réfute mes arguments.

TROISIÈME PARTIE

LES DESTINÉES DU GLAGOL

I

LES DISCIPLES EN BULGARIE

On peut diviser en trois périodes les annales des missions chrétiennes du moyen âge parmi les Slaves au centre de l'Europe. La première commence avec saint Andronic, ce disciple de saint Paul qui fonda, dit-on, le siège de Lauriacum ; elle se termine avec les invasions des Huns proprement dits et celles des Avares. Si le christianisme ne fut pas extirpé par la domination de ces hordes hunniques, la hiérarchie disparut complètement. Au VIIe siècle des missionnaires français et austrasiens reprennent

l'œuvre de saint Andronic. C'est la seconde période pendant laquelle les populations slaves au centre de l'Europe relèvent des évêchés allemands de Salzbourg, de Passau et de Ratisbonne. La troisième période commence avec l'empire morave. Les princes slaves demandent des missionnaires à l'empereur Michel, qui leur envoie Cyrille et Méthode. Les deux apôtres fondent, sous l'autorité et avec le concours de Rome, une Eglise métropolitaine de Moravie et de Pannonie dans des conditions nouvelles, contrairement à toute influence allemande. Leur œuvre a été quadruple : 1° ils ont conservé le rite romain, mais en substituant au latin une langue slave ; 2° ils ont écrit cette langue avec des caractères particuliers qu'on appelle glagolitiques ; 3° ils ont ressuscité l'antique hiérarchie fondée par saint Andronic ; 4° ils ont maintenu la discipline romaine. Il importait de préciser le caractère de ces institutions, avant de suivre les disciples de saint Méthode dans leur dispersion lorsque l'influence allemande d'abord et ensuite le triomphe de la troisième invasion hunnique, celle des Hongrois (907) les ont appelés à exercer leur zèle apostolique sur d'autres territoires.

Expulsés de la Moravie, les disciples de Méthode entrèrent en Bulgarie au nombre d'environ deux cents en 886. Les principaux parmi eux, Gorazd, Naum, Clément, Laurent et Angélaire furent reçus avec honneur par Borita-Khan, stratège bulgare de Belgrade. Sachant bien que le roi Boris désirerait connaître et posséder dans son empire de pareils hommes, il les envoya auprès de lui. Comme l'empire bulgare, après s'être soumis sous le rapport ecclésiastique aux patriarches de Constantinople, devait être envahi par un clergé grec, l'arrivée de prêtres qui officièrent et enseignèrent dans une langue intelligible au pays dut y être fort agréable. Boris aimait beaucoup à s'entretenir avec eux à se faire expliquer l'Écriture Sainte et raconter les histoires des martyrs et des pères de l'Église (1). Mais il est évident qu'il n'a pas pu leur livrer des évêchés qui étaient canoniquement occupés par les Grecs. Cette circonstance explique pourquoi il les a envoyés dans la province de Kutmitchivitza (Ochrida) le pays où la hiérarchie grecque avait pris le moins de racines et qui était le plus né-

1. Voir la *Vie de saint Clément* et consulter Racki.

gligé sous le rapport de l'instruction religieuse.

Nous ne trouvons pas le nom de Gorazd parmi les métropolitains institués par les patriarches de Constantinople. Les noms de ces métropolitains sous les règnes de Boris et de Siméon, sont : Joseph, Grégoire, Agathon, Leontius, Démétrius, Serge, Grégoire II, Germain, etc. Pourtant nous voyons positivement que Gorazd fut élevé par le roi de la Bulgarie au titre de métropolitain. Il est probable que ce titre ne fut pas attaché à un endroit fixe, mais à la personne, n'importe quel siège épiscopal elle occupât (1).

En Bulgarie la lutte avec le clergé grec devait être aussi acharnée qu'en Moravie avec le clergé allemand ; seulement Boris et Siméon soutenaient mieux que Sviatopluk les disciples de Méthode. L'ouvrage de Chrabr marque cette lutte avec les Grecs.

Saint Clément, un des disciples de Méthode,

1. Selon un témoignage grec, le *métropolitain* Agàthon était évêque de Μοῤῥαϐων, ville située au confluent de la Morave serbe dans le Danube, où est la localité actuelle de Semendria.

M. Leger cite une indication de Ducange dans laquelle Gorazd est désigné comme archevêque de Bulgarie.

fut envoyé en 899 par le roi Boris dans les environs d'Ochrida. Son zèle apostolique y a produit une grande impression dont on trouve l'écho dans les légendes. Voici un extrait de la vie de saint Clément publiée par Miklositch :

« Pendant qu'il visitait cette contrée, il prêcha partout le peuple et paraît avoir eu partout des disciples, dont le nombre s'éleva à 3.500. Il passait son temps presque toujours au milieu d'eux. Et nous qui avons toujours vécu avec lui et qui avons vu et entendu tout ce qu'il faisait et qu'il disait, nous ne l'avons jamais vu inoccupé. Il enseignait les enfants ; aux uns il expliquait la valeur des lettres, aux autres le sens de la parole écrite, et il guidait la main de beaucoup pour leur apprendre à écrire. Même la nuit il travaillait en priant, en lisant et en écrivant ; quelquefois même il copiait des livres et il enseignait en même temps les autres. De ces élèves il formait des lecteurs, des sous-diacres, des diacres et des prêtres : il en envoya près de trois cents dans les diverses provinces de l'empire bulgare. Le grand Méthode fut toujours son modèle ; il voyait constamment devant ses yeux sa vie et ses actions, comme un peintre regarde un tableau qu'il admire et qu'il veut

reproduire. Personne comme lui ne connaissait la vie de Méthode car, dès sa jeunesse, il avait été le compagnon de tous ses voyages et de ses entreprises.

« Quand il eut vu que le peuple ne saisissait pas le sens de l'écriture et que beaucoup des prêtres qui avaient appris à lire par nécessité ne comprenaient pas les livres grecs, et que même aucune prédication n'existait en langue bulgare, il brisa alors par ses efforts les ténèbres de l'ignorance qui enlaçait la Bulgarie et devint un nouveau Paul pour les nouveaux Corinthiens ; car il prépara pour toutes les fêtes des sermons simples et faciles dans lesquels tu pourras apprendre tous les principes de notre sainte foi ; tu trouveras dans ces sermons la glorification de la sainte Vierge et ses miracles, la glorification de saint Jean-Baptiste, la découverte de son chef, la vie et les actions des prophètes, des patriarches et des apôtres, les combats des saints martyrs. Veux-tu connaître les règles de conduite enseignées par les pères de l'Église ? tu les trouveras en bulgare écrites par le très savant Clément. En un mot, tous les livres par lesquels les âmes peuvent être consolées, Clément nous les a laissés à nous Bulgares.

Quand le roi Boris eut élevé en Bulgarie sept églises cathédrales, Clément voulut avoir aussi son couvent à Ochrida, et plus tard il bâtit une seconde église qui devint la cathédrale de l'archevêché. De cette manière il y eut trois églises à Ochrida fondées par Clément. Et quand il vit que la Bulgarie était couverte d'arbres sauvages et manquait de fruits, il fit venir de la Grèce des arbres fruitiers et les greffa. »

Les immigrants de la Moravie ont écrit une grande quantité d'ouvrages ; on peut juger par le nombre très important de ceux qui nous sont parvenus du nombre de ceux qui ont disparu dans le cours des siècles. Non seulement la théologie était cultivée, mais même la philosophie, la rhétorique, l'histoire et les sciences naturelles (1).

La province d'Ochrida était alors administrée par un stratège appelé Dovetas dans les histoires byzantines. Le roi Boris avait confié particulièrement à ses soins Clément et son compagnon Naum. Il leur avait donné trois maisons situées dans une ville voisine d'Ochrida appelée Diavoli ou Dievi, et une maison de campagne du nom

1. Hilferding.

de Glavanitza. Siméon, qui monta sur le trône bulgare en 893, nomma Clément, évêque de Bielitza ou Vielitza, ville située au sud-est d'Ochrida. Après la mort de Gorazd, Clément reçut le titre de métropolitain de Bulgarie, mais il conserva le premier diocèse jusqu'à sa mort arrivée en 916 (1). Clément et ses compagnons sont honorés dans cette partie de la Bulgarie, avec saint Cyrille et saint Méthode, sous le nom des *Sept Apôtres* (2).

Il existe en leur honneur un office grec, imprimé à Moschopolis (Albanie) en 1742. On y lit : « Par quels chants assez beaux louerons-nous le saint septennaire : Cyrille, Méthode, Laurent, Naum, Clément et Angélaire, qui ont annoncé à tous un Dieu en trois personnes ? »

1. Szafarzyk.
2. Pour compléter les indications précédentes, je signalerai un discours prononcé par Jagitch à l'Académie de St-Pétersbourg le 5 avril 1885. Je recommanderai aussi, pour l'histoire du glagol, les préfaces placées par le même auteur en tête de ses diverses éditions des anciens textes.



II

LES GLAGOLITES EN BOHÊME ET LES HUSSITES

Prague.

La Bohême avait été comprise primitivement dans le diocèse de Ratisbonne. De 845 à 973, ce pays, fut donc administré religieusement soit par des Allemands soit sous une influence allemande. Le duc Boleslas II le Pieux, demanda à Othon l'autorisation d'ériger un évêché dans ses États. Après s'être entendu avec le duc Henri de Bavière, l'empereur y consentit.

Il fallait aussi obtenir l'assentiment de l'évêque de Ratisbonne. Un saint, Wolfgang, occupait alors ce siège : *Lætatus in his quæ dicta sunt sibi*, comme s'exprime son biographe, il rassembla son chapitre qui opina contre le démembrement du diocèse. Le serviteur de Dieu dit : « Nous apercevons une pierre précieuse cachée dans la terre de Bohême, que nous n'ac-

querrons pas en considération des choses vénales. Or, écoutez ce que je vous dis : « Je sacrifie avec joie moi et tout ce qui est à moi pour que la maison de Dieu soit établie là par une Église fortifiée. » Il fit connaître son assentiment à l'empereur et lorsque le moment d'agir fut arrivé, il était si empressé qu'il redigea lui-même le diplôme.

Nous donnerons ici, pour la plus complète intelligence de la situation, la lettre écrite à ce sujet par le pape Jean XIII au duc Boleslas le Pieux : « Jean, serviteur des serviteurs de Dieu, à Boleslas, disciple de la foi catholique, bénédiction apostolique. Il est juste de prêter des oreilles bienveillantes aux demandes justes, parce que Dieu est la justice, que ceux qui aiment Dieu seront justifiés et toutes choses tourneront en bien à ceux qui aiment la justice de Dieu. Notre fille, ta parente, nommée Mlada (1) et aussi Marie, parmi d'autres demandes non refusables, nous a adressé de ta part une prière douce à notre cœur : à savoir que, par notre assentiment, il soit permis de

1. C'est-à-dire *jeune*. Cette abbesse de Saint-Georges était fille de Boleslas Ier le Cruel, et sœur de Boleslas le Pieux.

créer un évêché pour la louange et la gloire de Dieu. Accueillant cette nouvelle avec joie, nous avons rendu des grâces à Dieu qui répand et glorifie partout et toujours son Église dans toutes les nations. Aussi, par notre autorité apostolique et par la puissance de saint Pierre, prince des apôtres, dont, bien qu'indigne nous sommes cependant le vicaire, nous concédons, nous approuvons et nous instituons canoniquement (*incanonizamus*) qu'un siège épiscopal soit établi à l'église de Saint-Vite, bâtie par Venceslas, et qu'il soit constitué à l'église de Saint-Georges martyr une congrégation de religieuses sous la règle de Saint-Benoit et sous l'obédience de notre fille l'abbesse Marie (1). Ce ne sera pas, cependant, d'après les rites et la secte de la nation bulgare ou de la Russie (2) ou de la

1. Wratislaw Ier avait bâti l'église de Saint-Georges et y avait établi un chapitre lequel passa naturellement à la cathédrale de Saint-Vite. Dès lors l'église de Saint-Georges put recevoir la congrégation féminine de Mlada-Marie.

2. Par le mot Russie il faut entendre la Ruthénie actuelle, car le mot de *Ruziac* signifiait à cette époque la partie nord-ouest de la Hongrie où plusieurs couvents greco-slaves existaient alors. Du reste il ne pouvait pas être question, dans la bulle du pape, de la Russie vingt ans avant la conversion de Vladimir le Grand.

langue slavonne; mais, suivant plutôt les institutions et les décrets apostoliques, choisis de préférence pour cette œuvre, à l'agrément de toute l'Église, un clerc érudit principalement dans les lettres latines, qui, par le soc de la parole, soit capable de trancher les innovations du cœur des gentils, de semer le froment de la bonne œuvre et de rapporter au Christ les corbeilles pleines des fruits de votre foi. Porte-toi bien. »

Il fut donc établi à Prague, entre 972 et 973, par une bulle de Benoit VI, un évêché de rite romain et de langue latine. Ce siège relevait de l'archevêché de Mayence dont Ratisbonne était aussi suffragant.

Les limites du diocèse de Prague étaient celles du duché de Bohême, à savoir, du côté de la Pologne et de la Ruthénie, les rivières Styr, Bug et Pilitza. Outre la Bohême proprement dite, la Moravie, le pays des Slovaques, la Galicie, la petite Pologne et la Silésie y étaient compris. Lorsque la Chrobatie blanche avec Cracovie eut été reprise par Boleslas le Grand, roi de Pologne, le diocèse de Prague fut démembré par la fondation de l'évêché de Cracovie, qui eut lieu en l'an 1000 pendant le séjour de l'empe-

reur Othon III en Pologne. Les provinces situées à l'Orient du nouveau diocèse, c'est-à-dire les terres ruthènes, relevèrent de l'évêché de Lubusz, établi par Boleslas quelques années après, jusqu'au moment où un siège épiscopal eut été installé à Léopol (Lemberg).

Sazava.

Soit parce que la Bohême est contiguë et à peu près identique à la Moravie, soit que quelques contrées alors annexées à ce pays aient fait partie autrefois du diocèse moravo-pannonien, soit qu'il y ait eu des introductions plus ou moins subreptices, il paraît que le duché avait une tendance à adopter la tradition des saints Cyrille et Méthode. Les restrictions même de Jean XIII le prouvent surabondamment. Pour amener officiellement une intronisation même partielle de cette tradition, il fallait un homme d'une grande autorité morale, c'est-à-dire un saint. Tous les mouvements normaux et vraiment nationaux des Slaves, toutes leurs évolutions organiques, si je puis m'exprimer ainsi, ont eu pour promoteur un saint, ou du moins un homme que la tradition populaire illumine d'un prestige de la sainteté.

« Pendant le temps du duc Udalric, dit une chronique monacale (1), il était un ermite nommé Procope, bohême de nation et de la ville de Chotun, imbu de ces lettres slavonnes, inventées et établies autrefois par le très saint évêque Cyrille. » Procope dit adieu au monde et se retira dans une grotte écartée sur les bords de la rivière Sazava. Un jour le duc chassait de ce côté : en poursuivant un cerf qui cherchait asile dans les retraites les plus écartées du bois, il arriva à la grotte du saint. Interrogé par le prince, Procope lui répondit brièvement et humblement que, par amour de Dieu et dans l'espoir d'une récompense supérieure, il avait foncièrement renoncé au monde et qu'il voulait persister à vivre jusqu'à la fin dans ce désert, s'il plaisait à Dieu. « Le prince, continue la chronique monacale, admirant la résolution si ardue de cet homme, et frappé de son visage doué de la grâce de notre sainte religion, tendit les deux mains au ciel, et, baigné de larmes, bénit Dieu ; il se recommanda spécialement aux prières de l'ermite et le prit pour son père spirituel. »

L'ermitage devint un lieu très fréquenté par

1. Insérée dans le *Codex* de Ginzel, pages 80-88.

les pèlerins. Vers 1039, Procope y éleva un monastère, dont l'église fut dédiée à la vierge mère de Dieu et à saint Jean-Baptiste. Il y établit la règle et la liturgie de Saint-Benoit, *monastica fieri moderamina et mysteria divina juxta exemplar almifici patris Benedicti*. Procope y introduisit aussi l'usage de célébrer en langue slavonne et d'user de livres en caractères glagolitiques : il avait fait venir des moines de la Hongrie où cet usage était sinon observé, du moins resté dans la tradition. Le rite était le romain. Encore qu'il serait établi, ce que nous n'avons pas accepté, que le rite grec eût été intronisé en Moravie, ce rite n'aurait pu être accepté ainsi tacitement dans un monastère de bénédictins. Si même l'évêque de Prague, Severus, qui était favorable à la fondation de Sazava, avait eu cette idée, ce qui est bien improbable, il n'y aurait pu rien faire, attendu que le pape Zacharie avait, depuis 740, exempté l'ordre de Saint-Benoit de la juridiction de l'ordinaire. L'exemption explique aussi comment l'archevêque de Mayence n'aurait pu empêcher, s'il l'avait voulu, l'introduction à Sazava de la langue slavonne et des lettres glagolitiques. Le monastère fondé par saint Procope fut, du reste, le seul de la Bohême où

cette langue et ces lettres aient été adoptées.

A la mort de Procope, les moines de Sazava élurent son neveu Vite. Spitignef, alors duc de Bohême, écouta les suggestions hostiles qui représentaient comme entaché d'hérésie l'usage de la langue slavonne. Vite dut se retirer en Hongrie avec son neveu Emmeramme et ses moines, soit en totalité, soit en partie, et le couvent fut remis à un abbé allemand. « La première nuit de son arrivée, continue la même chronique, lorsque cet Allemand s'approchait de l'église pour l'office des matines, saint Procope lui apparut appuyé sur la porte de l'oratoire et lui dit : « D'où as-tu le pouvoir d'être ici? qui cherches-tu ? » L'Allemand répondit : « La Majesté potestative du duc et la Sublimité de ses grands m'ont livré le gouvernement de ce monastère pour jusqu'à la fin de mes jours. » Le saint Père lui dit. « Eloigne-toi au plus vite pour éviter la confusion; si tu ne le fais pas, la vengeance viendra de Dieu sur toi. » Et ce disant, il disparut. L'Allemand, croyant que c'était une tromperie de Satan, n'en tint aucun compte. Comme il continua de dédaigner la menace pendant la nuit suivante et la troisième, le saint apparut encore le quatrième jour comme

l'Allemand se rendait à l'office du matin. « Pourquoi, dit-il, as-tu refusé d'obtempérer à mes avertissements amicaux ? J'ai obtenu de Dieu ce lieu pour mes fils spirituels, non pour toi qui y es entré en les supplantant. Et si tu y as été autorisé par ton maître le duc, moi je te le défends. » En disant ces paroles, il se mit à frapper très fort l'Allemand à coup d'un *cambutta* qu'il portait à la main. Celui-ci, comme frappé par l'aestro de Bellone, quitta le lieu sans délai et vola vers la cour du duc à qui il révéla tout. Spitignef, étonné et saisi d'une vive admiration, commença à vaciller et il resta jusqu'à la fin de sa vie enlacé par le filet de l'ambiguité. »

A la mort de Spitignef, son successeur Vratislav envoya une ambassade au roi de Hongrie et fit rentrer Vite avec ses religieux. Sentant approcher sa fin, cet abbé, avec le consentement des moines, confia le gouvernement du monastère à son neveu Emmeramme, dont la chronique fait un portrait touchant. « Cet homme avait la simplicité de la colombe; il n'admit jamais l'esprit de prudence du serpent. Tant qu'il vécut, il resta constamment inébranlable dans la foi catholique, et il raffermit solidement dans la foi du Christ beaucoup de cœurs hésitants... Il était

remarquablement charitable et libéral envers tous, il n'appelait jamais l'argent que « le mal. » N'en tenant aucun compte, il ne voulait pas le toucher avec la main; même il le foulait aux pieds, suivant les traces des saints apôtres, lesquels ne voulaient pas toucher de leurs doigts sacrés le prix des objets vendus, nous laissant par leur exemple l'avertissement que l'argent doit être foulé aux pieds comme de la boue. »

A cette époque, c'est-à-dire vers 1079, le duc Vratislav adressa une communication à Rome relativement à l'emploi de la langue slavonne. Par la lettre du Pape, qui nous est seule parvenue, il paraîtrait que le prince bohême avait demandé d'une manière générale, comme autrefois Rastitz, l'introduction de la langue slavonne pour tout son pays. Voici du reste, ce que lui répondit Grégoire VII, le 2 janvier 1080 (1) :

« Ta noblesse nous a demandé d'accorder que l'office divin soit célébré chez vous en langue slave (il ne parle pas de rite). Sache que nous

1. Une erreur historique, la confusion des Slaves avec les Goths ariens, donne la clé de la contradiction entre la défense édictée en 1080 et les autorisations données par Jean VIII et quelques autres papes.

ne pouvons aucunement accueillir favorablement cette pétition. Quand on a réfléchi souvent à cette chose, il apparaît que ce n'est pas sans raison s'il a plu à Dieu tout-puissant que l'Écriture sainte restât occulte dans certains lieux, de peur que, si elle était découverte clairement à tous, elle ne fut peut-être dépréciée, ou exposée au mépris, ou que, mal comprise par les esprits médiocres, elle n'induisît en erreur. Si quelques hommes religieux ont toléré patiemment ou laissé sans le corriger ce que le peuple demandait dans sa simplicité, ce n'est pas une raison suffisante. En effet, l'Église primitive a tenu d'abord beaucoup de choses cachées qui, après l'affermissement du christianisme et l'accroissement de la religion, ont été corrigées plus tard à la suite d'un examen approfondi. Donc, par l'autorité du bienheureux Pierre, nous défendons de faire ce qui est imprudemment sollicité par les vôtres et, pour l'honneur de Dieu tout-puissant, nous t'ordonnons de résister de toutes tes forces à cette vaine témérité. »

Bien que Vratislav se fût prononcé pour l'empereur Henri IV contre Grégoire VII, il n'introduisit pas la langue slavonne dans ses États. Il ne toucha pas non plus à l'état de choses exis-

tant dans le monastère de Sazava, état de choses contre lequel il ne semble pas que le Pape se soit particulièrement prononcé, puisqu'il n'en fait pas mention dans sa lettre qui paraît se rapporter au plan d'une innovation de caractère général.

L'établissement devait, d'ailleurs, succomber sous ses propres fautes. Emmeramme eut pour successeur Bozetech. Le nouvel abbé savait peindre joliment, sculpter le bois et la pierre, travailler parfaitement l'os au tour. C'était un homme d'une grande faconde, d'une mémoire vive, mais avide de gloire populaire, présomptueux, irascible, livré quelque peu aux vices. Ce fut lui, dit le chroniqueur, qui décora glorieusement le monastère tel qu'on le voyait encore de son temps. Des dissentiments éclatèrent entre l'abbé et quelques-uns des moines. Bozetech ne sut pas faire respecter son autorité : il s'attira aussi la colère de son évêque en se substituant à lui pour le couronnement du roi. L'évêque l'envoya en pèlerinage à Rome. Excité par les moines eux-mêmes, Bracislas, successeur de Vratislav, expulsa de Sazava Bozetech et ses religieux avec lui. Un abbé latin fut installé et le service en langue slavonne supprimé. « Les

moines de Bozetech, dit la chronique, errèrent en vagabonds dans des lieux incertains : quelques-uns se repentant du fond du cœur, furent à peine reçus dans leur propre asile et ils y finirent leurs jours bons à rien : les livres écrits dans leur langue avaient été détruits et ne furent plus jamais lus en ce lieu ! »

Il paraîtrait, d'après ce qui précède, que les disciples dégénérés de saint Procope étaient devenus ignorants du latin. La discorde avait détruit leur société : leur ignorance les rendait inutiles partout. La plupart des moines ainsi dispersés se réfugièrent dans des couvents de la Hongrie septentrionale.

Au monastère de Sazava et à son saint fondateur il se rattache un souvenir français. Nos rois prêtaient serment sur un évangéliaire dont la première partie est écrite en caractères gréco-slaves et la seconde en caractères glagolitiques. Le manuscrit se termine par la mention suivante, rédigée en langue tchèque vulgaire et écrite en caractères glagolitiques :

« Année de Notre-Seigneur 1395. Ces évangiles et épîtres qui sont écrits en langue slavonne (*slavonica lingua*) doivent être chantés quand l'abbé célèbre la messe en mitre. La partie

de ce livre, qui est à la manière russe (le caractère gréco-slave), l'abbé saint Procope l'a écrite de sa propre main. Et ce texte russe, le défunt Charles IV, empereur des Romains, l'a offert à ce monastère pour sa gloire et en l'honneur de saint Jérôme et de saint Procope. Seigneur, daignez lui donner le repos éternel. Ainsi soit-il. »

Ce n'est pas le lieu de discuter si la première partie de l'Évangéliaire de Reims a été réellement écrite par saint Procope, ce qui en ferait le plus ancien manuscrit en caractères gréco-slaves. Le monastère, à qui le don a été fait, est celui d'Emmaüs et le donateur est le prince dont nous avons maintenant à parler.

Emmaüs.

Une refloraison glagolitique eut lieu dans le même pays deux siècles après la chute de Sazava. Charles de Luxembourg, fils d'une princesse bohême, montra un grand amour pour la littérature indigène. La famille de Luxembourg était particulièrement liée avec la dynastie régnante de France : le roi Jean l'aveugle, qui se fit tuer à la bataille de Crécy, était le père de Charles. Celui-ci avait connu, en France, Pierre Roger

qui devint pape à Avignon sous le nom de Clément VI. Charles n'était encore que margrave de Moravie lorsqu'il eut l'idée de fonder une institution analogue à celle de Sazava. En 1346, il en écrivit à Clément VI. Il est intéressant, pour l'histoire religieuse de la Bohême, de rapporter ici la lettre même de ce pape, dont Pétrarque a loué la science : on y trouvera rappelés les motifs de la demande du margrave Charles. La lettre, qui porte la date du 9 mai 1346, est adressée à Arnest, archevêque de Prague (1) : « Clément, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à notre vénérable frère l'archevêque de Prague, salut et bénédiction apostolique. Notre cher fils, le noble personnage, Charles, margrave de Moravie, nous a mandé que, dans la Slavonie et d'autres contrées où l'on se sert d'une langue slave (peut-être la Croatie et la Dalmatie), la messe et les heures canoniques sont lues et même chantées à la louange de Dieu dans la langue vulgaire d'après la permission et l'indult du siège apostolique; que dans beaucoup de monastères et localités des moines noirs de Saint-Benoit et des autres

1. Ginzel. *Codex*, page 92.

ordres, conservant dans ces contrées une telle habitude (*ritum*) jusqu'aujourd'hui d'après une ancienne coutume, ont été, par l'effet des agitations et des guerres de ce pays, détruits et réduits à rien. Par suite de cette circonstance, les moines et les frères des monastères et localités susdits ne pouvant rien faire pour le service de Dieu et des chrétiens, ni même garder utilement ces monastères et localités, restent errants : c'est pourquoi le culte divin diminue avec la foi chrétienne dans ces contrées.

« Il était indiqué, en outre, que, dans les confins et autour des contrées du royaume de Bohême, où l'on se sert de la même langue vulgaire, il y a beaucoup de schismatiques et d'infidèles qui, lorsque la sainte Écriture leur est récitée, exposée ou prêchée en latin, ne veulent pas la comprendre et ne peuvent pas être convertis facilement à la foi chrétienne. Il paraît certain que les dits moines et frères prêcheurs pour le peuple, ayant le même usage (*ritum*), dans ce royaume et dans les confins, seraient utiles et sont nécessaires pour la gloire de Dieu et pour l'accroissement de la foi chrétienne. Le même margrave nous a supplié humblement de daigner, par une grâce spéciale, accorder à ces

frères et religieux la permission de choisir, dans le royaume de Bohême et dans les susdits confins et à l'entour, des localités où ils puissent rester, exposer et prêcher la parole de Dieu et célébrer la messe selon le rite (*ritum*) et l'habitude de ces contrées. Nous donc n'ayant reçu à ce sujet aucun avis de Ta Fraternité, en qui nous avons pleine confiance dans le Seigneur, Nous te disons par notre autorité d'accorder à ces moines ou frères dits de Saint-Benoit, ou d'un autre ordre approuvé par le Saint Siège, la faculté libre et entière de prendre un lieu, mais un seul dans le dit royaume ou les confins, dans lequel ils puissent observer le dit rite approuvé, cependant, par le Saint Siège demeurant toujours, sauf le droit de l'église paroissiale du lieu que ces moines ou frères auront choisi et le droit de tout autre tiers. »

En conséquence, Charles IV, devenu empereur des Romains et roi de Bohême, institua, par un décret du 21 novembre 1347, dans la nouvelle Prague, le monastère qui fut appelé Emmaüs. Le prince indique que les offices divins seront célébrés en langue slave, « à cause, dit-il, de la révérence et de la mémoire du très glorieux confesseur le bienheureux Jérôme, le

strydonien, le docteur éminent, l'interprète distingué de la sainte Écriture qui l'a traduite de l'hébreu dans la langue latine et dans une langue slave de laquelle l'idiome slave de notre royaume de Bohême a pris primordialement son origine et procède. » Plus loin, l'empereur roi revient encore au souvenir de saint Jérôme intimement lié à la tradition religieuse des Slaves glagolites. Il destina l'église paroissiale des saints Come et Damien à être convertie en monastère et il invita l'archevêque de Prague à y instituer « un abbé et des frères qui, sous la règle et la coutume régulière de Saint-Benoit... puissent, en servant Dieu, célébrer l'office divin nocturne et diurne en langue slave à cause de la mémoire et du respect de ce bienheureux Jérôme, afin que, dans ce royaume, comme au milieu de sa nation et dans sa patrie, le saint soit glorifié perpétuellement et sa mémoire perpétuellement célébrée. » Après la sainte Vierge et saint Jérôme, il déclare élever son couvent en l'honneur des glorieux Cyrille, Méthode, Adalbert, Procope, patrons du royaume de Bohême.

« Mais les choses spirituelles, ajoute-t-il, ne peuvent pas subsister longtemps sans les temporelles. » Suit l'énumération des biens attribués

à la fondation : il en fait don afin que l'abbé et les moines actuels et leurs successeurs intercèdent pour lui, pour Blanche, sa très chère épouse, pour ses enfants, pour ses prédécesseurs et ses successeurs sur le trône de Bohême et pour l'état heureux de ce royaume. Celui de ses successeurs qui, au lieu de conserver et même d'augmenter sa fondation, y porterait atteinte, qu'il encourre la malédiction de Dieu, le père tout-puissant, des bienheureux Jérôme, Cyrille, Méthode, Adalbert, Procope, et qu'il se sente frappé des plaies écrites dans le livre de Dieu. »

On voit qu'il y a là une œuvre de foi et d'amour. On sent le chrétien, l'empereur, le roi de Bohême. Le souffle de Cyrille a passé par là ; le successeur d'Adrien II ne s'y était pas trompé.

Pour remplir le couvent d'Emmaüs, on fit venir des Bénédictins de la Dalmatie, par conséquent des religieux de rite romain (1). Malheureusement cette institution fut troublée par l'explosion du hussitisme, qui fit dévier vers

1. « Il n'y avait dans cette institution de Charles IV aucune trace de *l'orthodoxie*. Autrement le pape n'aurait pas donné sa permission et sa bénédiction. » (Vladan Dgeorgevitch, *Huss et les pays hussites*, dans le tome IX du *Glasnik*. Belgrade, 1869.)

une voie sans issue la tradition religieuse de Procope et de Charles IV.

Les Hussites.

Il n'entre pas dans notre plan de raconter l'histoire des hussites. Ce récit ne se rattacherait pas au sujet plus que le protestantisme, par exemple, et il aurait même peu d'intérêt au point de vue de la religion, car le hussitisme a été essentiellement une affaire politique d'une partie des Bohêmes ou Tchèques. Jean Huss, quelle qu'ait été l'ardeur de son sentiment religieux, n'a pas eu le temps de formuler un dogme ni de jeter même des bases pour la fondation d'une Église proprement dite. Son action fut un système d'opposition vague qui laissait le champ libre à toutes les rêveries religieuses, sociales ou politiques et qui a engendré un véritable chaos. Sa plus grande erreur est, comme dit Lenfant, « d'avoir enseigné que l'Église romaine n'est point la mère et le chef de l'Église universelle, que le Pape et les cardinaux ne sont point essentiels à l'Église et qu'elle pourrait bien s'en passer (1). »

1. *Histoire du Concile de Constance*, tome Ier, p. 414.

Ce qui occasionna le soulèvement, ce fut un cri de vengeance contre ceux qui avaient condamné Jean Huss et Jérôme de Prague. En prenant aussitôt le caractère d'une opposition strictement bohême, le hussitisme était sans force de propagande au dehors et sans action sur les amis comme sur les ennemis. Même dans le sein de la société bohême, la fondation des *tabors* isolait les habitants et les opposait les uns aux autres. Il y eut des espèces de villes mobiles luttant contre les villes fixes qui avaient conservé des intérêts séparés et l'amour de la paix. Lorsqu'on voulut formuler définitivement le hussitisme, on s'arrêta à l'*utraquisme*, c'est-à-dire à la communion sous les deux espèces, résultat mesquin d'une si grande agitation et qui n'aurait peut-être pas élevé une barrière infranchissable entre ses adeptes et les catholiques, puisque Rome accepte ce rite et en recommande même le maintien là où il est établi *ab antiquo* (1), Ce fut, en résumé, un mouvement sans profondeur et sans

424, citée par Hilferding dans *Huss et ses rapports avec l'Eglise orthodoxe*. Saint-Pétersbourg, 1871.

1. Consulter *Documents relatifs aux Églises de l'Orient, et à leurs rapports avec Rome*. 3° édition, Paris, Challamel, 1885.

avenir au point de vue religieux ; le temps seul l'a usé.

Le mouvement hussite est-il à rattacher, par un lien quelconque, à la mission de saint Cyrille et de saint Méthode ? Le célèbre historien de la Bohême est très explicite pour le nier. « Ce que des écrivains postérieurs, dit Palacky, ont avancé à propos de la conservation probable en Bohême pendant des siècles, des doctrines de l'Église grecque slave, nous paraît manquer, à la vérité, de fondement. Il ne nous a pas été possible d'en découvrir aucune trace. » Hilferding combat cette opinion de Palacky. Selon lui, les grands et la noblesse auraient seuls accepté au xe siècle l'union avec le Pape et le rite romain. Le peuple aurait conservé un goût pour l'Église grecque et Jean Huss aurait été l'un des initiés de cette tendance. Il mentionne également le voyage de Jérôme de Prague dans les pays séparés de Rome et suivant le rite grec. Non seulement cette opinion a le défaut d'être en contradiction avec celle de Palacky, mais elle pèche par la base, puisque saint Cyrille et saint Méthode étaient en communion avec Rome et suivaient le rite romain. Ce qui a pu rester, et nous l'avons indiqué en commençant, c'est

dans certaines parties de l'État bohême et dans les contrées limitrophes, le goût de la célébration des offices en langue slavonne, ce qui n'était pas condamné à Rome d'une manière principielle et permanente (1).

A côté de la prétendue initiation de Jean Huss à une tendance grecque contre Rome, il faut ranger, parmi les suppositions chimériques l'idée qu'on lui a prêtée d'une fédération des Slaves. Qu'à la suite du voyage de Jérôme, il ait envisagé la perspective d'une entente avec les orthodoxes schismatiques contre l'Église catholique comme il l'eut fait avec tout autre ennemi de Rome et qu'il en ait parlé avec Pierre de Mladanowitz, il n'y a là rien d'absolument improbable, mais c'est une pure hypothèse, et qui ne paraît avoir aucun lien direct avec ce qui s'est passé depuis sous l'empire des circonstances qui n'étaient pas encore nées avant 1415. Les ultraquistes de Prague vivaient en bonne relations avec les moines slavisants d'Emmaüs ; mais aussi longtemps que les disciples de Huss espérèrent réformer à leur exemple toute l'Église

1. Voir aussi sur cette question l'article déjà cité de Vladan Dgeorgevitch dans le tome IX du *Glasnik*. Il cite les opinions d'Elaguine et de Novikor.

occidentale, ils n'eurent pas l'idée de se rapprocher de l'Église de Constantinople. On trouve, pour la première fois cette visée dans une allocution prononcée à Rome par les députés bohêmes le 25 mai 1447 : « Si les Bohêmes sont repoussés par l'Église romaine, avaient-ils dit, il ne leur restera qu'à rompre toute relation avec Rome et à tourner leurs regards d'un autre côté. » L'autre côté, c'était évidemment l'Église de Constantinople, à qui il fallait s'adresser pour obtenir les évêques que Rome refusait. Mais quelles étaient les dispositions des Grecs ?

Pendant longtemps, et ils auraient dû continuer pour rester logiques, les Grecs regardèrent les Bohêmes comme dangereux à titre d'hérétiques et de révolutionnaires. Aussi en 1431, lorsque les pères du concile de Bâle s'avisèrent de placer les Orientaux sur le même rang que les hussites, les Grecs s'en plaignirent-ils comme d'une insulte grave. C'était, du reste, le moment où ils préparaient eux-mêmes leur union avec Rome ; mais après le concile de Florence et les progrès des Turcs, les Grecs commencèrent à revenir de cette répulsion et à louer les Bohêmes par éloignement de Rome. Comme on le voit, les circonstances favorisaient de chaque côté un

rapprochement qui devait sembler d'abord impossible.

L'historien de la Bohême n'a pas découvert la trace des premiers pourparlers; mais il attribue l'idée du rapprochement à cette fraction des Calixtins qui avait son consistoire dans le monastère slave d'Emmaüs. Les controversistes protestants, au contraire, s'accordent généralement à considérer les Grecs comme auteurs des premières démarches, et ils leur en font honneur dans les écrits consacrés à l'apologie des tentatives ultérieures de rapprochement entre l'Église de Constantinople et les luthériens.

« L'Église grecque, dit Hottinger, est digne de louange de s'être montrée disposée à offrir aux hussites un témoignage de fraternité..... En 1451, Nicomède Macaire, évêque de Constantinople, ayant appris que les hussites s'occupaient d'une réforme, non seulement il approuva ce grand effort; mais il leur montra la voie pour arriver à une entente. » Cette manière de voir concorde mieux avec les documents connus de la négociation.

Voici la teneur d'un message que l'Église grecque de Constantinople adressa aux Bohêmes, en 1452, pour les engager à s'unir à elle :

« La sainte Église de Constantinople, mère et institutrice de tous les orthodoxes, aux vénérables frères et fils bien-aimés dans Jésus-Christ, du peuple bohême; à l'illustre commune de Prague, aux très nobles et vaillants princes, voïévodes, seigneurs et chevaliers; aux très vénérables prêtres, docteurs, maîtres et supérieurs de l'Église, ainsi qu'aux bourgeois et fonctionnaires et à tous les croyants orthodoxes en Jésus-Christ, qui auront cet écrit sous leurs yeux, salut au nom du fils de la bienheureuse Vierge et que le fruit spirituel s'accroisse pour eux au centuple !

« La sainte Épouse du Bien-Aimé céleste, qui est le chef de l'Église universelle, ne connaît pas de plus grande joie que d'apprendre que ses enfants marchent dans les sentiers de la vérité. Puisque, avec grande satisfaction et comme un gage de la fructification future, l'accroissement et le développement de ceux qui souffrent bien en témoignagne de la vérité, sont parvenus à l'oreille de la Mère bienveillante et que nous avons appris avec plus de certitude, particulièrement par votre frère, fils de Notre Église, Constantin Angélicus (1), porteur de la présente

1. Quel était ce personnage ?

lettre, docteur et prêtre vénérable, que, n'attribuant aucune valeur aux innovations que beaucoup de gens introduisent, contraires à l'Église du Christ, que vous tenez fermement aux bases de la foi, qui nous ont été transmises par Notre-Seigneur et ses disciples, la sainte Église a décidé de vous écrire et de vous exhorter à l'union avec elle, non pas à une union semblable à cette fausse union de Florence, dépourvue de tout sens droit et vrai, et qui mérite plutôt d'être appelée une scission (c'est pourquoi nous la repoussons et annulons); mais sur une base inaltérable et immuable, la seule base sur laquelle nous pouvons nous réunir réellement et en toute sécurité. Car l'Église de Jésus-Christ ne doute point, après ce qu'elle vient d'apprendre avec joie sur votre compte, que vous, qui vous opposez aux dangereuses innovations romaines, vous ne soyez d'accord en tout avec nous sur la base de l'Écriture sainte, le vrai juge. Nous avions conçu tout d'abord, d'après les renseignements qui nous étaient parvenus à votre sujet, le soupçon qu'au lieu de résister aux innovations romaines, vous étiez plutôt réfractaires, dans la plupart des cas, aux vieilles traditions de l'Église universelle des chrétiens, mais nous avons ré-

cemment acquis la conviction que vous êtes tout à fait renaissants pour ainsi dire, et que vous vous réunissez à la religion commune des chrétiens et à la vraie profession de foi; enfin que vous n'abandonnez pas votre Mère, mais que, brûlant d'amour pour cette vraie Mère, vous soupirez et travaillez pour elle. C'est ce qui nous a apparu clairement par la présence de ce prêtre dévoué qui nous a entretenus de tous les détails relatifs à vos affaires. De plus, il nous a donné sa propre profession, qui a été reçue entièrement par cette sainte Mère et, à notre tour, nous lui avons exposé la doctrine orthodoxe, à laquelle doivent adhérer tous ceux qui veulent être sauvés, et qu'il rapportera à votre Charité. Aussi, très chers frères et fils, s'il est de ces choses comme nous l'entendons et espérons, hâtez votre union avec nous. Car avec qui pourrez-vous être plus fortement excités et fortifiés contre les tentations que dans le sein de la vraie Mère et dans la citadelle du vrai salut? Où pourrez-vous plus avantageusement vous rafraîchir que là où s'ouvre la source des eaux vivantes? Donc, vous tous qui êtes altérés, venez aux eaux : venez et acquérez gratuitement le vin de la joie honnête et le lait de ses mamelles de consola-

tion. Nous espérons en Dieu que vous êtes tout à fait d'accord avec nous. Ensuite avec un soin extrême et un amour particulier, nous vous pourvoirons de pasteurs spirituels qui assument le soin de vos âmes, qui vous repaissent de la parole de vérité et qui vous charment par l'exemple de leur vie. Au sujet des rites de votre Église, nous voulons, suivant le précepte de l'Apôtre, nous mettre d'accord avec vous, dans les choses qui proviennent d'une bonne source et d'une intention pure et dont l'acceptation tournera à votre édification et à l'honneur de cette sainte Mère, pourvu que ce ne soit pas contraire à notre communion, à elle et à l'obéissance qui lui est due. En effet par la diversité de ces usages, il ne sera pas difficile de régler les choses avec de la bonne volonté et du jugement. »

Le patriarcat de Constantinople étant alors vacant, ce message fut signé, au nom de toute l'Église grecque, par trois métropolitains : Macaire de Nicomédie, Ignace de Ternovo, Joseph Acace de Philippopolis, ainsi que par trois clercs, Sylvestre Scyropoulo, Théodore Agallianus, Gennadius. Ce dernier ne tarda pas à être élu patriarche (1)

1. L'original grec de ce document a été publié avec

Le 29 septembre 1452, le consistoire utraquiste de Prague fit au message grec une réponse qui fut adressée à l'empereur Constantin Paléologue et au patriarche Gennadius. L'historien Palacky reproche à cette réponse d'être à la fois trop humble et trop vaine. Le consistoire disait :

« En Bohême, la simonie, l'inaction et l'orgueil étaient, parmi les ecclésiastiques, des choses inconnues ; et le peuple détestait tous les artifices de l'Antéchrist. Aussi, lorsque, plein de colère, il tomba sur nous, fit brûler nos frères et déchaîna de nombreuses armées pour nous asservir, ce fut Dieu, lui-même, qui combattit pour nous et repoussa l'ennemi loin de nos frontières. Aujourd'hui même, nous avons une nouvelle preuve de son inépuisable grâce, puisque nous venons de recevoir votre lettre conçue dans l'amour chrétien, dont vous nous gratifiez par l'intermédiaire de Constantin Angélicus. Rendant grâce au Seigneur, à qui il a plu de nous réjouir, sans aucun mérite de notre part, d'un don aussi précieux et provenant d'aussi loin,

une traduction latine du temps et une traduction en russe par Hilferding à la page 46 de *Huss dans ses rapports avec l'Eglise orthodoxe*. Saint-Pétersbourg, 1871.

nous avons prié instamment le vénérable prêtre Constantin, lorsqu'il se disposait à retourner auprès de vous, de rapporter exactement tout ce que, pleins de confiance dans sa loyauté et probité, nous avions déposé au fond de son cœur. Et nous sollicitons de vous votre grâce et votre amour, tout en vous assurant qu'il en sortira gloire pour notre Seigneur et, pour l'Église chrétienne universelle, honneur et profit. »

L'année suivante, les Turcs s'emparaient de Constantinople. La négociation tomba.

Les utraquistes finirent par chasser les moines d'Emmaüs et substituèrent le bohême moderne à la langue slavonne de saint Cyrille, comme ils avaient remplacé l'esprit chrétien par un vain formalisme de sectaire (1).

En 1593, le couvent d'Emmaüs fut restauré et l'on y installa des moines indigènes célébrant en slavon ; mais ils furent renvoyés après 1620. En 1635, on les remplaça par des moines espagnols du couvent bénédictin de Montserrat.

1. M. E. Denis (*Huss et la guerre des Hussites,* Paris, Leroux) a bien jugé l'utraquisme, page 461. — Je regrette de ne pas partager plusieurs de ses autres appréciations.

III

LES GLAGOLITES EN DALMATIE

Saint Cyrille et saint Méthode ont-ils évangélisé eux-mêmes ces contrées? Le mémoire rédigé par des évêques allemands contre saint Méthode dit bien qu'un certain Slave, nommé Méthode, était venu de l'Istrie et de la Dalmatie, mais la prédication directe de l'un ou de l'autre des deux frères dans ces contrées n'est pas établie historiquement. Ce qui paraît certain, c'est que leurs institutions furent introduites dès le IXe siècle en Dalmatie et au nord de l'Adriatique. Elles ne tardèrent pas à y être attaquées par les Italiens, comme elles l'étaient en même temps en Moravie par les Allemands.

Il est probable que sur la côte orientale de la mer Adriatique, il y avait déjà beaucoup d'Italiens et d'italianisés et que le haut clergé était choisi parmi eux. Ce clergé devenait naturelle-

14.

ment hostile à des institutions liturgiques dont la langue et l'écriture lui rendaient l'accès très difficile et dont la source lui était au moins indifférente.

Au commencement du xe siècle, les évêques de la province de Spalatro avaient décidé de ne plus ordonner de Slaves comme prêtres. Alors Grégoire, évêque de Nona, ordonna plusieurs de ces Slaves, bien qu'ils ne fussent pas de son diocèse. De là une querelle qui fut portée à Rome. La réponse du Pape Jean X montre que quarante ans après la mort du saint, le souvenir de Méthode était oublié à Rome. Par une lettre écrite vers 925, le Pape annonce à l'archevêque de Salone qu'il envoie deux légats. « Nous vous exhortons, en vous joignant à eux, à corriger résolûment toute chose sur la terre slave ; qu'on remplisse sur la terre des Slaves le ministère du sacrifice suivant les usages de l'Église romaine, c'est-à-dire en langue latine, et non pas dans une langue étrangère. »

Le Pape écrivait en même temps à Tamislav, roi des Croates, à Michel, duc de Zachulme (Herzégovine), à l'archevêque de Salone, à tous les joupans, à tous les prêtres et à tout le peuple dans la Sclavonie et la Dalmatie : « Nous vous

exhortons, fils très chéris, à offrir à Dieu vos jeunes enfants dès le berceau dans l'étude des lettres. » On conclut de ce passage et d'autres indices que la langue látine devait alors, comme aujourd'hui, être fort négligée parmi les glagolites. Le Pape ajoute : « Quel est le fils particulier de l'Église romaine, comme vous l'êtes, qui peut se plaire à offrir le sacrifice à Dieu, dans une langue barbare, c'est-à-dire la langue slavonne ? » Je ferai remarquer encore une fois qu'il s'agit toujours de la langue et non du rite.

Dans le concile provincial, tenu à Spalatro, sous la présidence des légats, il fut décidé (1) « qu'aucun évêque de notre province n'ose ordonner à quelque degré un homme ne parlant que le slave ; ceux qui sont déjà ordonnés pourront continuer à servir Dieu comme clercs ou moines. Qu'aucun évêque ne permette qu'on célèbre la messe en slave, si ce n'est en cas qu'il n'y ait pas de prêtre pouvant célébrer en latin, et encore après en avoir obtenu l'autorisation spéciale du pontife romain. »

La minorité des évêques protesta contre cette décision. Grégoire, évêque de Nona, en signala

1. Voyez Ginzel, appendice, p. 76-77.

les dangers au Pape et se prévalut de l'autorisation accordée autrefois par Jean VIII. Nous allons voir encore le souverain pontificat montrer autant de prudence que du temps de Méthode. En effet, Jean X suspendit l'exécution du sixième canon de Spalatro, afin, dit-il à l'archevêque de Spalatro, qu'en notre présence, toi ou un de tes suffragants étant venu avec Grégoire, vous nous montriez tout en ordre. De cette manière, marchant dans la voie de la justice, nous serons en mesure de définir entre vous ce qui est droit.

On ne connaît pas l'issue de cet appel; mais il paraît certain que Grégoire gagna sa cause auprès de Jean X, comme saint Méthode auprès de Jean VIII, puisque la langue slavonne fut maintenue dans le culte public en Dalmatie et en Croatie.

Les attaques recommencèrent sous le pontificat d'Alexandre II, c'est-à-dire de 1061 à 1073. Ici apparaît le danger des erreurs historiques. On croyait alors généralement que les Slaves étaient d'anciens Goths, c'est-à-dire ariens. Un écrivain de cette époque disait : *Gothas quos Slavonos nuncupant, atque ideo Slavonos et Gothas eamdem esse nationem*. Or, voici ce qui arriva d'a-

près le récit de Thomas, archidiacre de Spalatro, que je traduis presque littéralement (1).

Du temps d'Alexandre II, un synode de tous les prélats de la Dalmatie et de la Croatie ſut tenu solennellement par le cardinal-évêque Maynard. Il y fut porté ce statut : Que personne n'ait la prétention de célébrer les divins mystères, en langue slave, mais seulement en latin ou en grec, et que personne de cette langue ne soit promu aux ordres sacrés. Ils disaient en effet, continue Thomas, que les lettres *gothiques* avaient été inventées par un certain Méthode, hérétique, qui avait écrit en langue slave beaucoup de choses contre la règle de la ſoi catholique et que, pour cela, il avait été frappé de mort subite par la justice divine. Enfin, quand ce statut eut été promulgué par la sentence synodale et confirmé par l'autorité apostolique, tous les prêtres des Slaves furent en proie à un grand chagrin, car toutes leurs églises furent fermées et eux-mêmes furent privés (se turent, *siluerunt*), des offices accoutumés.

Cyrille et son frère, qui avaient rapporté les

1. Ce texte et ceux qui précèdent ou qui suivent se trouvent *in extenso* dans le *Codex* de Ginzel.

reliques de saint Clément, étaient-ils donc si oubliés à Rome qu'on ait pu y considérer Méthode, le glorieux apôtre de la Moravie, comme un obscur hérésiarque goth mort de male mort sur les bords de l'Adriatique?

L'archidiacre de Spalatro raconte qu'Alexandre II répondait aussi à ceux qui le sollicitaient en faveur du glagol : « Sachez, mes enfants, que ce que les Goths demandent, je me rappelle en avoir souvent entendu bien parler; mais, à cause des Ariens inventeurs de cette littérature, je n'ose pas, non plus que mes prédécesseurs, donner aux Slaves la permission de célébrer les choses divines dans leur langue. »

La Dalmatie était depuis 997 sous la domination de la république de Venise qui fit exécuter la décision du concile de Spalatro. La liturgie romaine en langue slavonne fut alors exclue de cette province; mais elle fut maintenue dans la Croatie maritime et intérieure et peut-être en Esclavonie. Du reste, dans toutes ces parties de l'ancienne Illyrie, les documents religieux et judiciaires ont continué presque jusqu'à nos jours à être écrits en caractères glagolitiques.

La défense romaine ne fut pas de longue durée : en 1248, le glagol obtint de nouveau une

position légale dans l'Église d'Orient, mais sous le couvert d'une autre erreur historique. On sait que saint Jérôme était de Stridon, ville située sur les confins de la Pannonie et de l'Illyrie. Un passage mal interprété de ses œuvres a fait supposer qu'il avait traduit les Écritures en slave (1). De là à inventer l'alphabet particulier et la traduction faite en cette langue, il n'y a pas loin et il ne faut pas même supposer nécessairement une supercherie dans le fait de l'attribution du glagol à saint Jérôme. Sur la prière d'un évêque croate de Segne (Zeng), qui demandait l'approbation formelle d'une vieille coutume de son diocèse, le Pape, qui se trouvait alors réfugié en France, le savant Innocent IV, qu'on appela *le père du droit*, répondit : « Ta pétition

1. Le passage qui prêtait à une fausse interprétation est tiré de la lettre à Sophronius : « Nec hoc quod prædecessores meos mordeam, aut quisquam his arbitres detrahendum quorum translationem diligentissime emendatam *olim meæ linguæ hominibus dederim.* » On ne faisait pas attention à d'autres passages de saint Jérôme où il appelle souvent les Romains les gens de sa langue, comme par exemple dans sa préface de l'*Histoire ecclésiastique d'Eusèbe :* « Laudavi Eusebium in ecclesiastica historia, in digestione temporum, in descriptione terræ, *et hæc ipsa opuscula in latinum vertens meæ linguæ hominibus dedi.* » La même expression se trouve aussi dans la préface de Josué et dans celle des douze prophètes.

contenait qu'il y a en Sclavonie une écriture spéciale que les clercs de ce pays affirment tenir du bienheureux Jérôme et dont ils se servent en célébrant les offices divins. Considérant que le langage est soumis à la chose et non la chose au langage, nous t'accordons, par l'autorité des présentes, l'autorisation demandée pour les contrées où c'est la coutume d'observer ces choses et à condition que le sens ne soit pas altéré par la diversité de la lettre. » A Lyon, le 14 des kalendes d'avril 1248.

De même que les Slaves du XIe siècle n'avaient pas été en mesure de prouver qu'ils ne descendent pas des Goths, la cour romaine ne pouvait pas démontrer, au XIIIe siècle, que saint Jérôme n'est pas l'inventeur des lettres glagolitiques. Ce qu'une erreur historique avait aboli, une autre erreur le rétablit.

Il y eut encore après cette décision d'Innocent IV, des tentatives contre l'emploi de la langue slavonne : telle fut, par exemple, la décision prise en 1596 par le concile de la province d'Aquilée : « Il serait à désirer que, par la diligence des évêques illyriens, on introduisît l'usage du bréviaire romain, du missel romain et le rituel des sacrements, ce qui ne serait pas difficile à

leur piété et à leur prudence s'ils exerçaient insensiblement et poussaient avec soin à cette œuvre pieuse les plus jeunes clercs et les élèves des séminaires les plus instruits et les plus intelligents. » Mais, ajoute l'historien Assemani, après avoir rapporté ce qui précède, « ni les Dalmates, ni les pontifes romains ne secondèrent les désirs du patriarche d'Aquilée. » Nous le verrons en parlant de la revision des livres.

J'ai raconté ce qu'était devenu le glagol dans la Croatie, et quelles avaient été ses destinées dans les provinces dalmates. Il reste à parler d'un autre État dont le nom est certainement inconnu des personnes qui n'ont pas fait de cette partie de l'Europe une étude spéciale et assez attentive. La république de Politza mérite une mention particulière dans cette histoire, parce qu'elle a été une sorte de théocratie glagolitique (1). Voici quelques détails :

Il y eut souvent en Bosnie, pendant le moyen âge, des révoltes des paysans contre leurs sei-

1. Voir Neugebauer, *Die Sud-Slaven und deren Lændern.*

gneurs. Au XIIIe siècle principalement, les rois de Hongrie étaient souvent impuissants à protéger les seigneurs contre la révolte, les paysans contre l'oppression. Des seigneurs, chassés par leurs vassaux, se réfugièrent dans la chaîne appelée Mussor (*Mons aureus*) à l'endroit où la rivière Cettina est forcée par cette montagne de faire un détour avant de se jeter dans la mer Adriatique auprès d'Almissa. Ils y formèrent un État qui resta indépendant sous la protection de la puissante Venise. La république de Politza était composée de douze paroisses en quatre villages, et ne compta jamais que quelques milliers d'habitants. La capitale était à Gatta, auprès de laquelle se trouve une vallée entourée de douze rochers représentant les douze paroisses. Chacun avait ainsi sa place assignée dans les réunions générales.

Chaque commune se rassemblait sur son territoire, le jour de Saint-Georges, pour élire le mali-knèze (petit chef). Le curé de la paroisse préside la séance ; il place à terre deux manteaux ; l'un représente l'ancien mali-knèze, et l'autre le candidat que le curé propose. Chacun des chefs de famille jette une pierre sur l'un ou l'autre manteau. Celui qui a obtenu le plus de pierres

est proclamé mali-knèse. S'il y a égalité, le curé décide l'élection en jetant sa pierre.

Après cette nomination, les douze paroisses se rendent processionnellement dans la vallée aux rochers, avec leur mali-knèze et leur curé en tête. Là se trouvent réunis les dignitaires de la république : le veliki-knèse (grand chef), le voïèvode ou chef de la force armée, le tchauch ou chancelier, l'archiprêtre de Gatta et le doyen. Les anciens dignitaires rendent compte de leur gestion; ils remettent aux mains de l'archiprêtre les sceaux de l'État et la caisse. On procède ensuite à l'élection des nouveaux dignitaires. Chacun des mali-knèzes jette une pierre sur un manteau, ou pour maintenir les anciens ou pour accepter ceux que l'archiprêtre a proposés. Le lendemain on plante devant la maison du veliki-knèze le plus grand peuplier qu'on ait pu trouver dans le pays. C'est le commencement d'une fête qui dure six jours, après lesquels deux envoyés vont annoncer au doge de Venise que la république de Politza a terminé ses élections.

La religion de cet État a toujours été strictement la catholique romaine. Le service divin était en langue slavonne et les livres écrits en caractères glagolitiques. Le séminaire a été à

Priko près Almissa, jusqu'au moment où Zmajevith, évêque de Zara, fonda un séminaire glagolitique dans cette ville. Plus tard, ce séminaire est devenu latin, mais on y enseigne toujours le glagol.

Le clergé était ignorant. Toute son activité d'esprit était bornée à la lecture du bréviaire et du missel.

Les habitants ont été souvent accusés de relations avec les pirates auxquels ils auraient donné asile dans leurs montagnes; mais aucun vol ne se commettait dans l'intérieur de la république. Les lois ou plutôt la coutume, étaient d'ailleurs très sévères : tout voleur était lapidé dans une réunion générale des paroisses. Aussi l'usage des serrures y était-il inconnu. Les portes restaient ouvertes de jour et de nuit, même quand les maîtres n'y étaient pas.

La nature du terrain n'étant pas favorable aux céréales, les habitants se livraient beaucoup à la culture du tabac. La république de Politza était aussi renommée pour ses fruits, particulièrement pour les cerises. Pendant la moisson, les Politziens, comme les autres montagnards de la Dalmatie, allaient travailler dans les plaines et surtout dans les îles de la Dalmatie. Leur seule

industrie était la fabrication de plats et de cuillers en bois.

Les armes de la république avaient été d'abord l'image de Saint-Luc; mais comme on se moquait des Polizziens à cause du bœuf, ils adoptèrent Saint-Georges. Leur drapeau était le hongrois uni à celui de Venise.

Lorsque le gouvernement autrichien occupa pour la première fois la Dalmatie, il ne fut rien changé au sort du petit État. Le lion de Saint-Marc disparut et l'étendard hongrois resta seul.

En 1807, la malheureuse république se laissa entraîner à aider les Russes qui débarquaient en Dalmatie pour y combattre les Français, Vainqueur des Russes à Klobuk et à Almissa, le général Marmont fit entrer ses troupes sur les terres de Politza. Comme il n'avait pas la moindre idée d'avoir affaire à un État indépendant, dont aucun Français n'avait entendu parler, il traita les Politziens armés comme des rebelles. Quelques mali-knèzes et quelques curés furent fusillés et les villages eurent beaucoup à souffrir. Ainsi périt une ancienne république. En méditant sur cette histoire, j'admirais, dans sa portée philosophique, le scrupule religieux des bramanes indiens qui époussettent un siège avant d'y prendre

place, afin de ne pas s'exposer à donner la mort, sans s'en apercevoir, à un petit être vivant.

Aujourd'hui les Politziens sont de paisibles montagnards. Ils ne veulent pas, comme nobles, être confondus avec les paysans morlaques, lesquels se moquent de cette prétention en accusant leurs voisins d'être adroits et perfides comme des juifs. Les Politziens ont une prédilection pour le costume hongrois et ils portent, comme les Avares, une tresse de cheveux retombant sur le dos.

L'histoire de la revision des livres glagolitiques contient quelques indications intéressantes sur l'état religieux des populations.

Lorsque le concile de Trente eut ordonné la correction des bréviaires et des missels, les anciens textes glagolitiques purent être conservés parce qu'ils avaient été approuvés de Rome et comptaient plus de deux cents ans d'existence; mais une réimpression correcte était nécessaire. Les exemplaires anciens manquaient presque complètement. « Le missel slavon, dit Urbain VIII, concédé autrefois par notre prédé-

cesseur Jean VIII, n'a pas été imprimé depuis près de cent ans (1). Il en résulte que les églises slavonnes ont une telle disette de missels slaves que, dans beaucoup d'endroits, les prêtres ne peuvent pas facilement offrir le saint sacrifice de la messe ni les peuples satisfaire en l'écoutant au précepte de l'Église. Pour obvier à cette disette, nous avons enjoint aux cardinaux de la congrégation de la Propagande de faire apporter de la Dalmatie à Rome le plus grand nombre qu'ils pourraient de missels écrits en langue slavonne et de faire composer par quelques hommes habiles dans cette langue, et d'après les corrections opérées par Pie V et Clément VIII et approuvées en lettres apostoliques, un missel qui soit conforme au romain. »

Il est à faire ressortir que les Papes se réfèrent constamment à Jean VIII, dont l'autorité est dominante en cette matière puisqu'il a été le contemporain et le patron de saint Méthode.

L'édition nouvelle du missel est l'œuvre de

1. Voici les premières éditions imprimées du Missel glagolitique : Venise, 1483 et 1528, Segne, 1507; Fiume, 1531; Venise, 1562. (Voir Assemani, *Kalendaria Ecclesiæ universæ*, IV, 442) et la Chrestomathie de Bercic, page VIII.

Raphaël Levakovitch, originaire de Veglia, franciscain de la stricte observance et archevêque d'Ochrida *in partibus*. Le travail fut promulgué en 1631 par un bref d'Urbain VIII : « Abrogeant, dit-il, l'ancien missel, de notre propre mouvement, science certaine et mûre délibération et par la plénitude de notre pouvoir apostolique, par la teneur des présentes, au risque de notre indignation, sous les peines que nous jugerions opportunes, comme sous les peines édictées dans les lettres de nos prédécesseurs Pie et Clément, nous interdisons complètement et tout à fait l'usage des anciens missels tant imprimés que manuscrits en langue slavonne. » Le Pape ajoute que, huit mois après la promulgation de son bref à Rome, tout prêtre séculier ou régulier, dans les endroits où jusqu'à présent on a employé la langue slavonne, devra se servir du nouveau missel slavon, à moins qu'il ne préfère se servir du latin. Voilà pour le missel (1).

Innocent X s'occupa de la revision du bré-

1. Cette édition fut imprimée avec des caractères envoyés par l'empereur Ferdinand en 1621 et non avec des caractères destinés aux protestants de Tubingue, comme l'a dit Assemani (*Kalendaria* Ecclesiæ universæ IV, 431).

viaire. « Ayant reconnu qu'une revision était nécessaire pour les livres sacrés des nations illyriennes, qui se sont répandues en long comme en large dans l'Europe et qui ont été instruites dans la foi du Christ par les princes mêmes des apôtres Pierre et Paul, livres qui depuis le temps de saint Jérôme, si l'on s'en rapporte à la tradition, mais certainement depuis le pontificat de Jean VIII comme il résulte de sa lettre à ce sujet, sont d'après le rite romain, mais en idiome slavon et écrits en caractère appelés vulgairement de saint Jérôme, suivant les traces de notre prédécesseur Urbain VIII qui a fait imprimer et publier en caractères hiéronymiques et en langue slavonne un missel illyrien corrigé conformément à ses dernières réformes, de l'avis de nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Église romaine préposés à l'affaire de la propagation de la foi dans le monde entier, nous avons ordonné à notre vénérable frère Raphaël, archevêque d'Ochrida ou de la Justiniana Prima, de revoir le bréviaire illyrien imprimé depuis plus de cent ans (1) et de le rédiger en langue slavonne dans la forme

1. Le bréviaire avait été imprimé à Venise en 1562.

du bréviaire romain-latin réformé par notre prédécesseur Urbain VIII. »

Raphaël Levakovitch ne connaissait pas assez bien l'ancien slave pour débarrasser les éditions existantes des serbismes qui s'y étaient glissés par un contact de plusieurs siècles avec la langue vulgaire. La traduction des psaumes dans le bréviaire de Raphaël n'était pas conforme au texte de la Vulgate. L'évêque ruthène de Chelm et Beltz, Méthode Terlecki, se trouvait alors à Rome pour des affaires concernant tous les uniates ruthènes et son diocèse en particulier. Par un décret du 1er septembre 1643, les cardinaux de la Propagande l'invitèrent à reviser la traduction de Raphaël d'après la Vulgate. Il remettait le résultat de son travail dès le 16 du même mois : il avait consulté non seulement les anciens textes venus de la Dalmatie, mais aussi les traductions des psaumes dont se servent les Ruthènes, ce qui donna à sa revision un caractère ruthène.

Le bréviaire fut promulgué le 22 février 1648 par le pape Innocent X.

Nous avons déjà parlé de la décadence des études parmi le clergé glagolite. On en trouvera un témoignage dans la décision suivante

prise par le synode de Spalatro en 1688 : « Comme parmi les trente paroisses rurales de ce diocèse, huit seulement sont de rite latin et les autres appartiennent aux Illyriens; comme par un particulier et très remarquable privilège de notre sainte mère l'Église, ils ont la liturgie sacrée en idiome illyrien, il y a une raison péremptoire pour bien apprendre et enseigner cet idiome. Donc que les clercs connaissent l'abécédaire illyrien (1) et qu'ils soient instruits par des prêtres habiles, lesquels appliquent principalement leurs soins à ce que ces clercs possèdent parfaitement l'illyrien littéral dans lequel le bréviaire et le missel sont écrits. Faute de quoi, qu'ils sachent qu'ils ne seront pas promus aux ordres, car pour les Illyriens, l'idiome illyrien littéraire est aussi indispensable que pour nous le latin. Six prêtres seront députés dans la province de Politza, lesquels observeront, examineront et corrigeront les autres prêtres relativement à la connaissance parfaite du missel et du bréviaire et à l'exercice des fonctions sacrées. »

Le bréviaire fut réimprimé en 1688 et le

1. Le texte dit *azbukvidarium*, c'est une agglutination des noms des premières lettres glagolitiques.

missel en 1706 par les soins de Pastritch, qui reconnaissait lui-même son incapacité d'arriver à une édition plus correcte. Les abus, d'ailleurs, se perpétuaient. En général le peuple des villes, habitué à parler italien, préférait la messe latine; les habitants de Politza et des campagnes étaient attachés aux anciens usages. Des prières en illyrien moderne s'étaient introduites dans l'Église. Le clergé cependant s'appliquait à perfectionner les études glagolitiques. Aussi, dans le diocèse de Parenzo, où il y avait dix-neuf paroisses de cette coutume, le synode de 1733 avait institué sept examinateurs habiles pour la langue illyrienne (1).

Sous le pontificat de Benoît XIV, Vincent Zmajevitch, archevêque de Zara, se plaignit à Rome des abus qu'occasionnait l'ignorance de la langue littéraire et du manque de bons livres. Il recommanda pour une nouvelle revision un prêtre du diocèse de Spalatro nommé Caraman qui, par un long séjour à Saint-Pétersbourg, était devenu familier avec la langue slave de l'Église. Le travail qu'on lui confia fut revisé

1. Assemani, *Kalendaria Ecclesiæ universæ*, t. IV, p. 410.

par quatre censeurs du clergé ruthène et imprimé à Rome en 1741 aux frais de la congrégation de la propagande. Caraman, à la mort de Zmajevitch, fut nommé archevêque de Zara. La revision de Caraman qui porte sur un missel, eut alors un grand succès; on ne s'aperçut pas que, comme Terlecki, il y introduisit beaucoup de ruthénismes.

Quelques années après, le savant Benoît XIV intervint, avec l'autorité que l'auteur de la bulle *Allatæ sunt* a apportée dans toutes les questions orientales, pour prescrire le maintien de la langue glagolitique dans sa pureté. Sa constitution *Ex pastorali munere* est du 15 août 1754. En voici les parties substantielles :

« § 1er. Nous avons appris, par des témoignages dignes de foi que, dans le rite slavo-latin, il s'est glissé beaucoup d'abus contraires aux intentions comme aux prescriptions du siège apostolique par la licence de quelques-uns qui osent dire la messe en y insérant des oraisons et des prières en langue slave vulgaire, ou lire et faire lire par les autres prêtres le commencement de l'évangile selon saint Jean et le psaume *Lavabo* écrits en langue vulgaire et imprimés en caractères latins sans en

avoir aucunement obtenu de nous l'autorisation et l'approbation. Voulant empêcher de s'étendre un abus de cette sorte qui pourrait facilement promiscuer et troubler ce rite; de même que par nos précédentes constitutions *Etsi pastoralem* et *Demandatam cœlitus*, nous avons pourvu abondamment à la conservation et à l'intégrité des rites grecs pour les nations des Italo-Grecs et des Grecs-Melchites; tournant aujourd'hui le même soin de notre sollicitude vers la nation illyrienne, nous voulons, par l'autorité apostolique que nous exerçons, nous prescrivons et nous mandons que tous les ecclésiastiques et prêtres tant séculiers que réguliers de tout ordre ou institut, qui professent le rite slave-latin, soient tenus et doivent, comme il a été observé avec soin pendant plusieurs siècles pour le clergé illyrien, en célébrant l'auguste sacrifice de l'autel, dans les heures canoniques et les autres offices divins, se servir des missels, tables et bréviaires qui ont été imprimés en lettres hiéronymiques avec les caractères de la congrégation de la Propagande ou qui le seront par la suite après les revisions opportunes, les approbations et les autres précautions qui y ont été apportées jusqu'à présent et qui le seront à l'avenir par des hommes savants

particulièrement versés dans la connaissance de l'idiome slavo-latin et des caractères hiéronymiques : Qu'à l'avenir personne de ce clergé, en célébrant la messe ou en accomplissant les autres divins offices, n'ait l'audace ou la présomption de réciter ou de présenter de quelque façon que ce soit des oraisons et des prières qui n'aient pas été examinées et approuvées par notre autorité et celle du siège apostolique... »

Une revision du Bréviaire a été opérée en 1791. Pie VI déclare que la dernière édition remontant à plus d'un siècle, et le besoin d'une nouvelle se faisant généralement sentir, il a fait rééditer le Bréviaire publié en 1688 par Innocent XI, lequel avait lui-même réformé la publication ordonnée par Innocent X. Pie VI rappelle, comme ses prédécesseurs, que le Bréviaire a été primitivement approuvé par Jean VIII. L'auteur de cette dernière revision est Jean-Pierre Gocinitch (Galcigna), qui fut plus tard évêque d'Arbe. La même année, il a été publié un supplément, dont voici l'intitulé : *Officia sanctorum slavonico idiomate recitanda ex præcepto et indulto apostolico in aliquibus locis*. Rome, 1791, imprimerie de la Propagande. Gocinitch a été aidé, pour ce Propre, par Juranitch, du tiers-ordre de Saint-

François, éditeur de quelques autres livres liturgiques en glagol (1).

Au commencement de ce siècle, il a été signalé sur plusieurs points un mélange de latin et de slavon dans la célébration des offices. Ainsi, dans la partie anciennement autrichienne de l'Istrie, les prêtres disaient seulement l'épître et l'évangile en langue slavonne les dimanches et jours de fête. Dans le diocèse de Segne (Zeng), on chantait en slavon l'épître, l'évangile, les oraisons et la préface, avec l'autorisation épiscopale (2).

L'Église glagolitique a continué à vivre, mais sans prendre beaucoup de développement. En 1857, d'après les tableaux publiés par Ginzel, il y avait 84,319 glagolites, inégalement répandus dans les diocèses de Veglia-Aibe, de Zara, de Spalatro et de Sebenico.

Cette Église n'a pas jeté non plus un vif éclat. Les causes apparentes en ont déjà été indiquées. C'est d'abord l'hostilité de la population italianisée des villes contre tout ce qui a un caractère

1. A savoir : prières avant et après la messe à l'usage des prêtres, Venise, 1765. Messe des défunts, Rome, 1767. Ce dernier ouvrage a été réédité en 1707.
2. Ginzel, p. 173.

slave ; c'est, en second lieu, l'insuffisance des savants préposés à la revision. Les études slaves ayant pris de nos jours une grande extension, le pape Pie IX, suivant les traces d'Urbain VIII et de Benoît XIV, a ordonné une nouvelle édition du missel et du bréviaire. Ce soin a été confié à un prélat connu par son attachement aux choses de son pays. Sous la direction de Mgr Strossmayer, évêque de Diakovo, une pléiade de savants glago-slaves a commencé un travail qui sera certainement d'une grande valeur (1). Puissent leurs efforts venir en aide au grand intérêt que montre la cour de Rome pour relever les précieux débris d'une Église illustrée par le souvenir opportun de Cyrille et de Méthode !

La célébration du millénaire de 1885 a ranimé ce grand souvenir.

1. La congrégation de la Propagande a déjà publié un appendice *ad Missale romano Slavonicum*. Rome, 1881, et un *Ordo et Canon Missæ*, ibid., 1881.



TABLE

PREMIÈRE PARTIE

ÉTUDE SUR L'EMPIRE MORAVE

DEUXIÈME PARTIE

L'ALPHABET, LA LANGUE ET LE RITE

TROISIÈME PARTIE

LES DESTINÉES DU GLAGOL

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, rue Bonaparte, à Paris

PUBLICATIONS DU BARON D'AVRIL

SUR LES PAYS SLAVES

La bataille de Kossovo, Rhapsodie serbe tirée des chants populaires, in-12 . . . . 3 fr.

La France au Monténégro, d'après Vialla de Sommières et Henri Delarue, récits publiés et complétés par Cyrille, in-12. . . . . 3 fr.

Voyage sentimental dans les pays slaves : Dalmatie, Monténégro, Herzégovine, Croatie, Serbie, Bulgarie, Galicie, Bohême, Slovénie, in-12 . . . . 2 fr.

La Bulgarie chrétienne, étude historique, in-12 . . 2 fr.

Actes relatifs à l'Église Bulgare, in-8. . . . . . . 1 fr.

Les populations de l'Europe Orientale, par un Français, in-8. 3 fr.

Chansons des bords du Niémen. . . . . 1 fr.

Documents relatifs aux Églises de l'Orient et à leurs rapports avec Rome, in-8. . . . . 2 fr. 50

Les hiérarchies et les langues liturgiques en Orient, mémoire lu devant l'académie des Inscriptions et Belles-lettres, in-8 . . . . 1 fr.

Acte du Concile de Florence pour l'union des Églises, traduction française avec une introduction et des notes. in-8. 1 fr.

Saint Cyrille et saint Méthode, première lutte des Allemands contre les Slaves, avec un essai sur les destinées du Glagol et un mémoire sur l'alphabet, la langue et le rite des apôtres slaves au IXe siècle, in-12. . . 5 fr.

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER



